¡Vamos a America!

Un voyage de Thomas George et de Pierre-Jean Perrin.

Un témoignage de Pierre-Jean Perrin,
2015 – 2016.

Ca y est, je suis prêt !

J'ai claqué poliment la porte du bureau.

Après avoir travaillé plus de deux ans, me voilà reparti pour quelques mois de voyage. En 2012, j'allais à la découverte de l'Europe de l'est avec un barbu, Ludovic Boy. Cette fois-ci, je quitte la France pour Amérique latine avec Thomas George, lui aussi un ancien camarade de BTS Audiovisuel à Metz. Nous avons un avion de Paris pour Buenos Aires, en Argentine, via Sao Paulo le 21 janvier et un billet retour depuis Lima, au Pérou, le 14 avril, presque trois mois plus tard.

Nous n'avons pas préparé notre itinéraire. Nous ne connaissons que notre point de départ et celui d'arrivée. A vrai dire, nous ne savons pas grand chose sur ce continent. Nous préférons la surprise à la sécurité et l'authentique à l'exceptionnel. Nous raterons des lieux incontournables ? Grand bien nous fasse, nous trouverons *de l'ordinaire exotique !*

L'une des seules choses qu'il nous a fallu préparer, c'est le séjour dans une ferme du réseau WWOOF (World Wide Opportunities on Organic Farms[1]). Faire du wwoofing, c'est intégrer quelque temps une ferme écologique, y travailler quelques heures par jour en échange du gîte et du couvert. C'est une manière de découvrir une région et des métiers à peu de frais mais, plus encore, de donner du sens à son voyage. Ce

1 On pourrait traduire ainsi : Opportunités mondiales dans des fermes biologiques.

n'est plus du tourisme car on n'est pas seulement spectateur mais on intègre activement l'espace. Le wwoofing est davantage qu'un réseau, c'est plus qu'un partenariat, c'est un esprit. Pour cela, la ferme doit être écolo ; c'est un détail important. La ferme respecte la nature et l'écosystème. Le wwoofing rassemble donc des gens aux valeurs communes, tous sensibles au partage et à une certaine idée du vivre-ensemble.

Il existe d'autres réseaux du même genre qui n'ont pas intégré cette dimension écologique. Le rapport y est peut-être plus mercantile. Plutôt qu'un partage, il devient un accord « gagnant-gagnant ». Tandis que nous partons en Amérique du sud, Etienne, un ami de Souligny, s'apprête à partir en Écosse dans un de ces réseaux alternatifs au réseau wwoofing. Dans une ville portuaire au nord du Royaume-Uni, Etienne passera un excellent séjour. Il travaillera dans une auberge de jeunesse où il rencontrera des jeunes de toute l'Europe. Néanmoins, le rapport avec les propriétaires de l'auberge est complètement différent de ceux que l'on retrouve en wwoofing. Ils seront une dizaine à être employés comme lui, seulement logés ; ne recevant ni paie ni repas hormis celui du petit déjeuner. Voilà de la main d'œuvre bon-marché ! En wwoofing, l'étranger fait partie de la famille avec qui il partage les repas et d'autres moments domestiques. Ce sont deux expériences différentes.

Nous sommes donc le 20 janvier 2015, quelques jours après les attentats de Charlie hebdo, à Paris. Chez moi, à Souligny, il neige. Bref, il est temps de s'enfuir. Étienne m'emmène à l'entrée d'autoroute où m'attend un covoiturage jusqu'à Paris. J'y retrouve Thomas et trois amis du BTS. Nous passons une soirée sympathique dans l'appartement d'Erwan. Le lendemain, je rejoins Thomas à la gare de l'est. Nous filmons une petite séquence vidéo d'introduction pour notre documentaire et partons ensuite pour l'aéroport Charles de Gaulle.

L'Amérique nous attend.

Premier pays :
l'Argentine et ses Argentins

« Las Tierras de Avalon » : Travailler en famille

Du 22 janvier au 12 février

Lorsque l'avion atterrit à Buenos Aires, capitale de l'Argentine, nous sommes kidnappés par le soleil. Il nous étouffe, nous éblouit et nous crame la peau encore vierge de bronzage en ce mois de janvier. Pourtant très vite, syndrome de Stockholm oblige, nous aimons notre ravisseur ; nous sommes ravis de ses rayons.

Nous devons rejoindre Las Tierras de Avalon, la ferme du réseau wwoofing qui va nous accueillir durant trois semaines. Elle se trouve à une vingtaine de kilomètres de l'aéroport. Nous pourrions y aller en taxi, ce serait simple. *Trop simple*. Nous préférons y aller en bus. En apparence, c'est un jeu d'enfant... Mais comme le dit Thomas, partir à l'étranger, c'est redevenir bébé, il faut tout réapprendre autrement.

Le réseau de bus de la province de Buenos Aires est compliqué. Sa logique est absconse sinon absente. Non seulement dans la plupart des arrêts, il n'y a aucun panneau pour annoncer la direction ou les escales mais il n'y a rien du tout pour signaler l'arrêt de bus. Il faut connaître ou deviner son existence. En outre, pour payer le ticket de transport, il faut être

muni d'une carte de transport qu'on peut trouver dans certains kiosques... mais pas tous !

Bref, il faut savoir au préalable comment fonctionne le bus ; être accompagné d'un habitué ou demander conseil. L'entraide remplace les panneaux avec un succès mitigé. Nombreuses sont les bonnes volontés qui nous lancent sur de mauvaises pistes, contradictoires les unes aux autres. À l'aéroport, nous cherchons pendant une heure où acheter la fameuse carte de transport et comment la recharger. C'est le moment de tester mon espagnol.

Contrairement aux voyages que j'avais faits en Europe, j'espère pouvoir parler aux autochtones dans leur langue maternelle. Au collège puis au lycée, j'avais déjà choisi l'espagnol comme seconde langue vivante mais mon niveau, déjà très médiocre en sortant du lycée, était complètement nul trois mois avant mon départ. J'étais incapable de faire la moindre phrase. J'ai donc décidé de concentrer tous mes efforts sur la mémorisation de vocabulaire et, dans un premier temps, de m'exprimer seulement au présent de l'indicatif. L'espagnol est une langue latine, on peut vulgairement transposer les structures du français et se faire comprendre ainsi. Je me félicite rapidement d'avoir choisi cette méthode qui s'avère efficace. *¡Hablo español!*

De son coté, Thomas avait choisi l'allemand en seconde langue à l'école mais il aime apprendre des langues. Il maîtrise bien l'anglais et apprend à parler chinois et coréen. L'espagnol est pour lui un nouveau défi. Il s'y lance sans trop de difficultés et avec enthousiasme. S'il n'arrivera jamais à rattraper mon niveau, ses progrès seront impressionnants et il parviendra à entendre des subtilités au niveau de la prononciation qui m'échapperont complètement.

Après avoir fait nos premiers pas sur notre continent d'accueil et avoir subi notre première infortune - alors qu'il courait après le bus, Thomas tombe violemment contre le macadam -, nous débarquons devant Las Tierras de Avalon. Un peu timides, nous

finissons par entrer chez ces gens, ces inconnus, dont nous ne connaissons pas grand-chose : ils aiment la nature et le yoga et ils seront nos hôtes pendant trois semaines.

Nous sommes accueillis par les chiens. Ils sont très calmes, comme ce qui les entoure. Nous sommes bluffés par la composition du lieu : les constructions et la nature se marient avec élégance. Mieux, elles se confondent. Les maisons sont faites de terre et sont parées de fleurs et de plantes. Les murs sont ouverts par des fenêtres aux formes variées et sont également percés par des bouteilles en verre ; ainsi, la lumière du jour qui immerge l'intérieur apporte des couleurs différentes selon la position du soleil et de la météo. Les bouteilles servent aussi de portemanteaux. De nombreuses mosaïques ornent les lieux, à l'intérieur comme à l'extérieur, affichant des symboles de yoga ou des messages de paix, d'amour et de tolérance. Les toits des maisons sont recouverts de pelouses et de potagers. Cette esthétique nous absorbe dès nos premiers pas.

Nous tombons ensuite sur une jeune femme brune d'une vingtaine d'années, sereine. Elle marche pieds nus dans la terre sèche et porte des habits plutôt amples et colorés, sans extravagance. Elle dégage un naturel charmant, dénué de vain maquignonnage ou presque. Pour seul artifice, un vilain piercing au nez. Elle nous guide jusqu'à notre chambre. Sa tranquillité et son espagnol, bien meilleur que le mien, nous laissent croire qu'elle est l'une des quatre filles de Las Tierras de Avalon. En réalité, comme nous, c'est une wwoofeuse. Venue des États-Unis il y a trois jours, elle s'appelle Hope, « Espoir » en français.

Nous rencontrons ensuite la propriétaire, ses quatre filles et la bonne. Le premier contact s'avère compliqué. Pour se présenter, l'une d'elles – la propriétaire - nous répète « Chocarla », c'est Thomas qui finit par comprendre ce qu'elle veut dire : « Yo, Carla », « Moi, Carla ». Nous découvrons ainsi l'existence de l'accent argentin qui transforme les «y » et « ll » en « ch ». Nous vivons une expérience assez embarrassante : alors que nous devons rester

trois semaines ici, nous ne savons pas quoi dire, ni comment le dire et nous n'arrivons pas à retenir les prénoms de chacun. En plus, nous sommes arrivés à midi, on ne nous attendait pas forcément pour le déjeuner et nous sommes incapables de nous excuser avec élégance. Déjà assez maladroit habituellement, je le suis fatalement beaucoup plus en espagnol. C'est ce sentiment désagréable et la frustration de voir certaines conversations profondes – notamment au sujet de la politique - avortées qui nous encourageront à potasser notre espagnol ainsi qu'à nous intéresser à l'histoire du pays.

Après un repas poli mais gênant, nous traînons dans cette propriété magnifique mais étrangère. Il nous faudra quelques jours pour apprivoiser l'espace, le rendre familier, y avoir nos habitudes. À quinze heures, un homme débarque du fond du jardin en courant. Il file tout droit dans la maison et nous fait des signes en rigolant. Perplexes au départ, nous comprenons rapidement qu'une abeille furax le poursuivait et que nous sommes désormais ses nouvelles cibles. Sauve qui peut ! C'est notre première rencontre avec Juan, l'homme de la maison, celui avec qui j'avais pris contact en France.

Nous le revoyons deux heures plus tard. Nous discutons plus tranquillement autour d'un maté. Qu'est-ce que le maté ? À première vue, on pourrait croire qu'il s'agit d'une variété de boisson chaude, une sorte de thé. Et pourtant, c'est bien plus que cela ! Claude Levy-Strauss[1] l'a décrit avant et mieux que moi :

« On sait que le maté est un arbuste de la même famille que notre yeuse[2], dont les rameaux, légèrement torréfiés à la fumée

1 Les extraits suivants sont extraits de Tristes tropiques de Claude Levy-Strauss. Écrit en 1955, ce livre retrace les voyages de l'anthropologue dans la forêt amazonienne au Brésil dans les années 1930. L'auteur associe ses réflexions aux anecdotes.

2 Yeuse : Nom usuel du chêne vert.

d'un foyer souterrain, sont moulus en une poudre grossière, couleur réséda[1], qui se conserve longtemps en barils. […]

« Il y a plusieurs façons de boire le maté. [On peut en] jeter une grosse poignée dans l'eau froide vite portée à ébullition, mais retirée du feu – cela est capital – au premier bouillon, sinon le maté perd toute sa saveur. [… On peut aussi se contenter du] *téréré* qui consiste à aspirer avec une pipette l'eau froide dont on arrose une poignée de poudre. On peut aussi, si l'on redoute l'amertume, préféré le *maté doce*, […] il faut alors faire caraméliser la poudre mêlée de sucre sur un feu vif, noyer cette mixture d'eau bouillante et tamiser. Mais je ne connais pas d'amateur de maté qui ne place plus haut que toutes ces recettes le *chimarrão*, qui est à la fois un rite social et un vice privé, ainsi qu'il se pratiquait à la fazenda.

« On s'assied en cercle autour d'une petite fille, la *china*, porteuse d'une bouilloire, d'un réchaud et de la *cuia*, tantôt calebasse à l'orifice cerclé d'argent, tantôt corne de zébu sculptée par un péon[2]. Le réceptacle est au deux tiers empli de poudre que la fillette imbibe progressivement d'eau bouillante. [Dans le réceptacle, on infiltre une pipette.] Le *chimarrão* ainsi disposé, il n'y a plus qu'à le saturer de liquide [bouillant] avant de l'offrir au maître de maison ; après qu'il a aspiré deux ou trois fois et retourné le vase, la même opération a lieu pour tous les participants, hommes d'abord, femmes ensuite s'il y a lieu. Jusqu'à épuisement de la bouilloire. »

Claude Levy-Strauss a observé cette coutume presque quatre-vingts ans avant nous. La tradition persiste, mais elle a évolué. La *yerba maté* n'est plus sous forme de poudre, nous n'avons vu personne en consommer autrement qu'en téréré ou en chimarrão, il n'y a plus de petite fille au centre d'un cercle, mais des gens autour d'une table. Il y a toujours un ordre à respecter, la

1 Réséda : Herbe (résédacée) aux petites fleurs en grappes verdâtres, jaunes ou rougeâtres, au fruit en capsule, telle que la mignonnette.

2 Péon : En Amérique latine, paysan, ouvrier agricole indien.

calebasse circule désormais dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, mais on ne fait plus de différence entre les hommes et les femmes lors de la distribution. Outre le réconfort d'une boisson chaude plus agréable que le thé ou la tisane, nous sommes accros à la convivialité qu'elle apporte. Il y a un seul maté pour tout le monde, c'est une boisson qui se boit avant tout collectivement ; bien que, dans la région de Buenos Aires, les habitants en sont tellement friands qu'ils en boivent sans modération tout au long de la journée quel que soit le contexte ; au repos comme au travail, en compagnie comme en solitaire. Nous n'avons vu personne, là-bas, qui n'appréciait pas le maté : ni autochtone, ni touriste.

« Les premières aspirations procurent une sensation délicieuse […] faite du contact un peu gras de l'argent ébouillanté, de l'eau odorante à la fois, comme une forêt entière en quelques gouttes concentrées. Le maté contient un alcaloïde analogue à ceux du café, du thé et du chocolat, mais dont le dosage […] explique peut-être la vertu apaisante en même temps que revigorante. »

Après la découverte du maté, nous visitons l'ensemble de la ferme. En entrant dans la propriété, on trouve sur la droite un petit enclos où se mélangent de curieux objets décoratifs, des arbres et des fleurs. Derrière cet espace, une grande tour discrète. À gauche, un tas de terre fertile caché derrière un petit bois. En avançant dans le chemin, on arrive très rapidement aux deux maisons. Celle de droite est la demeure familiale, on y entre par une porte coulissante, doublée d'une moustiquaire. L'intérieur est un joyeux désordre, la famille s'est agrandie un peu plus vite que la maison. Le salon sert de chambre pour les deux jumelles en attendant que l'extension de l'habitation arrive à son terme. L'autre maison, sur deux étages, accueille les différentes activités, la femme de chambre et les invités tels que les wwoofers et les élèves de yoga.

Le jardin est composé de multiples espaces. Il n'est pas très vaste mais très concentré ; quelques pas suffisent pour trouver une nouvelle ambiance. Il est découpé en deux par le ruisseau « Aguirre ».

Près des habitations, un espace convivial est constitué d'une terrasse fleurie, d'un parterre de gazon parsemé d'arbres et de hamacs, d'un cercle de pierres destiné aux feux de camp, lui-même entouré de quelques troncs d'arbres en guise de bancs.

A côté, une petite mare sert d'espace de jeux aux canards ainsi qu'aux oies de leur voisine, la mère de Juan. Plus loin, on trouve un mini-bois qui a vraisemblablement attendu notre arrivée pour être domestiqué. Toujours au fond du jardin, au terme du chemin, une troisième bâtisse abrite l'atelier et la nourriture pour les animaux.

Entre l'atelier et la maison familiale, il y a un espace de jeu pour enfants et un potager. L'espace jeu est plutôt vilain : une piscine, une maisonnette et un toboggan, tous assez sales, ont été posés là grossièrement. Le potager est bien plus réussi. Des légumes colorés poussent joyeusement dans une grande proximité certainement mesurée et utile : les mauvaises herbes n'ont pas la place de pousser, l'utilisation de pesticides s'avère alors caduque.

Voilà pour la partie nord. On traverse la rivière par un petit pont fait-main mais tout aussi solide que charmant. De ce côté-ci, il y a un petit bois, le vestige d'une construction inachevée, antérieure à l'arrivée de Juan et Carla, une réserve impressionnante de branches d'arbres en tout genre entassées vulgairement et un large terrain vague où vivent très paisiblement deux lamas.

Nous avions déjà vu une photo des deux lamas sur internet avant de venir. Ils nous avaient aidés à faire un choix parmi les différentes fermes. Si ce que nous avons compris est exact, les lamas viennent du sud de l'Argentine, de la Patagonie. Juan et Carla ont eu un coup de cœur et les ont ramenés chez eux. Ils n'ont aucune utilité même s'ils projettent un jour de les tondre pour faire de la laine.

Nous vivrons dans ces lieux pendant trois semaines. Au fur et à mesure, nous y prenons nos marques. Nous y sommes de plus en plus à l'aise. Quelque fois, les chiens attaquent les oies. Ça amuse Thomas qui cherche à reproduire ce spectacle bon enfant. Mais l'animosité des chiens est capricieuse et les incitations stériles. Le soir, on aime admirer les couchers du soleil à travers la végétation puis la nuit venue, nous lisons, nous résumons notre journée sur un carnet ou nous apprenons l'espagnol. Avant de se coucher, Thomas prend le temps d'appeler Nahyung, sa copine. Nos habitudes s'installent. De même, on se familiarise avec les gens. Nous partageons la plupart des repas avec la famille. Parfois, nous essayons de participer à la conversation, mais malgré notre bonne volonté et celle de nos hôtes, c'est toujours fastidieux et jamais nous ne parvenons à établir de grandes et passionnantes discussions sur le monde et il n'est pas beaucoup plus aisé de plaisanter ensemble. Nos bavardages ont tout de même des vertus, nous apprenons un peu à connaître l'autre par des petits détails ; une relation d'amitié et de confiance s'instaure.

Un soir, alors qu'une voiture de police passe plusieurs fois de suite dans le quartier, pourtant bien reculé, Juan nous explique la situation en Argentine : « la corruption a envahi tous les secteurs, à tous les niveaux : le gouvernement et les flics ont tendance à être corrompus ». Nous profitons des repas pour en apprendre davantage sur le fonctionnement de l'exploitation. La tour à l'intérieur de Las Tierras de Avalon est en réalité une pompe à eau qui puise l'eau à soixante mètres en profondeur pour fournir l'ensemble de la ferme. Un petit panneau solaire, au-dessus de la maison familiale, permet d'alimenter la chaudière en électricité. Le reste de la consommation électrique – grosso modo deux réfrigérateurs, l'éclairage, la machine à laver, un ordinateur et une chaine hifi - est fourni par le réseau classique et correspond peu ou prou à une facture mensuelle de quatre cents pesos soit quarante euros. Certes l'autonomie est partielle mais la recherche d'indépendance et de ré-appropriation technique des éléments du quotidien est tangible. Nous apprenons aussi qu'ils reçoivent

beaucoup de demandes d'hébergement de wwoofeurs. Ils choisissent leurs invités en fonction de la compétence des volontaires mais aussi en fonction de leurs intuitions.

Le septième soir, nous décidons avec Hope de cuisiner des plats de chez nous. Hope s'occupe du plat principal, nous préparant des aubergines grillées accompagnées de spaghettis avec une sauce similaire au pistou rouge faite d'oignon, d'ail, de carotte, d'huile d'olive, de basilic, d'origan et de beaucoup de tomates. Un délice. De notre côté, avec Thomas, nous faisons des crêpes pour le dessert. Je tente d'en faire flamber deux en utilisant du rhum - à défaut de cognac ou de Grand Marnier. Deux échecs humiliants.

Mais le moment le plus fort que nous avons partagé avec la famille est probablement le repas du lendemain, la veille du départ de Hope. Nous avons longuement discuté de nos passés. Thomas a raconté comment, d'une rencontre banale faite dans une auberge de jeunesse pendant un stage d'étude, Nahyung, jeune Coréenne venue faire ses études dans l'Hexagone, était devenue trois ans plus tard sa petite amie. Ils avaient gardé contact sur internet mais les discussions avaient mis plusieurs années avant de devenir intenses. Thomas avait profité d'un voyage à Paris pour la revoir puis ils étaient sortis ensemble. Leur relation avait souvent été tendue ; quand Thomas est parti six mois à Taiwan pour ses études, ils se sont séparés. Thomas avait besoin de liberté. Il s'est finalement aperçu que tous les plaisirs n'engendrent pas le bonheur et que, sans être parfaite, Nahyung était à son goût, elle semblait le rendre heureux et il était prêt à abandonner pour elle sa liberté - et sa solitude.

Juan et Carla se sont rencontrés à l'université. Lui apprenait le yoga, elle, la danse. Pour taquiner Carla, Juan nous raconte qu'il est sorti avec elle pour obtenir une salle de yoga que le frère de Carla pouvait lui dégoter. Juan nous explique qu'après ses études, il est parti un an se balader en Argentine et ses environs. Revenu à Buenos Aires, il dispensait des cours de yoga à longueur de

journée, Carla des cours de danse circulaire. Ils ont eu leur première fille, Jasmin, puis ont décidé de vivre leur rêve : construire leur petit bout de paradis. Quand ils sont arrivés sur le terrain, il n'y avait rien. Sur les photos d'archives, le lieu est méconnaissable.

Dans la soirée, forcément, Carla me demande *pourquoi* je n'ai pas de copine. Question récurrente, particulièrement en Argentine. Y a-t-il seulement une raison ? La vie est faite de hasard, l'amour encore plus. Cette question ramène à une normalité ambiante. Au fond, pourquoi *devrais-je* en avoir une ?

Hope nous raconte qu'elle vécut toute sa jeunesse dans le Colorado, au milieu de la nature et des animaux, qu'elle chérit beaucoup. Elle a rencontré par deux fois un grizzly. Pour ses études, elle partit dans le Montana, à seize heures de route. Elle y a non seulement étudié l'agronomie mais elle y a aussi rencontré son copain. Elle revient néanmoins chaque période de vacances auprès de son père et de son chien. Nous n'oserons pas poser de questions à propos de sa mère - dont elle ne parle jamais.

Durant le temps passé avec Hope, nous rigolons souvent. Elle a beaucoup de qualités et d'arcs à sa corde. Elle sait dessiner, peindre, jouer de la guitare, chanter. Elle connaît la nature. Elle vit tranquillement, sans stress mais sans paresse. C'est une fille simple. Jeune, elle est assez discrète. Malgré un bon niveau d'espagnol, elle ne parle pas beaucoup. Ce n'est pas grave puisque, avec Thomas, nous prenons plaisir à raconter des bêtises. L'un comme l'autre, nous aimons parler et sommes rarement tarissables. Néanmoins, je force souvent Thomas à me parler en espagnol plutôt qu'en français pour ne pas exclure Hope - quand bien même elle ne dit rien pendant des heures. Il est parfois un peu difficile pour nous - et à plus forte raison pour Thomas - de s'exprimer uniquement en espagnol. À la fin de la journée, nous sommes usés, autant par le travail à la ferme que par les efforts linguistiques.

S'il est de temps en temps l'occasion de franches rigolades ou de bonnes discussions, le travail est rarement une partie de plaisir. Parfois ennuyeux ou dur physiquement, il reste largement surmontable, d'autant que les conditions ne sont pas abominables. Nos tâches sont variées : réparation d'un grillage, cuisine, creusage de trou, fortification de barrière, arrachage de mauvaises herbes, aller-retour au kiosque, arrosage du jardin, réparation de moustiquaire, nettoyage de la piscine et des jouets, élaboration d'un bac à sable, réparation de l'enclos du lapin, élaboration d'un potager surélevé, ponçage et peinture de chaises faites-maison, nivelage du terrain, enlevage des épines et rangement du bois, agrandissement du chemin (à base de pierres), ramassage des feuilles mortes, élaboration d'un feu, semage de graines et d'autres activités que j'aurais l'occasion de détailler sinon d'évoquer plus tard.

Nous travaillons en plein air, nos horaires sont flexibles et seule notre conscience nous intime de travailler plus vite ou plus fort. Nous apprenons au fur et à mesure à ménager nos efforts.

Il faut dire que, au départ, galvanisés par le souci de bien faire et une vision française du travail - où chaque instant doit être rentable -, nous nous sommes donnés à fond ; Thomas particulièrement. Le deuxième jour, nous devons construire des protections autour de jeunes pousses d'arbres pour éviter que les lamas ne mangent les branches. Nous utilisons pour cela de grands bâtons que l'on taille avec la machette puis qu'il nous faut enfoncer dans le sol sec avec un marteau délabré, presque dangereux (la tête et le manche se désolidarisent souvent). En fin de matinée, on m'appelle pour aider à la cuisine et je laisse Thomas poursuivre le travail. Il se donne à fond, travaille jusqu'à treize heures. Résultat, aux brûlures dues à sa chute devant l'aéroport s'ajoutent de nombreuses ampoules aux mains, de sérieux coups de soleil et une légère insolation...

Le soleil... À première vue, son étroite compagnie semblait chouette. C'est vrai, ses rayons sont agréables mais les

températures deviennent difficilement supportables la journée. Auparavant, je n'avais vécu de telles chaleurs qu'au mois d'août, à Salou, en Espagne. Sans que l'on ne s'en rende compte, elles nous pèsent, nous fatiguent. Heureusement, la maison en terre protège admirablement des températures extrêmes. L'isolation est bien meilleure que dans une maison classique en parpaings mais hélas, elle reste insuffisante. Les nuits sont chaudes, difficiles. Le sixième jour, un énorme orage éclate le matin. Le soleil revient l'après-midi mais cela a suffi, d'une part, à abreuver la terre devenue boue et d'autre part, à rafraîchir l'air ambiant. Nous passerons une excellente nuit. Je note sur mon carnet : « quel plaisir de pouvoir dormir ! J'ai l'impression que, sans se le dire, tout le monde était peiné, asphyxié par la chaleur. ». Pour notre plus grand bonheur, durant notre séjour, il pleuvra ainsi près d'une fois par semaine.

Nous ne sortirons pas très souvent de la ferme. Parfois, nous nous baladons dans les alentours. Pas très attrayants, les environs sont néanmoins invraisemblables : paysage sec, jaune, aux chemins poussiéreux où traînent des motos, des mobylettes, de vieilles bagnoles surchargées comme de belles voitures neuves. Le sol est truffé comme nulle-part ailleurs de détritus et de déchets en tous genres allant jusqu'à la carcasse d'une voiture.

La campagne, ici, autour de Buenos Aires, est découpée par des propriétés fermées pouvant mesurer d'une acre à quelques hectares[1], de forme rectangulaire, structurées par des chemins orthogonaux. Le contenu des propriétés est assez varié : il y a des terrains industriels, des fermes et des habitations. Des demeures bourgeoises, avec piscine et gazon taillé au millimètre près, côtoient des cabanes faites de taules mal fixées où vivotent de

1 Un acre équivaut 4 047 m², soit la moitié d'un terrain de foot. Un hectare, c'est 10 000 m², soit un terrain de football et une autre moitié de terrain.

misérables familles. À une centaine de mètres de « Las Tierras de Avalon », il y a un kiosque tenu par une uruguayenne assez grosse, très gentille qui parle quelques mots de français. Je prends toujours plaisir à m'y rendre mandaté par Juan ou Carla ou bien pour nos propres courses. Il s'agit d'une simple baraque où, de sa fenêtre, la dame reçoit les clients et leur apporte les produits et un peu de bonne humeur. Il y a également une énorme propriété entourée de murs assez hauts. Un gardien surveille la porte. Il nous apprend qu'il surveille « un barrio cerrado », un quartier fermé, privé.

Un peu plus loin, à trois kilomètres sur la route provinciale, il y a quelques commerces. Nous y allons parfois en vélo pour faire quelques emplettes. On achète dans une quincaillerie de la colle pour réparer les chaussures de Thomas ; la solution est de courte durée mais le vendeur, attendri, lui offre une de ses paires de chaussures. Une attention délicate qui a le mérite d'étoffer notre aventure et de mettre du baume au cœur. Thomas les offrira finalement à son tour. Son sac est beaucoup trop chargé, il ne peut pas l'alourdir davantage et anticipant nos randonnées, il préfère à la paire de basket du vendeur ses chaussures de marche bien que délabrées.

Avec Thomas et Hope, nous voulons profiter du repos dominical pour nous balader un peu plus loin. Notre première idée est d'aller à la mer, sur l'océan Atlantique. À première vue, la côte n'est qu'à trente kilomètres à vol d'oiseau. Pourtant, nos hôtes nous assurent que la plage la plus proche est à quatre heures de route, à quatre cents kilomètres. Effectivement, c'est dans la ville de Mar del Plata, au sud, que les habitants de Buenos Aires se rendent lorsqu'ils ont des envies de plage. La côte que j'avais observée sur une carte n'était pas encore l'océan mais le Río de La Plata, large de cinquante kilomètres, estuaire de deux fleuves, le Río Paraná et le Río Uruguay.

Sur les conseils de Juan et Carla, nous partons donc visiter San Vincente, bien plus proche. Nous y allons en combi, sorte de bus

privé, aux allures de camion. Nous ne soupçonnons pas un instant qu'il s'agisse d'un bus et le ratons une première fois. Le billet coûte cinq euros cinquante quelle que soit la distance parcourue. Au retour, le combi étant complet, on utilisera un remís (une sorte de taxi)[1] à seize euros pour trois. Sans faire de folies, on dépensera également treize euros chacun sur place. Nous nous rendons compte que les prix en Argentine sont à peu près les mêmes qu'en France. Aie, on s'était imaginé autre chose !

Nous arrivons à l'heure du déjeuner. Aucun d'entre nous ne souhaitant diriger le reste de la petite équipe, nous marchons, chancelants, absolument irrésolus au moindre choix. Nous finissons par entrer au Boston Café, plus par hasard que par notre volonté. Alors qu'on nous propose la carte, Thomas s'indigne du prix et propose d'aller voir ailleurs, « c'est tout de même absurde d'aller en Argentine et de manger au Boston café ». Je suis partagé : au fond, il a raison mais je suis très mal à l'aise à l'idée de quitter le restaurant comme ça. Finalement, au fur et à mesure du voyage, nous abandonnerons toutes sortes de gêne - et de savoir-vivre -, osant, au Pérou, quitter un restaurant lorsqu'on nous annonce que le prix est de trois euros par personne. Oh non, nos écus ne danseront pas mais ce seront bien les seuls !

Nous trouvons donc un autre snack plus familial, beaucoup plus agréable. Nous commandons des burgers maisons et une bouteille de bière bien fraîche. C'est l'occasion d'une longue discussion avec le tenancier, une homme d'une cinquantaine d'années, d'origine française, plus précisément de Normandie. Quand il était enfant, sa mère et sa grand-mère lui parlaient français mais leurs disparitions ont provoqué chez lui un traumatisme et il est désormais incapable de parler la langue de

1 Un remís est un taxi privé, moins cher que les taxis officiels. En Amérique latine, il existent beaucoup de noms différents pour leurs moyens de transport. Outre les taxis et les remís, les bus sont appelés collectivo, bus, ou combi selon leurs natures (privé, longue distance etc...). Cela déroute un peu au début.

Victor Hugo. Il aimerait y retourner un jour, à la recherche de ses racines. Je lui propose de l'héberger.

Un peu plus tard, il nous invite à passer la soirée avec lui pour goûter des bières, danser, rigoler... et tester des drogues !? Ni Thomas, ni moi ne sommes certains d'avoir compris, c'est probable que nous ayons fait une mauvaise interprétation. Quoi qu'il en soit, nous déclinons poliment et nous lui proposons de remettre ça éventuellement à plus tard. Lorsque j'y repenserais ensuite, au moment d'écrire ses lignes, je regretterais de ne pas avoir accepté l'invitation, la soirée aurait pu être amusante. Lors de mes prochains voyages, je ne laisserais plus ce genre d'occasion filer ! Ce n'est pas grave d'arriver en retard chez Juan, un coup de fil aurait suffi. Quant à Hope, elle serait rentrée toute seule si elle n'avait pas voulu nous suivre.

Nous continuons à discuter avec notre restaurateur. Nous parlons de la nourriture, de la ville, du musée de la bière dont la description nous rappelle plutôt un bar qu'un musée ; il ouvre d'ailleurs trop tard pour que nous puissions y aller.

Ensuite, des clients nous amènent au musée historique provincial du 17 octobre. Sur la route, nous passons devant un lac aux rivages bondés ; pourtant, le lac est asséché. La visite du musée est plaisante parce qu'il se situe dans un parc tout à fait bucolique, calme. Ce sera l'occasion de faire une petite sieste digestive à l'ombre de grands arbres. Jadis, il s'agissait de la villa de vacances de Juan Domingo Péron et sa femme, Eva Péron. Le jour de notre visite, nous ne connaissons rien d'eux si ce n'est que Péron fut politicien. À peine parvenons-nous à comprendre qu'il fut plutôt progressiste, mais les citations déroutent. Difficile de cerner ses idées, de le situer sur une échelle droite/gauche. L'homme paraît complexe ; une seule chose semble incontestable, le couple est très célèbre en Argentine.

Et effectivement, ce n'est rien de le dire. Je découvrirais quelques semaines plus tard, en lisant *Le rève de Bolivar* de Marc

Saint-Upéry[1] que Péron est de loin le politicien le plus charismatique, le plus populaire et le plus influent de l'histoire de l'Argentine. En 1943, à quarante-huit ans, Juan D. Péron participe au coup d'état en Argentine et instaure une politique sociale. Il devient alors très populaire dans les milieux ouvriers. Trois ans après le coup d'État, il est élu président - et sera réélu ensuite. Il harcèle l'opposition sans jamais tomber dans la dictature ouverte et, avec sa seconde femme Eva (ou Evita), ils lancent des mesures sociales très importantes (journées de huit heures, semaines de quarante-huit heures, congés payés, indemnités de licenciement, treizième mois, construction de logements à bas coût, instauration du suffrage féminin). Eva meurt en 1952, à seulement trente-trois ans et intègre aussitôt le firmament des mythes populaires. La gestion du pays est néanmoins très mauvaise (licenciement d'administrateurs compétents, instauration maladroite d'un culte de la personnalité etc.).

L'opposition, libérale et raciste, vient du milieu européen. Elle prend le pouvoir par un coup d'État en 1955. Elle saccage alors les réformes progressistes et renverse le culte de personnalité de Péron en une diabolisation absolue. La résistance s'installe alors, notamment parmi la jeunesse argentine. En 1973, Péron revient au pouvoir mais il méprise cette jeunesse qui lui a pourtant permis son retour à la présidence du pays. Il meurt un an plus tard et c'est sa troisième femme qui dirige désormais l'Argentine, manœuvrée dans l'ombre par José López Rega, réactionnaire en puissance. Le gouvernement sera alors ultra-répressif.

---

1 *Le rêve de Bolivar ou Le défi des gauches sud-américaines* est une enquête de plusieurs années sur la montée des partis politiques de gauche et leurs accessions au pouvoir dans les pays sud-américains ainsi que sur l'unité des pays d'Amérique latine. Très bien écrit, nuancé et intransigeant, le livre de Marc Saint-Upéry est un excellent bouquin pour comprendre cette effervescence et éviter de tomber dans les descriptions simplistes et erronées. Seul bémol, le livre a été publié en 2008, il y a sept ans.

En 1976, le pays est au bord du chaos, l'armée en profite pour prendre le pouvoir et instaure une dictature terrible. Soi-disant, les militaires veulent remettre de l'ordre dans les comptes : ils mettent en place une économie ultra-libérale, encouragée et soutenue par le FMI. L'hyperinflation dépasse les trois cents pour cent en 1981, la dette du pays grimpe de huit à quarante-cinq milliards de dollars. Mais le drame économique est une broutille au vu de la tragédie humaine. Trente mille disparus, quinze mille fusillés, neuf mille prisonniers[1]. Merci le FMI.

La défaite argentine lors de la Guerre des Malouines engendre la fin de la dictature. Les gouvernements se succèdent, les échecs et les mesures ultra-libérales avec. Certains se réclament du péronisme (Menem, Duhalde) sans qu'il y ait de continuité idéologique. Au départ, le slogan du péronisme est « Justice sociale, indépendance économique et souveraineté étatique » mais ce courant a essuyé toutes les idéologies et est devenu une machine à conquérir le pouvoir, une identité.

Néstor Kirchner arrive au pouvoir en 2003 alors que l'Argentine est au plus mal. Son rapport avec le péronisme est ambigu et pragmatique. Kirchner réinstaure l'hyperprésidence. Anticonstitutionnellement, il annule une loi d'amnistie et rouvre ainsi les procès concernant la dictature. Il renégocie la dette – et obtient une réduction considérable - mais de fait, il la légitime du même coup. Il rembourse le FMI pour en être indépendant. Il arrête la privatisation et renationalise certains secteurs. Nestor Kirchner devient très populaire. Néanmoins, la politique est beaucoup plus nuancée qu'il y paraît. Par exemple, Kirchner ne s'attaque pas aux inégalités, très fortes et ancrées structurellement. De même, la corruption reste très importante.

Sa femme, Cristina Fernández de Kirchner le succède à la présidence. Elle poursuit dans la même direction que son mari. Elle autorise également le mariage gay et protège la liberté

1 Source : Desaparecidos, *Le rêve de Bolivar* et Martine Déotte, docteur en sociologie. (http://socio-anthropologie.revues.org/153)

d'expression. Mais sa popularité est vacillante. Lorsque nous ferons de l'auto-stop en Argentine, beaucoup lui reprocheront le niveau toujours très élevé de la corruption, un projet de taxation des exportations de soja et de tournesol, l'hyperprésidence ou encore la situation économique encore brinquebalante. Bien que la justice l'ait innocentée, elle est également mise un cause pour la mort mystérieuse du procureur Nisman. Enfin, elle est accusée d'avoir blanchi de l'argent.

Depuis son accession au pouvoir, Péron, Evita et le péronisme ont toujours eu une influence énorme sur la vie politique du pays. Le musée est un sanctuaire. Nous le quittons en quête d'une glace, spécialité municipale ; gourmandise particulièrement attendue par Hope. Notre balade à San Vincente se termine sur cette note sucrée.

Le week-end suivant, nous partons à Buenos Aires, accompagnant ainsi Hope qui quitte la ferme pour en retrouver une autre à l'ouest, près de Córdoba. Nous travaillons un peu le matin à la ferme, plus symboliquement qu'autre chose et partons en bus vers la capitale, accompagnés de Paula, une nouvelle recrue de yoga très sympathique, qui nous guide jusqu'à Buenos Aires. Vers seize heures, nous sommes chaleureusement accueillis à l'auberge de jeunesse, située dans le quartier Retiro. Nous cherchons où manger mais nous sommes une fois de plus incapables de prendre une décision, et les choix, à cette heure-ci, se restreignent. Agacé, la faim au ventre, je décide pour trois et opte pour une boulangerie.

Nous pique-niquons dans le parc le plus proche. De nombreuses parties de football sont improvisées dans l'herbe. Le parc en est tout simplement rempli. J'aurais bien envie de jouer avec eux mais il y a Hope. Du coup, nous errons tantôt dans de

petites rues insignifiantes tantôt le long d'un port fluvial industriel dégueulasse. Nous finissons par atteindre l'obélisque, symbole de Buenos Aires. C'est l'équivalent de la Tour Eiffel à Paris, deux cent cinquante mètres de hauteur et le rayonnement mondial en moins. On dit d'ailleurs souvent que ces deux villes se ressemblent. Peut-être...

Nous marchons longtemps, nous rencontrons un type sympathique au marché de la résistance - petit marché couvert immergé d'une musique rock assez forte - mais dans l'ensemble, la balade est fade.

Le soir, nous allons au restaurant et dégustons des empanadas. Cette spécialité argentine ressemble à une mini pizza qu'on aurait repliée sur elle-même. Thomas et Hope hésitent sur le choix de la boisson. Pour moi, c'est tout vu, je vais prendre une bière. Tout à coup, un homme anglophone, la quarantaine, vient nous voir et se propose de nous offrir une cruche de sangria, apparemment commandée par erreur. La vie est belle, nous acceptons.

Nous avons ensuite pour projet d'écumer les bars. Nous voulons danser le tango. On nous déconseille le quartier Retiro pour faire la fête et nous partons en taxi vers Palermo. L'ambiance y est festive mais elle est complètement occidentale, les bars et les discothèques s'enchaînent comme à Salou[1]. La musique est électro, les hommes branchés. Nous buvons une bière dans un pub. La musique couvre nos conversations, il est très difficile de parler avec Thomas en français et il est donc presque impossible de se comprendre en espagnol avec Hope. Nous nous baladons ensuite dans les alentours et nous rencontrons un premier groupe de musique dans la rue, puis un second avec qui nous discutons un peu. Le chanteur ressemble beaucoup à Damien Saez. Ils continuent leur tournée et nous leur souhaitons bonne chance.

Nous errons de nouveau, croisons deux bus-discothèques, concept amusant. Thomas aurait aimé entrer à l'intérieur mais nous sommes toujours incapables de prendre de promptes

1 Station balnéaire en Catalogne, en Espagne.

décisions tous les trois. Au hasard d'une rue, nous recroisons Camilia, l'une des chanteuses du second groupe de musique, et nous finissons alors la soirée en leur compagnie. Avant de les quitter, ils nous invitent boire le maté le lendemain. Nous repartons en taxi à l'hôtel et nous nous couchons à trois heures du matin, un peu fatigués par la journée mais heureux.

Le lendemain, j'utilise l'ordinateur de l'auberge de jeunesse. Très vite, le web me saoule. Déshabitué d'internet et ne profitant pas d'un confort de navigation optimal, j'écourte le plus rapidement possible mon utilisation. En voyage, la moindre excursion cybernétique me paraît durer des heures et être un terrible gâchis de temps. Serais-je plus lucide lors de mes périples ?!

Hope et Thomas se sont réveillés et me rejoignent. Nous revoyons Achille, un type vraiment bizarre rencontré la veille dans l'auberge. Il est italien, réside en Australie mais parle pourtant très mal anglais. Nous passons notre chemin et partons prendre notre petit-déjeuner dans l'auberge. Très copieux, ce repas est également l'occasion d'une rencontre amusante avec un Colombien, Camilo. Joyeux et très bavard, il nous conte de multiples anecdotes de son voyage en Amérique latine. Il nous raconte qu'en Patagonie, il a trouvé un bar-discothèque tout à fait particulier. Situé dans un sous-sol, les clients ont vingt minutes pour y boire un maximum et y danser. L'idée, c'est de s'éclater le plus possible dans un laps de temps très court. Fêtard et curieux, ce concept l'a marqué, son regard pétille encore.

Finalement, de fil en aiguille, nous formons ainsi un petit groupe : Achille, Camilo, un couple brésilien, Hope, Thomas et moi. Camilo, le Colombien, nous propose de visiter ensemble la Boca, quartier traditionnel. Hope accepte immédiatement. Avec Thomas, nous sommes mitigés, nous avions plusieurs courses à faire. Poussés par l'instinct grégaire et une légère curiosité touristique, nous les suivons.

La Boca, quartier populaire situé à côté d'un grand port, a un passé singulier. Les habitants étaient principalement des immigrés venus d'Italie. Wikipédia raconte qu'en 1882, suite à une longue grève générale, le quartier déclara son indépendance vis-à-vis de l'Argentine. Comme pour la commune de Paris (1871), le mouvement fut rapidement réprimé par les autorités du pays. Aujourd'hui, les couleurs vives des bâtiments[1] sont l'apanage de ce quartier. Il est difficile de rester indifférent à tant de liberté créative, à tant de coloris. Pour autant, la balade prend pour nous des allures de cauchemar. Il s'avère qu'aujourd'hui, le quartier est devenu un attrape-touristes. Les statues représentant les idoles argentines (Maradona, Messi, Péron ou Le Che) s'enchaînent sans cohérence ; le tango, danse traditionnelle de Buenos Aires axée sur l'improvisation est ici exhibée sans finesse, à des fins purement commerciales. Vitrine sans âme d'un art abandonné aux logiques mercantiles. De plus, nos amis, certes bien sympathiques, sont accros aux photographies de touristes. Par cinquante fois, nous devons poser devant leurs appareils, atterrissant du même coup sur les réseaux sociaux. L'italien étrange, Achille, entre dans les maisons privées sans se préoccuper un instant des habitants qui le mettent inévitablement dehors aussitôt. Le calvaire se poursuit ; nous sommes enrôlés ensuite à Santa Me, dans un marché qui s'adresse manifestement aux touristes.

Le temps défile, nous quittons le groupe. Nous allons dans un restaurant plutôt bon, mais assez cher[2], ce qui nous conduit à devoir tirer rapidement de l'argent dans un distributeur. Nous retrouvons ensuite nos amis musiciens de la veille. Nous passons

---

1 Les façades sont colorées ainsi parce que les habitants, en manque d'argent, empruntaient de la peinture destinée aux bateaux qu'ils trouvaient sur le port.

2 Les couverts et la boisson sont facturés respectivement dix pesos et vingt-cinq pesos soit un euro et deux euros et cinquante centimes.

un moment très agréable, nous nous échangeons des références musicales, cinématographiques et littéraires. Nous parlons de l'Argentine et de leur région, la Province de Tucùman. Nous profitons d'un concert privé et improvisé. D'abord, Hope gazouille une belle chanson puis le sosie de Damien Saez brame des airs de flamenco avec une puissance formidable ! De souvenir, c'est le concert le plus marquant de ma vie, il résonnera toujours en moi. L'ambiance intimiste et la simplicité amplifient l'exaltation d'un chant aussi vigoureux que perçant. La guitare accompagne plus calmement la voix. *L'harmonie est parfaite.*

C'est l'occasion d'en apprendre plus sur eux. La plus jeune, Camilla, a dix-huit ans. elle étudie dans une école de théâtre. Elle aime l'improvisation, préfère le théâtre au tournage de film. Elle chante bien, elle est très bavarde. Son sourire et sa joie de vivre lui donnent un charme incroyable. Son énergie se diffuse autour d'elle. Sa grande sœur, âgé de vingt-trois ans, apprend à jouer du violoncelle dans une école de musique. Elle aussi est assez bavarde. Nous sommes chez leur cousin, où ils squattent en son absence pour passer des vacances bon marché dans Buenos Aires. Le sosie de Damien Saez est son copain. Assez petit, sa voix porte pourtant si bien, c'est spectaculaire ! Il compose un peu mais écrit très rarement. C'est un type super chouette !

Nous repartons à l'auberge de jeunesse, non sans avoir préalablement cassé le fonctionnement de la chasse d'eau des toilettes en guise d'adieu. Nous récupérons nos affaires à l'auberge et nous y laissons Hope. C'est l'heure des adieux, les chemins se séparent. Nous sommes déjà un peu en retard. Nous tâtonnons pour retrouver l'entrée du métro. La station la plus proche est curieusement fermée. Nous allons à une autre station. Thomas s'aperçoit alors qu'il n'a plus sa carte bancaire. Nous retournons au dernier distributeur de billets emprunté ; Thomas pense qu'il a probablement laissé sa carte dans la machine : ici, on récupère son argent avant sa carte lorsqu'on tire de l'argent. La

carte n'y est plus, on ne la retrouvera pas. Nous prenons le métro puis le train.

L'après-midi est décidément musical. Dans le train, nous avons le droit à une version jamaïcaine de « Let it be » plutôt plaisante. De manière générale, ce train est tout à fait singulier. Il y a beaucoup de vie, les vendeurs mobiles s'enchaînent les uns après les autres et proposent toutes sortes de menus objets (ciseaux, nourriture, cotons-tiges, couteaux de cuisine, serviettes, boissons, poêles, appareils technologiques, etc...) à des prix raisonnables.

Je demande à une autre passagère si elle sait quand notre train arrive à notre arrêt. Je ne comprends pas un seul mot de ce qu'elle bredouille. Heureusement, un jeune homme et une jeune femme viennent à notre secours et nous laissons un message vocal à Juan et Carla pour les prévenir de notre retard, de plus en plus important. Un type étrange discute aussi avec nous. Nous comprenons peu de choses de ce qu'il nous raconte, si ce n'est qu'il est particulièrement pervers et macho.

Désormais, il nous faut attraper un bus pour arriver chez nos hôtes. Toute une aventure ! Les gens nous indiquent n'importe quoi. Les arrêts de bus ne sont pas signalés. Nous passons trois quarts d'heure à chercher... Où faut-il prendre cette saloperie de bus, ?! Bordel ! Ça me rappelle beaucoup une anecdote vécue en Grèce, à Alexandroúpoli, avec Ludovic, le compagnon de route lors de mon voyage en Europe, où j'avais dû mener une enquête épineuse pour savoir où était l'arrêt de bus pour aller en Turquie, il fallut plus de vingt réponses différentes pour en obtenir une correcte. Nous finissons par trouver d'autres personnes qui vont, comme nous, à Canning. Ils sont chouettes, un peu simplets. La femme paraît shootée. À tort, elle croit savoir parler anglais. Le type ajoute immédiatement Thomas sur sa liste d'amis facebook[1]. Le bus arrive et à l'intérieur, nous nous apercevons que ce n'est pas exactement dans celui-ci qu'il fallait monter. Il nous a

1 Réseau social sur internet très populaire dans les années 2010.

approchés de Las Tierras de Avalon avant de bifurquer. Nous quittons le bus, tombons nez à nez avec une famille étrange qui, de but en blanc, nous demande quelle est notre religion. Nous reprenons un bus dans le sens inverse puis marchons cinq kilomètres jusqu'à notre foyer. Nous arrivons à onze heures du soir, avec quatre heures de retard, lessivés mais enchantés. Les retrouvailles avec Juan et Carla sont amicales, nous nous sentons chez nous, rassurés, protégés. Thomas fait opposition à sa carte bancaire et nous nous couchons.

Une nouvelle semaine commence. Suite au départ de Hope, j'acquiers de nouvelles responsabilités. Tous les matins, à mon réveil, je dois nourrir les animaux. Thomas, de son coté, doit arroser l'ensemble du jardin lorsque c'est nécéssaire. Dans l'après-midi, arrive un nouveau wwoofer. Lui aussi s'appelle Juan ; Juan Labornia. il n'habite pas loin, à Tindal, à quatre cents kilomètres plus au sud en Argentine. Ses parents voulaient qu'il travaille à la ferme mais il a préféré devenir chercheur universitaire en agronomie. Il étudie les lichens. Il aime marcher. On voit d'abord d'un mauvais œil son arrivée. Motivé, travailleur, on craint qu'il nous pousse à travailler comme des fous. Effectivement, nous travaillerons très dur cette semaine-là mais le nouveau Juan n'y sera pour rien.

Le petit calvaire commence le mardi. Pourtant, la matinée commence bien. Après avoir nourri les animaux à huit heures, j'accompagne Juan Laso (le père de famille) faire des courses. Nous partons avec le minibus. Ce n'est pas un simple véhicule, c'est une œuvre d'art : la carrosserie a été repeinte aux couleurs de Las Tierras d'Avalon, les animaux de la ferme y sont représentés, la flore aussi ; c'est également un équipement sportif, chaque manœuvre, comme celle de tourner le volant, requiert de grands efforts. Il faut dire que le minibus n'est plus tout jeune ; fabriqué en 1996 - comme ma Zx -, les vitres sont toutes fissurées

et le moteur, usé, s'éteint à chaque feu tricolore. Mais puisqu'elle tourne encore...

Nous faisons une halte rapide dans un magasin de tuyauterie, où sont disposés gratuitement des beignets et des chocolats chauds. Puis nous allons au grand marché de Buenos Aires, lieu immense composé de plusieurs hangars gigantesques où de nombreux marchands vendent une quantité inimaginable de nourriture et de toutes sortes d'articles. Tout est disponible. Mais les produits sont de provenance et de qualité inconnues. Nous achetons la nourriture pour les deux prochaines semaines : d'énormes sacs entiers de légumes et de pomme de terre à des prix très bas. Ça casse un peu le mythe des fruits et légumes frais et biologiques qu'on pensait manger en venant vivre dans une permaculture.

L'après-midi, nous reprenons le travail vers seize heures et effectuons une tâche particulièrement désagréable. Nous nivelons une partie du terrain. Pour cela, il faut remplir des brouettes de terres. Celle-ci est compacte, bien dure. Le travail est physique, rébarbatif. Les mains, plus encore que le dos, souffrent et l'esprit se fatigue autant que le corps. De son coté, Juan Laso est en train d'éclairer un morceau de terrain. Il cisaille des branches et coupe des arbres. Précisons, il coupe des arbres démoniaques. Pour se protéger des prédateurs, l'arbre possède de terribles épines dangereuses tout le long de son tronc et de ses branches. Protection diablement efficace. Juan Laso sollicite notre aide pour faire un feu et brûler les branches découpées. Une tâche plus harassante qu'il n'y paraît. Nous nous piquons les doigts, la sensation est horrible. La tronçonneuse de Juan Laso fonctionne très mal, il passe une heure en vain à essayer de la redémarrer. Des épines traînent sur le sol et le soleil se couche à dix-neuf heures. Dans l'obscurité, il est impossible d'éviter les pièges. Les épines traversent les chaussures, que l'on use à grande vitesse. Traumatisés, nous marchons à pas lents pour éviter de s'enfoncer complètement dans l'une des nombreuses aiguilles. À

vingt heures trente, nous finissons le boulot mais il nous faut désormais faire un feu pour faire cuire le bouillon de ce soir. Repas d'ailleurs bien maigre.

Le lendemain, rebelote, nous nous coltinons des brouettes de la mort. À la pause de midi, j'essaie tant bien que mal de recoudre mes chaussures. Et l'après-midi, de nouveau, on brûle des branchages jusqu'à vingt heures trente. Harassé, j'ai subitement envie de quitter la ferme. Je n'en peux plus. Après une bonne douche, ça va mieux mais j'aimerais me reposer et nous ne sommes que mercredi soir. Il reste trois jours de travaux ! Merde !

Juan Laso, certainement conscient de nos efforts, m'envoie acheter deux bières au kiosque, encore ouvert à vingt-et-une heures. Nous les buvons en dégustant une soupe de cacahuètes, spécialité bolivienne, préparé par Édith, la domestique. Quel réconfort ! Ce sont les dieux qui nous félicitent du travail accompli, ce breuvage est divin. La soupe de cacahuètes sera de loin la meilleure des spécialités culinaires d'Amérique du sud que l'on aura le plaisir de goûter.

Au moment de nous coucher, Thomas m'annonce qu'il aimerait quitter Las Tierras de Avalon. Il ne voit plus d'intérêt à rester davantage. Il en a marre du travail et aimerait découvrir autre chose de l'Argentine que ces deux hectares. Je lui propose d'aviser les jours suivants mais de ne pas prendre de décision hâtive. La nuit porte conseil.

Nous avons eu raison d'attendre. Les jours suivants se passent mieux. Nous ne travaillons ni aussi dur, ni aussi longtemps, nous sommes un peu plus autonomes et agissons parfois de notre propre chef. Par exemple, nous prenons l'initiative de nettoyer la ferme, de retirer tous les déchets parsemés sur la belle propriété. Nous remplissons deux énormes sacs d'environ trois cents litres et deux brouettes de déchets. Pourtant, notre nettoyage est superficiel - la terre est remplie en profondeur de déchets. Nous filmons de plus en plus souvent, en partie sur nos heures de repos mais aussi sur nos heures de travail. Nous nettoyons l'enclos à

cheval. En effet, ils ont racheté deux nouveaux chevaux. Il y avait déjà deux chevaux mais ils ont été volés une nuit, quelques mois avant notre arrivée.

Nous commençons à nous familiariser avec Édith, la ménagère bolivienne. Par moments, elle est très drôle, d'autant plus que nous sommes pris au dépourvu par ses éclairs d'humour. Les premiers jours, nous ne parvenions même pas à la comprendre. Nous avions peu de choses en commun. Nos perspectives, nos modes de vie, nos problématiques sont terriblement différents. Elle a le double de notre âge, a grandi dans un monde plus lent, probablement moins consumériste, où les opportunités, les choix n'étaient pas aussi nombreux et variés que les nôtres. C'est la première fois de notre vie que nous rencontrons une personne originaire des Andes. Arrivée en Argentine il y a huit ans, elle a deux enfants en Bolivie et deux autres dans son pays d'accueil.

Mais notre rencontre la plus formidable de Las Tierras de Avalon - et peut-être même de tout le voyage - est certainement celle avec Juan Labornia, le wwoofer. Intelligent, de bonne volonté et patient, il prend le temps de discuter longtemps avec nous. Sa clairvoyance lui permet de comprendre nos idées, quand bien même nous n'arrivons pas à les formuler entièrement en espagnol. Il est si perspicace que nous avons souvent l'impression qu'il comprend le français ! Avenant, il fait souvent le lien entre Juan Laso et nous. Il organise un barbecue au grand plaisir de Thomas qui se plaint depuis le début du voyage de l'absence de viande. Juan est accro au maté. Il en boit sans interruption du matin au soir et c'est un plaisir de l'accompagner. Nous jouons au yam's avec lui et débattons passionnément. Si, dans nos échanges, je m'emporte souvent - sans être agressif - et en deviens probablement désagréable, lui reste calme, à l'écoute.

Nos discussions m'amènent à revoir certains présupposés sur l'Amérique du Sud. Je croyais, à l'image des États-Unis, que la construction historique du continent était récente. Il me semblait

que, lorsque les Européens ont débarqué, les indiens d'Amérique avaient été décimés ou complètement assujettis et isolés de sorte que pratiquement toute emprunte culturelle ait disparu. En réalité, s'ils étaient relégués au bas de l'échelle sociale, les natifs n'étaient pas tant écartés de la société et leur culture s'est transmise en partie : le maté, le dialecte de la Patagonie, les peuples Paraguayens, l'importance du carnaval[1] sont autant d'exemples loin d'être exhaustifs de l'héritage des peuples pré-colombiens. Selon les pays et les régions, on ressent plus ou moins ces marques du passé.

L'essentiel de son travail durant son séjour à Las Tierras de Avalon est l'élaboration d'une mosaïque dans la future nouvelle salle de bain. Ce travail lui convient à merveille. Deux jours avant son départ, le dimanche, nous allons au cinéma ensemble pour voir le film anglais « The code enigma ». Ainsi, je peux comprendre les sous-titres espagnols et Thomas les dialogues anglophones. Le cinéma est un grand complexe sans âme comme ceux qu'on trouve en France, à la différence près que la dernière projection est à une heure du matin. Cette sortie est l'occasion d'une belle balade nocturne où nous discutons au sujet des étoiles et le sens qu'on leur donne - là encore, passionné par le débat, je suis à la limite d'être désagréable.

Juan Labornia quitte la ferme deux jours avant nous. L'ambiance est alors encore un peu plus familiale. D'ailleurs, je n'ai qu'assez peu parlé de cette fameuse famille qui nous a accueillis pendant trois semaines. Soudée, elle fait figure de modèle de bien-être. L'amour que leurs membres se portent mutuellement ainsi qu'à ceux qui les entourent est palpable, manifeste. Ils accueillent les grands-parents régulièrement. Si leur mode de vie est singulier, la famille est tolérante. Par exemple, ils ne mangent

1 A priori, en Amérique latine, le carnaval mélange le concept européen du carnaval avec des coutumes et des fêtes pré-colombiennes.

pas de viande habituellement mais ils en mangent joyeusement lorsque Juan Labornia souhaite en cuisiner ou lorsque le grand-père veut faire un traditionnel barbecue argentin - sous un feu de bois sans braise, faire cuire pendant une heure et demie un fait-tout contenant, de bas en haut : une couche d'oignons, puis une de veau, une autre de patates, de saucisses, de poivrons et une dernière de salade qui sert de couvercle. La famille paraît équilibrée, joyeuse.

Juan Laso est visiblement le visionnaire et le constructeur du lieu. Il imagine déjà l'avenir lointain de la ferme ; ses filles pourraient reprendre le lieu avec leurs futurs maris. Très actif, il est de tous les fronts : à l'origine de la construction de la maison ; il est aussi professeur de yoga, la principale activité du lieu ; il s'occupe du jardin comme des ruches ; il officie comme chanteur et joueur de charengo[1] lors des feux de camp ; il ne délaisse pas non plus l'éducation des enfants ; il gère la communication liée aux différentes activités ; il s'occupe de l'arrivée des wwoofers - du moins depuis les naissances simultanées des deux dernières filles - et il est un joyeux camarade de table, assez bavard et très plaisantin, n'hésitant pas à taquiner ses proches et ses invités. Il a une vision d'ensemble cohérente. Nous l'apprécions dès le premier jour, admirant toutes ces qualités. Mais pour nous, en quelque sorte, il est notre « employeur ». Notre relation avec lui est ambiguë, nous « squattons » chez lui et nous nous en sentons redevables ; de plus, dans l'esprit du wwoofing, la bonne volonté est de mise. Mais la bonne volonté, c'est bien relatif. Il n'y a pas de contrat[2] - fort heureusement - et les non-dits ont aussi leurs défauts. Même durant les deux jours de travail particulièrement éprouvants, nous n'osons pas afficher ou confier notre lassitude. Son assurance ne nous met pas toujours à l'aise et nous

1 Le charengo est un instrument à corde plus petit que la guitare composé de cinq paires de cordes.

2 En arrivant dans la ferme, nous avons tout de même reçu une feuille listant quelques règles de vie à respecter et certaines informations pratiques.

garderons une certaine distance avec lui. Néanmoins, au-delà de notre relation de travail, Juan reste un grand homme. Ce qu'il a construit ici est une source d'espoir et d'inspiration : avec de l'énergie et de la volonté, on arrive à bâtir des montagnes ! *Il n'y a rien d'irréaliste !*

Bien évidemment, il ne l'aurait jamais accompli sans sa famille, à commencer par sa femme, Carla. Nos premiers contacts ont été assez difficiles, parce que nos échanges étaient plus rares. Elle est plus réservée, s'occupant davantage des enfants que de la propriété. Au départ, elle nous a paru presque froide. Mais au fur et à mesure, nous la découvrons et l'apprécions beaucoup. C'est une femme calme, simple, au grand cœur. Elle s'occupe de ses enfants et enseigne ponctuellement la danse circulaire. Cela fait d'elle une femme comblée. Plus délicate que Juan, elle apporte une touche de douceur et de poésie au quotidien. Son regard est clairvoyant et sait décrypter les personnalités et les relations. Sans doute est-elle plus réaliste et parfois plus pragmatique que Juan.

Les enfants sont une source de vitalité. Grâce à eux, le lieu est d'autant plus vivant. À mon sens, ils ont beaucoup de chance, ils vivent dans un petit paradis sans être trop chouchoutés pour autant. Pendant toute leur jeunesse, ils côtoieront des voyageurs de toute la planète. Leur éducation est étroitement liée à Gaïa, à la nature. Quel terreau incroyable pour bien grandir ! Quand ils seront adolescents, ils auront certainement une ouverture d'esprit formidable ! Mais pour le moment, les échanges avec eux, sans une bonne maîtrise de la langue, nous sont difficiles. Nous côtoyons très peu les jumelles, Flora et Mélissa qui n'ont que quelques mois. Même à la fin du séjour, je ne parviens pas à les distinguer l'une de l'autre mais par moments, nous les berçons lorsqu'elles se mettent à pleurer. (Ainsi, nous apprenons qu'il existe quatre raisons pour lesquelles un bébé peut pleurer : L'envie de dormir, la faim, un mal de ventre ou une couche sale.)

La plus grande des quatre filles, Jasmin, a huit ans. Elle est calme, discrète. Mais elle s'ennuie régulièrement, elle ne voit

aucun ami pendant les grandes vacances et parle souvent toute seule. Je joue parfois avec elle mais nous restons tous les deux frustrés de ne pas nous comprendre davantage. J'apprécie tout de même son tempérament, calme et altruiste. Tout le contraire de la puînée, Cielo, qui doit avoir cinq ans environ. Cielo ne prononce encore que quelques mots. À la fin de notre séjour, elle parvient à retenir nos prénoms et les noms des objets qui l'entoure. Elle est hyperactive contrairement à sa sœur et aime attirer les regards vers elle. Le dernier dimanche de notre séjour, Las Tierras de Avalon accueille un séminaire sur la pédagogie Waldorf. Une petite centaine de personnes vient assister à l'événement. Pour rendre service à Juan et Carla et leur permettre de participer au séminaire, je garde Cielo. Quand le séminaire commence, Cielo dort ; je lis. Une heure plus tard, elle se réveille et cherche sa maman. J'essaie en vain de la rassurer. Elle pleure, terrorisée. Juan, alerté par les cris, arrive quelques minutes plus tard. Cielo se calme immédiatement et nous partons tous ensemble suivre le séminaire.

Celui-ci, tenu par un Tucumano, s'intéresse à l'éducation des enfants. Il alterne des exercices collectifs théâtraux (rondes, expressions d'émotions...) et des cours magistraux. Le conférencier raconte qu'un bon enseignement doit lier les trois éléments fondamentaux de notre être : le mental, la sensation et l'action. De même, les matières doivent être jointes. Ne pas séparer les mathématiques du piano ou de la peinture par exemple. Certains travaux pratiques conviennent parfaitement à cette philosophie ; le jardinage, par exemple, requiert des connaissances en physique, de l'attention (gestes précis, regard), des compétences techniques (bricolage) et cela encourage un lien étroit avec la nature et avec la vie. C'est donc une école fondamentalement alternative que le conférencier défend, aussi bien pendant le séminaire qu'au quotidien à Tucuman et à Cordoba, au sein des bidonvilles. « Il ne faut pas compter sur l'État et encore moins sur le marché pour proposer une école de qualité. L'État produit une école faite pour uniformiser et mettre à

profit le capital humain. Il faut mettre en place des coopératives, gérer ensemble l'école. S'il n'existe pas d'école libre dans le coin, il est nécessaire de fabriquer un espace libre. » Il insiste beaucoup sur le collectif. Le séminaire est ainsi clôturé par une embrassade collective - aux allures de baiser de paix que l'on pratique à la messe. Ensuite, tout le monde discute chaleureusement en buvant le maté. Nous rencontrons ainsi un couple d'immigrés suisses très sympathique.

Visiblement, Las Tierras de Avalon accueille un grand nombre d'événements de ce genre. Conférences, séminaires politiques, journées d'activités pour les enfants, spectacles de théâtre, concerts, cours de danses, visites d'étudiants en photographie en quête de décors... Certains événements sont gratuits, d'autres payants, c'est une chance pour les environs de pouvoir bénéficier de telles activités, dans un cadre tel que celui-ci. Nous avons aussi la visite de gauchos, des amis cavaliers de Juan qui affectionnent particulièrement certaines traditions argentines : les costumes et la musique traditionnels ; les barbecues et l'équitation. Leur visite anime le lieu.

À ces activités ponctuelles s'ajoutent un stage de yoga qui se déroule un week-end sur deux et les cours de yoga dispensés quatre fois par semaine. Un cours d'une heure et demie environ coûte tout de même quinze euros. (Même pour les wwoofers.) C'est cher mais c'est le moyen de subsistance de toute la ferme. L'ensemble de la philosophie du lieu est tourné vers les principes du yoga. C'est la clef de voûte. Le jardinage, la construction avec des matériaux naturels, l'élevage d'animaux, et l'accueil de voyageurs semblent être le prolongement de la pratique du yoga. Cette dernière est exigeante. Un jour, pendant des exercices à deux, Juan fait appel à Thomas pour compléter le groupe de yoga, impair. Thomas essaie tant bien que mal de reproduire ce qu'on lui demande mais sans réussite. Il ne parvient à rien, manquant autant d'habitude que d'agilité. Son corps n'a aucune souplesse.

L'exigence physique est réelle dans le yoga, Thomas l'apprend à ses dépens. L'expérience ne lui plaît guère, il ne partage pas le sentiment de découverte de soi, ne ressent pas l'interaction entre son corps et la nature que vivent les élèves de Juan que nous interviewons pour notre documentaire.

Nous interrogeons ensuite Juan. Passionné, voulant chaque fois préciser son propos, le compléter, Juan pourrait parler des heures du yoga. Et c'est ce qu'il fait. À la question, certes très ouverte, « qu'est-ce que le yoga ? », Juan formule une réponse d'une vingtaine de minutes. Il est à peine moins bavard sur les autres questions. Il nous propose ensuite une démonstration de yoga. Plus qu'une démonstration, c'est une prouesse enchantée, un dépassement de l'homme comme il est rare d'en voir dans des conditions aussi intimistes... Pendant une demie heure, son corps prend des formes aussi insolites qu'impressionnantes pour notre seul plaisir, celui de la caméra et ceux des futurs spectateurs de notre film. Son enthousiasme nous touche, nous n'osons pas lui dire que nous n'avons que dix heures de bandes pour l'ensemble du voyage et qu'il vient d'en utiliser une partie considérable.

Pendant ces trois semaines, nous prenons le temps de faire de belles images, de les refaire si besoin. Nous mettons en scène les éléments, cherchons le meilleur angle, tentons des blagues visuelles. Le lieu est difficile à filmer car il regorge de détails mais c'est l'ensemble qui lui donne sa singularité. La magie de Las Tierras de Avalon ne réside pas seulement dans son esthétique : il y a des choses invisibles à l'œil comme au capteur qui se ressentent seulement en vivant sur place. Nous les transposons comme on peut en images ; nous cherchons des traductions, des représentations à ces impressions abstraites mais fortes. Nous tournons d'autant plus d'images qu'elles vont nous servir à la fois pour notre documentaire sur notre voyage mais également pour faire deux vidéos pour la famille de Juan : une première sur Las Tierras de Avalon et une seconde sur la pratique du yoga.

Puis un beau jour, nous filmons un dernier plan, demandons à toute la famille de poser derrière notre appareil photo, et après des adieux en longueur, nous quittons ce foyer, le nôtre, et *revivons ainsi le passage de l'enfance à la maturité*.

L'accueil d'un peuple

Du 12 février au 02 mars

C'est l'heure de se dégourdir les jambes, de prendre la route. Pas n'importe laquelle, celle du nord, celle du carnaval argentin. L'aventure commence, notre espagnol est un peu meilleur qu'en arrivant sur le continent. Nous commençons à comprendre le pays. Il nous faut maintenant le fouler. Deux options : le sud, la Patagonie et ses contrées magnifiques mais très froides et très chères ou bien le nord, sa musique, son soleil et sa chaleur humaine. Nous pointons donc notre marche vers le nord, vers cet horizon vague et lointain, le Pérou, notion bien abstraite mais colorée pour notre cœur presque vierge d'Amérique. En choisissant cet itinéraire, nous évitons de parcourir trop de kilomètres pour ainsi dire mieux les remplir.

Pour l'heure, nous allons rapidement au supermarché, chargeons nos sacs pleins à craquer. Nous allons ensuite à Buenos Aires pour y prendre un train pour Córdoba. Le train est le transport bon marché en Argentine. Il ne coûte rien mais il y a très peu de lignes et elles sont de piètre qualité ; la vitesse des trains est très faible[1] et ils sont très peu fréquents. Par exemple, sur la ligne Buenos Aires - Córdoba qui relie pourtant les deux plus grandes villes du pays, il n'y a que deux trains par semaine. Nous arrivons naïvement à la gare et apprenons qu'il n'y a plus de train disponible pour les deux prochains mois. Tant pis, nous prendrons le bus.

Avant d'aller à la gare routière, nous allons dans un cybercafé puis nous changeons mon cash en pesos dans une rue. Une femme nous emmène dans une allée commerçante aux boutiques fermées. Elle nous conduit au seuil d'un magasin

1 Le trajet Buenos-Aires - Córdoba coûte trois euros en seconde classe ou quinze euros par personne en couchette (avec un repas compris). Le trajet dure seize heures pour sept cents kilomètres (soit quarante-quatre kilomètres par heure de moyenne).

d'antiquités et m'invite à rentrer. Je rentre, préparé mentalement au meilleur comme au pire. La transaction se passe normalement, j'échange mes euros à un bien meilleur taux que celui proposé par les banques. Les billets ne sont pas des faux. La vie est simple, la vie est belle. Pendant ce temps, Thomas discute avec la fille et apprend qu'elle a fait du wwoofing en Uruguay et qu'elle a visité l'Italie.

À la gare routière, les choses se compliquent davantage. Les destinations abondent, les agences pullulent. Pour autant, aucune ne peut nous emmener à Córdoba aujourd'hui. Tout est complet ! Nous allons donc à Rosario, à mi-chemin. Nous arrivons à notre destination de fortune à minuit mais nous devons attendre jusqu'à sept heures du matin avant de reprendre un bus pour Córdoba. Thomas profite de ce temps pour lire et, avec son téléphone, il essaie d'accéder au Wi-fi bien capricieux de la gare. De mon côté, je me balade dans les alentours, croise une prostituée, des familles avec des enfants, des jeunes... Il y a encore du monde sur les routes. Il est pourtant deux heures du matin. Quand les gens dorment-ils ? Je me repose quelques instants allongé dans un parc puis sur les bancs métalliques très inconfortables de la gare routière. Je lis un peu, je m'emmerde beaucoup. Mais finalement, on finit par arriver à Córdoba. Alors que nous marchons, la gourde italienne en cuir que m'a offerte mon père à Noël me vaut plusieurs compliments spontanés de passants. Nous prenons un bon détour et rejoignons Karmen, une habitante de Córdoba, inscrite sur Couchsurfing (réseau social de voyageur) qui a accepté de nous héberger gratuitement pour une nuit.

Elle nous accueille avec beaucoup d'hospitalité. Avant même de prendre le temps de discuter, nous nous lavons et faisons une petite lessive à la main. Karmen est une chic fille originaire de Salta - une de nos futures destinations, plus au nord. Elle travaille à la fois à l'hôpital et dans un call-center. Elle aimerait poursuivre

ses études et se spécialiser dans l'hôpital pénal ?![1] En ce moment, elle est en arrêt-maladie pour quelques semaines. Apparemment, à force de parler en continu dans son second travail, elle souffre de la gorge. Elle a accepté de nous recevoir alors qu'elle s'apprête à partir le lendemain chez ses parents, qu'elle n'a pas vus depuis un an. Nous ne sommes pas les premières personnes qu'elle reçoit dans le cadre du couchsurfing. Déjà cinq personnes sont venues : deux Argentins, un Serbe, une Suisse et un Israélien qui ne parlait pas espagnol ! Elle préfère quand ils s'installent pour plusieurs nuits ; ça permet d'avoir plus de temps pour se connaître.

Nous partons en ville, une amie de Karmen nous rejoint. Elle parle très rapidement et c'est difficile de la comprendre dans l'effervescence urbaine. Elles nous racontent qu'elles vont bientôt partir en Europe, visiter la France, l'Espagne, l'Allemagne et la Belgique. Bien entendu, nous les invitons à venir chez l'un de nous si elles le souhaitent. Nous profitons de la fin de journée pour visiter la ville. Le centre de Córdoba ne casse pas des briques mais il est plutôt charmant. À l'instar de tous les offices catholiques en Argentine, la cathédrale est plus humaine que celles d'Europe. Le visage de la religion est moins grandiloquent. Sa médiocrité nous rassure, ses couleurs nous réchauffent. Là-bas, en Europe, les cathédrales nous glacent de leurs immensités, elles nous écrasent de leur histoire et nous regardent avec vanité. Placez-vous face à la cathédrale de Strasbourg, vous tremblerez d'effroi.

Il est dix-neuf heures, la nuit tombe et c'est à la ville elle-même de prendre le relais du soleil pour éclairer les rues. Les couleurs se multiplient, Córdoba brille. Il n'empêche qu'on a faim. On rentre à l'appartement en passant par une supérette ; Karmen et son amie nous préparent une « milanesa », spécialité argentine. Nous finissons de manger à une heure du matin et après un moment

1 Bien que Thomas et moi ayons entendu la même chose, difficile de savoir si nous avons bien compris ce qu'elle nous racontait.

d'hésitation, nous partons danser dans un bar. L'ambiance y est rock, « underground ». Nous jouons à un jeu d'alcool puis nous allons danser...

Il est six heures vingt, nous nous couchons.

Le lendemain, nous nous réveillons vers midi. Nous ne voyons quasiment pas Kar de la journée qui prépare ses affaires pour Salta. Nous mangeons à dix-sept heures, filmons une courte interview de Kar puis elle nous quitte et nous laisse l'appartement. Nous avons l'impression d'avoir échangé les rôles, comme si c'est nous qui l'avions accueillie une nuit et lui souhaitions désormais bon voyage. Mais nous ne sommes pas vraiment tout seuls dans l'appartement, il reste son chien et son chat. Le chat ne nous dérange pas, mais le chien est un véritable emmerdeur : il perd ses poils, hurle à la mort dès qu'il se retrouve tout seul, il est complètement surexcité lorsque quelqu'un réapparaît, il nous réveille plusieurs fois dans la nuit et chie sur le balcon. Pour sa défense, il mène vraiment une vie de chien. Quand Karmen l'a récupéré, il était déjà détraqué, certainement traumatisé par ses anciens propriétaires. Du coup, Karmen ne le sort jamais - les tentatives ayant été catastrophiques dans le passé - et il est condamné à errer dans la vingtaine de mètres carrés de l'appartement. Sa folie a de longs jours devant elle.

Nous profitons d'avoir un pied à terre pour chercher des petites piles pour les microphones et un réchaud, le nôtre n'étant pas compatible avec les cartouches de gaz disponibles en Argentine. Ce sont des objets rarement utilisés ici ; nous n'arrivons pas à nous les procurer malgré notre persévérance. La malédiction se poursuit : aujourd'hui et pour les quatre prochains jours, c'est férié à cause de Carnaval.

Le lendemain, c'est le déluge. Il pleut comme vache qui pisse. Alors qu'on s'apprête à partir, la voisine à qui on doit rendre les clefs nous propose de rester une nuit de plus. Par messagerie électronique, Karmen nous incite aussi à rester. Nous restons donc une journée à glander : nous regardons un film, nous nous

initions à l'origami, nous regardons les images que nous avons filmées, nous faisons quelques courses et en profitons pour faire quelques cadeaux à Karmen : de la nourriture et une souris d'ordinateur qu'on personnalise ; la sienne fonctionnant très mal - ce dernier cadeau est-il une marque de gentillesse ou un relent du consumérisme qui nous habite ? La voisine nous offre deux parts de tarte. Cet immeuble est décidément rempli de gentillesse !

Le lendemain, on retrouve la route, le soleil et les difficultés. L'averse diluvienne de la veille a noyé la route du nord - au niveau de la bourgade de Jésus Maria - sous les flots. La route peut rester bloquée un mois, nous décidons de contourner par l'est et prenons un bus jusqu'à Santa Rosa. Après un repas, une discussion amusante et un verre de vin au cola offert par des Argentins à qui on avait demandé de l'eau, nous tentons de faire de l'auto-stop.

Mais les voitures sont rares et font de courtes distances. Nous patientons en plein cagnard. Dans l'après-midi, un troisième auto-stoppeur débarque et se poste devant nous, quel vaurien ! Nous sommes néanmoins pris tous les trois sur quelques kilomètres. En une dizaine d'heures, nous avons parcouru seulement une cinquantaine de kilomètres en auto-stop. L'Argentine est très grande, notre route est longue, il faut espérer des jours meilleurs. Nous posons la tente sur un terrain marécageux puis nous passons la soirée à prendre des photos expérimentales en utilisant un temps d'exposition de trente secondes et notre lampe de poche.

Le lendemain, nous roulons bien davantage, atteignant Santiago del Estero à l'aide d'Hugo, père de deux fils, bientôt grand-père. Il travaille pour la communication du gouvernement fédéral. Il nous montre ses jumelles et son appareil photo. Ces trois heures de route en sa compagnie sont chouettes et malgré mon aversion pour le café, je suis heureux d'en boire un avec lui et Thomas dans une station-service. Je lui laisse mon email, et

nous continuerons à nous écrire de temps à autre, sans avoir grand-chose à nous raconter. De Santiago, nous prenons un bus pour Thermas de Rio Hondo, site touristique beaucoup plus grand que prévu. Au lieu de trouver un coin pour dormir, nous trouvons quatre chiens et une déchetterie. Harassés, nous finissons par mettre la tente sur les berges du Rio Dulce, en pleine ville, sans beaucoup de discrétion. Nous y passons une bonne nuit.

Le lendemain, chacun notre tour, nous empruntons clandestinement les douches d'un camping puis nous traversons la ville, escortés par les quatre chiens qui nous ont adoptés la veille. Nous les abandonnons à leur sort quand l'une des voitures s'arrête pour nous emmener. Surpris, ils essaient tant bien que mal de rattraper l'automobile sous mon regard amusé et attendri.

Nous nous détournons de notre trajectoire initiale suite au bon conseil de l'un des conducteurs qui a eu la gentillesse de nous prendre en auto-stop et débarquons dans une charmante petite commune. El cadillal repose au creux de montagnes basses de Tucumán, au sud d'un lac artificiel tout à fait bucolique. Le Rio Sali apporte l'eau et un charme pittoresque au village qui contraste par sa verdure avec le reste de la région. Ce site tendrement touristique est l'occasion d'un peu de repos et d'une discussion avec l'un des habitants. Rick habite El Cadillal depuis quelques décennies et nous décrit l'évolution du lieu, qui, en somme, n'a pas tant évolué. Ouvert et bienveillant, notre camarade a néanmoins l'ennuyeuse tendance à se répéter. La pluie se met à tomber, nous prenons refuge dans la maison de Dieu, à l'heure de la messe. La chapelle est une sorte de cabane en tôle. Les hommes d'église viennent discuter avec nous à la fin de la cérémonie et nous offrent des cartes postales. Nous mangeons notre semoule, cuite au feu de bois, avant de nous endormir, bercés par le refrain de la pluie.

Le lendemain, nous nous baignons, nous faisons une lessive, nous nous filmons et nous attrapons un coup de soleil avant de repartir en auto-stop pour Cafayate puis de participer à un festival

de musique folklorique très populaire. Hormis le tango, originaire de Buenos Aires, la musique populaire argentine vient de cette région du pays. Si Buenos Aires est le centre nerveux de l'Argentine, la Patagonie son visage paisible et magnifique, alors el Norte est la voix de l'Argentine, sa fibre musicale et sa poésie. Située dans les montagnes andines, cette région a hérité bien davantage des populations précolombiennes que le reste de l'Argentine et ce mariage ethnique n'a pas enfanté que du sang et des épidémies mais aussi un véritable peuple, très fier de ses chansons.

Avant d'atteindre Cafayate, nous passons brièvement par Tucumán, ville qu'on nous a souvent déconseillée, aux rues très denses et miséreuses. Nous faisons nos courses et acquerrons enfin un réchaud à gaz. En pleine nuit, nous installons la tente à Tafi del Valle, entouré de montagnes aux allures de reliefs Vosgiens. Le lendemain, nous continuons la route : la verdure laisse place à l'austère mais très dépaysant désert. Entourés de cactus poussant dans les ravins, les plateaux et les vallées, nous sommes au far west, ou devrais-je écrire le *lejos oeste.* La ville d'Amaicha annonce d'ailleurs fièrement que nous sommes dans le meilleur climat du monde. D'après nos chauffeurs, on peut faire pousser n'importe quelle plante ici ; vu l'aridité manifeste, je reste sceptique même si on m'assure qu'en profondeur, les sols recueillent naturellement l'eau des montagnes.

Et au milieu de ce désert, une oasis : Cafayate et son festival...

À l'instant même où nous mettons le pied dans la ville, nous nous faisons baptiser. À peine les portières de la voiture ouvertes, une fille se jette sur nous et repeint nos figures de toutes les couleurs. Je suis enchanté, d'autant plus qu'elle a évité de repeindre mon polaire que j'apprécie dans ses couleurs d'origine.

Les deux jours de festivités sont à l'image de notre arrivée. La Terre semble avoir réuni tous les joyeux lurons de la planète dans cette petite bourgade en plein désert. Isolés du reste de la société par ce paysage sec, désertique mais merveilleux, nous voilà dans un monde stylisé. Toute la joie de l'univers est venue trouver refuge ici dans sa tenue la plus légère. La vie est épurée, nous vivons seulement de musique et de fraternité. Le reste n'existe plus - ou si peu.

L'atmosphère est composée d'airs de folklore argentin. Les chansons fleurissent partout comme par enchantement, bien au-delà de la seule scène officielle ; c'est la magie de Cafayate. Les concerts s'improvisent dans les rues et dans les campings. Des festivaliers venus de part et d'autre se rencontrent autour d'une table, sur les marches d'un escalier, au détour d'une allée. Ils partagent plusieurs verres, un charengo, des rires, une danse ou des feuilles de coca. On nous apprend ainsi à mâcher de la coca. Il faut bien plusieurs dizaines de minutes de mastication pour commencer à ressentir une anesthésie partielle de la mâchoire. À moins d'être habitué, c'est plutôt désagréable. En revanche, contrairement aux idées reçues en Europe, la consommation de feuille de coca est bonne pour la santé, notamment pour des séjours en altitude. Ainsi, les peuples andins préfèrent la feuille de coca au maté. Elle permet aussi de se tenir éveillé, les conducteurs de camions en sont donc particulièrement friands.

Pendant ces deux jours, nous buvons des breuvages à base de cola, tantôt mélangé avec du vin – quel outrage ! -, tantôt avec du fernet, un apéritif à base de plantes, soi-disant spécialité de Córdoba, venu en réalité d'Italie. Tous partagent sans compter, le vin appartient à tout le monde. Néanmoins, par deux fois, on va

nous imposer un achat, une bouteille de vin rouge de cinq litres puis une brique de vin blanc. À ces deux occasions, la requête est autoritaire, un individu ivre nous impose le choix de la boisson. Nous jetons d'ailleurs un froid lorsque, lassés de l'attente à la buvette, nous abandonnons notre mission vin blanc.

Au-delà de ces deux anecdotes, l'ambiance est excellente. Tous sont avenants. Chaque festivalier est une rencontre potentielle, même providentielle. Nous discutons de la vie, des filles, de football – de Messi, de Pastore mais aussi et surtout de David Trezeguet. Souvent, les gens nous confient leur plaisir d'être ici. C'est une bouffée d'air qui contraste tant avec leurs quotidiens difficiles ou routiniers. Nombreux sont les habitués qui viennent chaque année depuis plusieurs décennies. Il y a des jeunes, des parents et des gamins. Le festival est bon enfant. Nous ferons bien une vingtaine de belles ou amusantes rencontres, toutes éphémères mais dont certaines resteront mémorables.

Nous nous familiarisons avec les joyeux lurons qui entourent notre tente. Parmi eux, une famille nombreuse très sympathique. Autour d'un verre de vin - que je parviens à ne pas couper au cola -, le père de famille nous raconte qu'ils ont eu leur premier enfant à vingt-et-un ans. Ils ne voulaient pas être trop vieux pour les élever, sinon, ils craignaient de ne pas pouvoir jouer avec eux, de ne pas être capables de les comprendre. Ils concèdent qu'il faut avoir une situation assez prospère, sinon stable, pour leur garantir une jeunesse sereine. Leurs enfants sont ouverts et aiment nous raconter des choses sur leur pays. Avant de quitter Cafayate, ils nous convient à leur barbecue. J'ai l'impression de faire partie de la famille.

Il y a aussi ce grand gaillard, cet ours, qui nous a conduits vers un marchand de vin. Sur le trajet, notre compagnon carrément ivre, nous montre comment siffler les gonzesses[1]. Bon, sa démonstration n'est pas vraiment probante... Nous nous

1 Nous découvrons le mot « mina », qui signifie gonzesse en argentine.

abstenons de l'imiter malgré ses encouragements. Sa maladresse était aussi amusante que gênante.

Notre plus belle rencontre a lieu avec un couple de francophones vivant en Suisse ! Lui est originaire de Bretagne : en 2006, il a vécu un an en Espagne, à Grenade[1] et il avait la chance d'habiter dans une grotte : la température était stable tout au long de l'année et la grotte le préservait aussi bien de la fraîcheur de l'hiver que de la chaleur de l'été. Il habitait là de manière informelle et aménageait le logis au fur et à mesure. Il joue de la guitare et du charengo. Nous avons eu la chance de l'entendre plusieurs fois nous conter des airs bretons. Sa présumée petite amie s'appelle Sara, elle est italienne. Elle a vécu en Tunisie. Nous passons la journée du samedi ensemble. Le couple francophone et moi-même parvenons à motiver Thomas - dont le réveil fut tardif - de nous accompagner lors de notre promenade conseillée par le guide du routard, suggérant la visite d'une cave à vin. Nous en dégustons trois – un blanc, un rouge et un rosé - et achetons une bouteille de notre préféré pour compléter le pique-nique. Des guides nous proposent spontanément leurs services pour la visite du parc. Ils ont de vrais gueules d'indiens, notre dépaysement est physionomique. Nous refusons leur offre et bivouaquons à l'intérieur du parc naturel.

Nous avons acheté des empanadas avant de partir marcher. Pendant le festival, de nombreux Argentins s'improvisent cuisinier et proposent dans la rue leurs empanadas à des prix modestes. À la fin du repas, il est déjà quinze heures. Nous sommes à une heure et demie d'une cascade que vantent les autochtones et le guide du routard, mais nous décidons de rebrousser chemin.

---

1 Ville située au sud de l'Espagne. Son université est celle qui reçoit le plus d'étudiants Erasmus en Europe. Ma sœur y avait également vécu un an dans une collocation cosmopolite. Je n'ai pas eu le plaisir de lui rendre visite, j'étais trop jeune pour imaginer combien j'aurais pu m'y plaire.

Le soir, nous allons avec nos amis franco-suisses sur la seule scène du festival, en extérieur. L'entrée est à vingt euros par soir. Il est interdit d'y emmener des boissons mais le prix des rafraîchissements est honnête. La scène est grande mais nous regrettons qu'une partie imposante de l'espace – les meilleures places - soit réservée aux riches. C'en est même insolite. Les artistes s'évertuent avec un panache incroyable à mettre de l'ambiance. Ils se dévouent corps et âme pour insuffler l'esprit de Cafayate dans leurs chansons. De son coté, le public est déchaîné. Chacun rivalise de danses, de chants, de rires, de batailles de peinture ou de neige synthétique. La masse de spectateurs forme une marée effrénée. Et entre ces deux vagues d'enthousiasme, une cinquantaine de rangées de chaises attitrées, souvent vides, parfois occupées par d'honnêtes gens sans ardeur, ni entrain. Ils sont en plein centre du brasier mais le contemplent froidement, avec distance. Ils forment une barrière entre les musiciens et leur public.

Nous contemplons le show depuis la hauteur des gradins. La musique est excellente mais fatigués, nous ne parvenons pas à nous mettre dans l'ambiance immédiatement. Pour y remédier, avec Thomas, nous rejoignons la fosse et discutons avec tout le monde, gouttant tant de verres, partageant les nôtres, riant avec chacun. C'est ainsi que je rencontre une fille sympathique au premier abord. Elle m'explique être professeure d'échecs. Je la taquine à ce sujet, la défiant de me battre, puis très vite, elle se livre à moi sur des sujets plus graves. Elle se confie beaucoup. Beaucoup trop. Elle m'explique que son père a délaissé sa famille, laissant sa mère se dépêtrer dans une misère financière et affective. Elle essaie tant bien que mal de protéger son petit frère et fait des petits boulots pour lui assurer le minimum. J'essaie de la consoler tant bien que mal. Elle me demande de rester en Argentine, d'y vivre auprès d'elle puis, essuyant mon refus gêné, elle veut me suivre en France. J'essaie de la raisonner tant bien que mal lorsqu'elle trouve par hasard mon passeport – planqué sur moi - qu'elle regarde avec soin. Je commence à me demander

jusqu'où cette histoire va me mener. Heureusement, Thomas revient. Je récupère mes papiers et nous nous éclipsons. Elle me donne son numéro qu'on inscrit sur le portable de Thomas. Je lui promets de lui envoyer un message lorsqu'on passera près de chez elle, à Salta – par la suite, nous perdrons son numéro et je manquerais ainsi à ma promesse.

Tandis que Thomas, d'humeur libertin, débat vivement en anglais avec une fille qui s'offense de l'existence de la prostitution, prône la fidélité dans le couple et surtout se targue de vouloir garder sa virginité jusqu'au mariage, je m'éclipse aux toilettes du festival. C'est une véritable expédition pour y aller, affrontant la foule en cohue. Lorsque je reviens auprès de Thomas, près d'une demi-heure plus tard, il a disparu. Il m'a cherché un peu puis est revenu au camping se coucher, croyant me suivre. Je poursuis tranquillement ma soirée. Je chante avec des types avant de faire la rencontre d'une famille adorable. Ils sont habillés en ponchos traditionnels et vouent un véritable culte à ce festival. Pas un instant, ils ne peuvent imaginer qu'ils puissent rater l'événement une année. La fille m'explique qu'elle est manager d'un groupe de musique et travaille dans la communication et le tourisme. Son large sourire déborde sur mon âme. Elle essaie tant bien que mal de m'apprendre à danser avant de me faire une démonstration avec un de ses amis avec qui je discute longtemps ensuite. Le moment est chaleureux, doux. Nous prenons tous ensemble une photo qu'on ne m'envoie jamais puis je me retire. Je cherche naïvement Thomas dans la ville puis le trouve endormi dans la tente.

¡Vamos! Il est temps de reprendre la route. Nous avons bien assez festoyé pour un siècle. Nos cœurs sont remplis mais nos jambes nous tancent. Elles réclament du mouvement. Mais l'auto-stop à la sortie de Cafayate ne marche guère car nous sommes nombreux à avoir la même idée et nous restons plantés tout l'après-midi le pouce en l'air, tels deux arbres. Les bus sont chers et pleins. Bref, nous passons une nuit de plus à Cafayate, cette fois en camping sauvage. Nous brûlons quelques bûches, volons deux grappes de raisin et bivouaquons.

Le lendemain, nous retentons notre chance. De Cafayate à Salta, il y a deux itinéraires possibles, la route 68 qui traverse la Quebrada de Las Conchas, célèbre pour ses petites montagnes pointues aux pierres rouges, paysage absolument déroutant et terriblement hostile ou bien la route de Cachi, itinéraire moins emprunté mais plus bucolique.

Deux Brésiliens font déjà du stop vers la route 68 et nous décidons alors de tenter notre chance vers Cachi. Nous arrivons rapidement à San Carlos où, après une longue expédition, nous achetons de la bière artisanale fabriquée par un Belge qui nous accueille assez froidement - le pauvre, on l'interrompait alors qu'il regardait un sketch de Nicolas Canteloup. Nous vadrouillons beaucoup dans San Carlos. Du centre-ville aux boutiques éternellement fermées en passant par la fameuse plage située sur le Rio Calchaquies – qui s'avère en vérité être une très affreuse gadoue -, la ville nous désespère. D'autant plus que les voitures qui quittent San Carlos pour Cachi sont très sporadiques. Pour autant, notre halte n'a rien de cauchemardesque : comme à notre habitude, nous faisons quelques rencontres agréables et Thomas trouve par terre six cents pesos, de quoi vivre pendant plus d'une semaine. Nous plantons la tente à coté d'un champ de piments et nous en dérobons quatre ou cinq pour mettre du piquant dans notre quotidien – ou plutôt dans notre polenta biquotidienne.

Le lendemain, nous décidons de revenir sur nos pas. Nous rejoignons Cafayate en auto-stop. Nous tendons le pouce vers la route 68 et assez rapidement, nous sommes pris en auto-stop. Nous nous apercevons que nous avons grillé la politesse d'une dizaine d'auto-stoppeurs, qui s'alignaient en binômes les uns derrière les autres.

Nous traversons les montagnes rouges, manquons de peu d'être engloutis par la Garganta del Diablo et de goûter à l'acoustique de l'amphithéâtre naturel – les roches déformées par les mouvements tectoniques donnent ici des formes tout à fait singulières. Nous arrivons le soir à El Carill, espérant rejoindre un lac beaucoup trop éloigné en réalité. Nous cherchons un coin pour dormir mais au lieu de ça, nous trouvons un type étrange, l'air shooté ; gentil, mais flippant. S'ennuyant probablement, il nous suit longtemps, nous guide, nous intime de mettre notre tente sur un chemin et décide de nous regarder monter notre tente. Le plus cordialement possible mais avec une clarté assez brute, je le remercie et nous débarrasse du pot de colle troublant. Nous tentons de faire un feu avec les quelques branchages humides que nous trouvons. Thomas aime faire un feu chaque soir. Nous terminons la cuisson au réchaud puis dégustons notre imposant sandwich composé insolitement d'une côtelette, d'œufs et de piment.

Nous arrivons à Salta le lendemain matin. La ville est plaisante, nous y mangeons pour quelques pesos des hot-dogs basiques, appelés súper panchos. Salta a la réputation d'être très festive mais nous n'en faisons rien. A Cafayate, nous avons eu notre dose de folie pour un temps. Thomas impressionne des gamins avec ses curieux objets (les microphones, la caméra et l'ocarina) et reçoit en échange une bouteille vide. Nous ne restons que quelques heures à Salta. Ni Thomas ni moi n'apprécions particulièrement les villes à moins d'y être accompagnés par un autochtone – d'où l'intérêt du couchsurfing.

La nature autour de Salta est prometteuse, il y a plusieurs parcs naturels, c'est le cadre idéal pour s'exercer au trekking, au rafting ou à l'alpinisme. Avec Thomas, nous allons à La Caldera pour pêcher. Nous n'avons pas de matériel et misons tout sur la chance du débutant. Nous trouvons un petit parc en bordure de la rivière pour y réparer la tente. Une fois la tente remise à neuf et fièrement dépliée, Thomas trouve un ver qui s'avère être un petit serpent, le coupe en morceaux à l'aide d'un bâton et l'accroche à son hameçon. Le courant de la rivière est fort, la pêche s'avère infructueuse. D'autres pêcheurs semblent avoir plus de réussite. Tout d'un coup, alors que nous n'embêtons personne, deux policiers nous somment de retirer notre tente. Un conseiller municipal s'est plaint de notre présence. Voilà cette saloperie de bienséance venue nous emmerder. L'endroit est idéal, le temps menaçant. Nous négocions en vain notre nuitée et rageons d'avoir posé notre tente trop tôt. Tandis qu'ils consultent nos passeports, nous prenons tout notre temps pour retirer la tente. Les policiers nous assurent que là-bas, derrière la route, il y a un coin qui convient mieux pour poser une tente. Alors nous restons encore un peu dans le parc, nous faisons un petit feu.

Je brûle le livre *Le prince* de Machiavel dont j'ai lu l'œuvre intégrale mais pas la totalité des annexes. Lecture bien froide qui méritait bien un bûcher pour être réchauffé. Grâce à Machiavel - et quelques branches glanées -, nous faisons cuire notre ordinaire polenta au bouillon accompagné de carottes, de piments et de soupe déshydratée. Nous cherchons ensuite une petite place pour notre tente. Il n'y a rien dans les environs et la pluie se met sérieusement à tomber. Nous nous mettons en route vers un lac artificiel, à quelques kilomètres de là. L'averse est à son maximum. Nous rageons contre la police, les institutions et le manque de tolérance. Nous sommes immergés dans l'orage, il est à l'intérieur et à l'extérieur de nous. Entre les éclairs, l'obscurité est pleine, nous ne trouvons pas d'endroit acceptable pour installer la tente. À une heure du matin, nous arrivons donc autour du lac où nous installons la tente sur le premier coin d'herbe que nous trouvons.

Nous sommes épuisés. Quel bonheur de se reposer dans notre cocon quand la foudre s'acharne sur notre monde !

Notre réveil est tardif. Une vache broute à quelques mètres de nous. Nous avons posé la tente tout près du lac *El dique Alegre*, mais l'accès est bloqué par le terrain du club nautique. Nous errons dans le but d'accéder aux rives du lac et arrivons ainsi dans un grand terrain avec des chevaux et des tables de pique-nique. On nous annonce que c'est un camping. Le prix est misérable. Les services aussi. Il n'y a pas d'eau chaude. Les douches sont complètement délabrées mais plutôt propres - elles ne sont probablement jamais utilisées. Le débit d'eau est très faible, prendre une douche ou faire une lessive est mission impossible. Il n'y a qu'un accès à l'eau potable et il n'est pas très rassurant. Mais ce camping a deux atouts : le terrain est très grand et il borde le lac. Nous installons nos affaires dans l'espèce de préau aux abords du lac.

Arrivent deux pêcheurs, Isidore et Mendes. Nous demandons au propriétaire du camping une canne à pêche et passons la journée avec eux. Ce sont deux amis d'enfance. Ils étaient voisins et vivaient à Jujuy, une ville à quelques dizaines de kilomètres d'ici au nord. Isidore a du charisme. Grand, il a une vraie tête d'Indien avec un visage grave mais assurément, son regard est chaleureux. Il travaille aujourd'hui sur une plate-forme pétrolière à Ushuaïa. Il nous raconte quelles sont ses conditions de travail : il travaille vingt-huit jours sur la plate-forme en pleine mer puis retourne vingt-huit jours sur terre. Avant, la vie en mer était très dure, il n'y avait pas autant de confort, ni aucune communication avec l'extérieur. Aujourd'hui, c'est tout à fait différent : Il y a un petit cinéma, une piscine, une salle de sports à l'intérieur. On peut téléphoner à sa famille. Isidore a un fils. De son coté, Mendes a eu sa première fille, Luz, à dix-huit ans. Il a aujourd'hui deux fils et deux filles et ils vivent en famille à Jujuy. Il repeint les voitures.

Ils nous aident à pêcher, nous offrent des vers comme appâts et hameçons mais nous perdons quelques hameçons et laissons par mégarde les vers s'échapper. Thomas et moi recherchons les hameçons et les appâts en vain. Nous remplaçons les vers par des morceaux de saucisson. Plusieurs fois, un poisson mord à notre ligne mais nous n'en attrapons aucun. Thomas arrive quand même à attraper une tortue ! S'ensuit une lutte acharnée pendant une trentaine de secondes, Thomas ne parvient pas à la tirer hors de l'eau et la tortue s'échappe ! Nos deux amis pêcheurs n'en reviennent pas. Notre canne à pêche est destinée à pêcher de petites sardines et depuis quand les tortues mangent du cochon ?! C'est la première fois qu'ils voient quelqu'un pêcher une tortue !

Au fond, la pêche est un prétexte sympathique pour passer du temps ensemble. Nous discutons de l'Argentine, de la musique ou encore de femmes. Quand les discussions s'épuisent, Radio Jujuy prend la relève. Isidore et Mendes partagent avec nous des feuilles de coca qu'on accepte par politesse mais aussi du vin au coca qu'on boit plus volontiers. De notre côté, nous partageons notre saucisson.

Une famille est arrivée à son tour sur le camping. Ils ont installé leur tente sous le préau. Pour la première fois depuis Buenos Aires et pour la dernière fois avant notre retour en France, nous entendons de la musique électro anglophone bien à la mode en Occident. D'habitude, ce sont toujours des airs castillans qui nous accompagnent ou, plus rarement, des morceaux de rock anglophones venus des années 70. Ils écoutent de la musique le volume à fond et font un barbecue malgré la pluie ! Avec Thomas, nous nous demandons un peu ce qu'ils viennent faire ici. Ils restent tout l'après-midi et repartiront en fin de journée, nous offrant de l'eau, de la glace, des oranges, des braises et deux petits poissons destinés à en appâter de plus gros mais que Thomas aura envie de cuisiner directement.

Nous finissons la journée avec les pêcheurs qui s'apprêtent à partir. J'essaie de nous faire inviter à dormir chez Mendes. Je n'ai pas encore l'audace d'Antoine de Maximy mais je m'efforce de m'en rapprocher car j'admire sa démarche : ce globe-trotteur qui s'invite chez les gens de toute la planète arrive toujours à flirter avec la limite de l'effronterie sans jamais la franchir. Ainsi, il casse les barrières et provoque de belles rencontres fortuites.

Cette fois, c'est raté. Ma demande est peu convaincante et nos amis pêcheurs en rigolent. Nous prenons une photo tous les quatre avant de se quitter.

Le lendemain, nous payons notre hôte et repartons, non sans désarroi puisque nos habits fraîchement lavés sont encore bien humides. La bruine nous accompagne depuis le dernier orage. La route est très peu fréquentée, nous décidons de marcher en tendant le pouce. Un camion agricole s'arrête. Le conducteur ne veut certainement pas qu'on souille l'intérieur et nous explique qu'il n'y a plus de place dans son véhicule et nous propose de nous accrocher au camion. Nous nous installons tant bien que mal entre la cabine et le conteneur boueux. La position est très délicate. Nos pieds reposent sur le châssis mouillé, nous nous accrochons comme on peut, compensant le manque de prise en redoublant nos efforts. Notre sac à dos n'arrange rien à l'affaire. Si les virages demandent une attention accrue, nous devons rester concentrés tout au long du trajet si nous voulons éviter de chuter sous les roues du camion. Au final, c'était dangereux, nous sommes crottés, nous n'avons gagné que quelques kilomètres mais c'était tout de même palpitant. Bref, une fois pour rigoler mais pas deux.

Nous poursuivons notre route. Malgré notre apparence peu séduisante, Isaac et Juan, deux jeunes de Tucuman, nous prennent en stop. Ils profitent de leurs vacances pour visiter les environs de Jujuy. Ils ont prévu d'aller d'abord au *salinas grandes*, grand désert de sel, curiosité touristique, mais ils s'arrêtent avant

à l'office de tourisme de Jujuy. Cela tombe à merveille, nous aimerions assister à un carnaval avant que la saison des fêtes ne se termine[1], l'office de tourisme pourra nous renseigner. La chance nous sourit, c'est le dernier week-end du carnaval. Trois villes proposent une fête, nous choisissons d'aller à Tumbaya, petite commune de moins de mille habitants. Elle est située au nord, vers la Bolivie, sur la route du désert de sel. Nos amis tucumanos nous y emmènent.

Sur place, je me rends à l'office de tourisme notamment pour savoir s'il y a un médecin ou une pharmacie ; j'ai mal au ventre, j'accuse l'eau « potable » du camping et je crains le pire[2]. Il n'y a pas de médecin ici, m'annonce la femme qui tient l'office de tourisme. Tant pis, nous continuons à discuter malgré tout ; sa voix est complètement envoûtante, sa douceur me guérit et je m'efforce à peine de comprendre. Elle travaille à mi-temps à l'office de tourisme et le reste du temps dans un des deux kiosques de Tumbaya. Elle me raconte qu'elle adorerait voyager mais qu'elle n'en a pas les moyens. Son histoire est touchante. Je prends conscience de la chance que nous avons.

Pendant ce temps, Thomas joue avec une gamine qui nous a adoptés. Elle a goûté puis recraché immédiatement notre polenta. Nous l'amusons en la prenant sur nos épaules. Puis nous sortons la moitié de notre sac pour la divertir : un sifflet, un ocarina, des balles de jonglage de fortune, l'appareil photo, des

---

1 De début janvier à fin février, les festivités du carnaval prolifèrent dans toutes les communes de la région et, dans une moindre mesure, dans l'ensemble de l'Argentine.

2 Durant mon premier grand voyage en auto-stop direction La Rochelle, j'ai déjà eu une indigestion après avoir bu un litre d'eau non potable - destinée aux vaches. Mon mal de ventre avait duré plusieurs jours et j'avais réussi à m'en remettre seulement à l'aide d'un médecin et d'antidiarrhéique. Ça calme !

dés. Nous jouons aussi avec elle à un jeu de cartes d'un ennui sans pareil.

Après quelques heures, nous nous lassons, nous sommes à court de jeux et de gadgets et nos conversations sont limitées. Elle nous raconte qu'elle boit de la bière alors qu'elle a probablement moins de dix ans - mais ce sont probablement des mensonges. Elle nous explique aussi qu'elle est fille unique de parents divorcés. Seule avec son père, sans animaux, elle paraît s'ennuyer un peu. Pourtant, nous la reverrons le lendemain en compagnie de nombreux enfants de son âge, à l'intérieur d'un grand hangar vide mais bien éclairé. Un petit poste de musique balance des airs argentins sur lesquels les enfants dansent joyeusement accompagnés d'un adulte puis de Thomas.

Nous avons dormi en plein milieu du village, dans le petit parc municipal. Cette fois-ci, nous avons demandé aux habitants et nous ne dérangeons personne. Nous sommes chez nous ici. Tandis que je film la ville depuis les hauteurs des montagnes – occasionnant quelques rencontres et un verre de l'amitié -, Thomas reste dans le cybercafé pour lire ses courriels et surtout pour converser avec Nayung, sa copine. À mon tour, je consulte ma cyber boîte aux lettres.

« […] Ton dernier mail où tu expliques que tu iras en Colombie a provoqué un mini-tollé. J'ai tenté de raisonner les esprits à la maison, en expliquant qu'un détour par la Colombie me semblait improbable, à moins de prendre un vol continental pour revenir ensuite en Bolivie ou de traverser l'Amazonie brésilienne à pied en une semaine puis revenir au sud en retraversant la forêt. Néanmoins, papa a commencé à économiser pour payer la rançon des FARC. […]

« Prends soin de toi et hydrate-toi régulièrement.

« Bastien.[1] »

Un malheureux lapsus -entre Bolivie et Colombie.

1 Mon frère.

J'en profite ici pour tordre le cou à quelques caricatures - et tant pis si personne d'autre moi ne lit ce livre. Certes, la Colombie n'est pas le pays le plus sûr, les négociations entre le gouvernement et les FARC - Les Forces armées révolutionnaires de Colombie - sont encore loin d'être abouties : la guerre civile demeure[1]. Ainsi, le taux d'homicide volontaire y est de 28 pour 100 000 habitants[2]. Pour autant, voyager en Bolivie n'est pas synonyme de mort ou d'enlèvement. D'une part, le taux d'homicide est particulièrement élevé à cause de la guerre civile, qui touche peu les touristes. Ensuite, les violences sont plutôt localisées. Enfin, l'intensité de la guerre, à l'image du taux d'homicide, s'est considérablement réduite ces dix dernières années[3]. Notre perception du danger est relative à un mélange d'informations objectives et subjectives - faits divers, traitement médiatique... - pas toujours actualisées. Les voyageurs que j'ai rencontré qui sont passés par la Colombie m'ont d'ailleurs tous conseillé ce pays sans la moindre réserve.

Nous sommes à mille lieues de ces peurs. Nous sommes au Carnaval de Flores l'âme flamboyante. À l'intérieur du stade, aménagé en grande piste de danse, nous déjeunons une seconde fois puisque nous avons l'honneur d'être invités au barbecue.

1 En 2016, la population colombienne a refusé par référendum l'accord de paix que les FARC et le gouvernement était parvenu à trouver.

2 Par comparaison, le taux d'homicide est de 9 pour 100 000 habitants en Bolivie, 5,5 en Argentine ou 10 au Pérou - qui, malgré cela, est rarement présenté comme un pays dangereux et est une destination à la mode.
En France, le taux d'homicide était de 1,8 en 2002 et est descendu en 2012 à 1. Ces statistiques proviennent tous des gouvernements respectifs.

3 En 2002, le taux d'homicide en Colombie était de 69 pour 100 000 habitants.

Nous buvons quelques bières. Nous dansons beaucoup. Nous participons bien joyeusement aux batailles de farine et aux pluies de confettis. Nous rigolons beaucoup. Nous nous familiarisons avec tout le village. La présence de deux Français dans ce hameau est un événement : le chanteur annonce notre présence singulière à deux reprises. Nous partageons cent verres et faisons mille rencontres. Plus tard, j'en listerai quelques-unes dans mon carnet : « un type avec une queue de cheval, très chaleureux et amusant ; un autre avec un chapeau de cow-boy, la gueule pleine de farine : intéressant et protecteur ; la fille souriante et joyeuse qu'on ne reconnaît plus sans ses lunettes de soleil ; les gamines précoces aux chapeaux roses, la femme carnaval et tant d'autres... ». Sur son carnet, Thomas aura noirci deux pages dans la même veine.

Il vient toujours plus de joyeux lurons, autant d'amitiés. La piste est toujours plus dense et toujours plus dansante. Le petit orchestre galvanise la foule pendant huit heures. Sous les airs de Cumbia, l'égrégore[1] nous emporte dans un monde léger, festif. Les pas y sont dansants, le bonheur embrasse tout le monde : l'ivresse est totale. Le mauvais temps peut bien amener la pluie ; nous nous en moquons éperdument. Un vieil homme nous invite à dormir chez lui mais nous finissons par refuser, il était très insistant, même troublant.

Il est minuit, nous avons peu bu mais nous avons tant dansé ; tant vécu aujourd'hui. Thomas en redemande encore. Il convoite un morceau de bonheur supplémentaire, un extra de folie, un rab d'exaltation. Nous hésitons à suivre tous les gaillards enjoués qui partent pour Volcán, le village voisin, poursuivre la fête. Finalement, nous préférons prendre notre retraite maintenant avant d'être saturés. Les plus fêtards et endurants, eux, reviendront à Tumbaya à cinq heures du matin et continueront à rire et à boire des bières jusqu'à midi. Avec Thomas, nous nous

1 Esprit de groupe, entité proche de l'inconscient collectif.

douchons chacun notre tour dans les misérables toilettes publiques du parc. Un type reste discuter avec nous un petit moment.

Le lendemain, nous nous retrouvons dans la voiture de Sebastián, un Portègne[1] de trente-cinq ans qui, de bon cœur, vadrouille énormément pour son travail. Il est célibataire et nous raconte que les filles ne sont pas les mêmes à Buenos Aires et dans le nord de l'Argentine. Elles sont, dans l'ensemble, plus hystériques et compliquées dans la capitale que par ici.

Il nous raconte aussi qu'en Argentine, les écoles sont gratuites et fonctionnent bien et qu'il existe aussi des hôpitaux gratuits mais de très mauvaise qualité.

Aujourd'hui, il profite de sa journée de repos pour visiter les salinas grandes, ce fameux désert de sel. Nous l'accompagnons. Brièvement, on s'arrête au passage à Purmamarca, cité touristique au cœur des montagnes aux sept couleurs. C'est vrai, l'aspect des montagnes est délirant, ce relief naturellement bigarré est aussi magnifique qu'intrigant mais le village est un vulgaire attrape-touristes. Touristes majoritairement français.

Le désert de sel est tout aussi curieux. Formé par l'évaporation d'une mer préhistorique, le sol n'est plus qu'une immense étendue blanche, qui paraîtrait infinie si les montagnes ne s'élevaient pas en arrière-plan. Cette fantaisie géologique est amusante, elle casse nos repères. La découverte de cette anomalie nous ébranle un temps puis, très vite, on s'habitue à cette blancheur et on ne sait plus trop ce qu'on est venu faire ici. Le réflexe est de prendre son appareil photo et de multiplier les clichés et les selfies. La cinquantaine de touristes ont chacun un appareil photo en main, nous aussi. Notre conducteur, Sebastián, n'est pas en reste. Il prend plusieurs centaines de photos de lui dans ce décor immaculé avec son téléphone portable, se mettant

1 Habitant de Buenos-Aires.

en scène dans toutes les postures imaginables. Nous nous lasserons d'ailleurs de sa manie : il a passé sa journée à se prendre en photo. Nous nous demandons d'ailleurs ce qu'il va bien pouvoir foutre des six cents photos prises aujourd'hui ? Quel humain aura la patience de les regarder toutes ? Qui pourrait en avoir le plaisir ?

Nous proposons à Sebastián de présenter dans notre documentaire les spécialités culinaires argentines. Il accepte volontiers. On s'assied à la table d'un restaurant. Nous installons le matériel vidéo, branchons les micros et fixons un micro-cravate à son t-shirt mais lorsque le serveur nous sert, Sebastián est moins loquace qu'à l'accoutumée. En plus, l'enregistrement s'arrête tout seul. Nous recommençons la scène mais Sebastián s'est jeté sur le repas et nous parvenons à lui arracher seulement quelques mots à grand-peine. Le micro était finalement mal orienté, nous n'utiliserons pas la séquence.

Au départ, Sebastián souhaitait visiter avec nous la ville de Humahuaca, plus au nord, mais il est trop fatigué. Il nous dépose dans la ville de Tilcara, cité très touristique elle aussi, et il fait demi-tour immédiatement, pour retourner dans son appartement de fonction, à Salta. Nous sommes un peu gênés d'être les seuls à profiter des quarante minutes de détour qu'il fallut pour aller jusqu'à Tilcara.

Nous marchons un peu dans la ville, achetons deux tortillas pour grignoter, et hop, rebelote, nous tendons notre pouce vers les âmes charitables. Voilà un couple français qui a la même idée que nous. Une belle conversation s'engage. Nous sommes heureux de discuter avec d'autres Français qui font presque le même voyage que nous. Le même en plus grandiose : partis du Brésil, ils descendirent jusqu'en Patagonie, traversèrent une partie du Chili et ils remontent désormais comme nous vers le Pérou en passant par la Bolivie. Ils sont souriants, sympathiques et nous offrent des caramels. Nous finissons par nous séparer ; faire de

l'auto-stop tous les quatre serait probablement vain mais nous espérons nous recroiser.

Très vite, une voiture nous enlève à nos nouveaux amis et nous regrettons de ne pas avoir noté leurs coordonnées pour aider un peu le destin. Cette fois, c'est une famille de Patagonie en vacances à Abra Pampa, tout au nord de l'Argentine, qui nous emmène. Ils aiment prendre leurs vacances dans le nord malgré les trois jours de route : ils profitent ainsi des paysages et du coût de la vie. Il est trois fois plus bas ici qu'à Ushuaïa où ils tiennent un commerce et un hôtel. Ils nous racontent que la Patagonie reçoit beaucoup de touristes étrangers, notamment de nombreux Japonais. En hiver, il n'est pas rare qu'il y ait cinquante centimètres de neige dans les rues et l'été, les températures restent très fraîches la nuit, pouvant atteindre les moins cinq degrés.

L'auto-stop nous permet d'en apprendre beaucoup sur énormément de choses. Parfois, les discours convergent. Par exemple, de nombreux conducteurs nous affirment que le problème principal du pays, c'est la paresse de certains Argentins, qu'il faudrait arrêter de donner de l'argent aux pauvres sinon, ils seraient incités à ne rien foutre. De même, tous nous décrivent un système corrompu à tous les niveaux. Certains nous expliquent également qu'ils ne prennent ni les auto-stoppeurs aux cheveux longs, ni les barbus - sauf si, comme moi, la barbe n'est pas trop longue -, ni ceux qui portent des tatouages ou des piercings.

En revanche, les avis sont beaucoup plus variés sur la politique de Cristina Kirchner ou encore sur la Bolivie : certains nous racontent que la Bolivie est dangereuse, que ses habitants sont lents, arriérés et qu'il est très difficile de travailler avec eux. Un conducteur nous explique que c'est à cause de l'altitude qu'ils sont « comme ça ». D'autres nous expliquent simplement qu'il est impossible de faire de l'auto-stop là-bas, que les Boliviens et les Péruviens nous réclameront de l'argent. Enfin, quelques-uns nous expliquent que le pays est super, moins dangereux et beaucoup moins cher. On nous prévient que le manque d'oxygène en

altitude pourra être difficile à supporter, nous conseillant de consommer des pastilles d'ail une demi-journée avant d'arriver à de hautes altitudes.

Si nous avons une telle variété d'opinions, c'est grâce à ces rencontres si différentes les unes des autres :

- Un policier.
- Un cultivateur de soja.
- Un conducteur d'un gros camion rouge agricole qui travaillait à l'hôpital.
- Un métis ultra-chouette dont les deux frères ont la peau blanche, réparateur indépendant de photocopieuse. Il a installé sur sa voiture deux hauts-parleurs ultras puissants.
- Un amoureux de la nature, employé dans un parc naturel à la frontière de la Bolivie, qui a travaillé à Hawaï comme cuisinier. Nous étions dans sa fourgonnette, Thomas sur le siège passager et moi assis sur un pneu dans le coffre.
- Une famille modèle composée du père de famille, Rick, professeur de géographie politique, ayant appris le français à l'école normale ; de sa femme Ines, curieusement professeure de géographie *et* de chimie et de leur enfant, Lexandro, gamin éveillé et curieux.
- Un ancien globe-trotteur qui a arpenté l'Asie : le Vietnam et le Laos, l'Amérique : le Pérou, la Bolivie et le Chili ainsi que l'Europe : l'Italie et la France.
- Rodrigo, que nous prenions pour un chanteur alors qu'il était « contador », c'est-à-dire, comptable.
- Mathias et son fils : un cuisinier d'origine lituanienne fada de barbecue. La spécialité de son restaurant - Los Molinos - est la chèvre à la bière. Sympathique, il fut néanmoins de très mauvais conseils.
- Ernando, une vraie gueule d'indien, avec qui nous n'avions pas grand chose à raconter. Dans ces cas-là, on

peut toujours parler de football : il m'explique alors qu'il joue défenseur latéral alors que son fils joue dans l'axe. Il nous raconte aussi que les Argentines aiment le sexe.

– Un commercial, vendeur de meubles, sans diplôme, mais dopé à la motivation, attiré par l'appât du gain. Ancien habitant de Buenos Aires, il a rencontré sa femme à Salta en boîte de nuit il y a 5 ans. Elle lui a lancé un ultimatum : s'il voulait rester en couple, il devait venir s'installer chez elle. Finalement, il préfère Salta à Buenos Aires : c'est moins dangereux, plus chaleureux, plus joli et c'est là-bas qu'il a eu sa petite fille de trois ans, Luz.

Nous avons aussi été pris plusieurs fois par des pick-ups. Nous montions alors à l'arrière sans connaître notre bienfaiteur. Les temps d'attente, lorsque l'on tend le pouce, sont eux aussi très variés. Parfois, en quelques secondes, nous étions pris par un automobiliste et d'autres fois, il nous fallait patienter plusieurs heures. Nous passions alors le temps en discutant, en apprenant à jongler, en lisant la carte, en méditant ou bien nous essayions d'apprendre l'espagnol entre deux voitures. Thomas s'entraînait aussi à jouer de l'ocarina, une sorte de flûte qu'on lui avait offerte à Taïwan.

Nous passons une journée à faire du stop à Abra Pampa sans parvenir à avancer d'un poil. L'Argentine ne veut pas nous laisser quitter le pays et nous restons dans cette ville étrange, une sorte de plate-forme de transition avant la Bolivie. La ville n'est faite que de sable et de bâtisses en briques assez basses. Quand arrive l'orage, nous nous réfugions à la gare routière et prenons un bus pour la frontière entre l'Argentine et la Bolivie.

Au revoir l'Argentine ! Nous avons adoré danser, discuter et rigoler avec tes habitants. Tu peux en être fière, ils nous ont accueillis avec un panache comme aucun peuple ne l'eût fait avant.

Bravo et merci.

Deuxième pays :
à la découverte de la nature bolivienne

Du 02 au 09 mars

Le service des frontières argentin tamponne gentiment nos passeports. Voilà un beau tampon de sortie que nous cherchons à arborer fièrement au service de frontière bolivien, espérant un tampon d'entrée de Bolivie. Mais nous ne trouvons rien de ce côté-ci de la frontière. Il n'y a personne pour nous accueillir en Bolivie. Nous entrons alors dans le bâtiment des douanes boliviennes. Un officier en uniforme, bien rebondi, est assis, feuilletant tranquillement un magazine.

« - ¡Hola! Busquamos a obtener el sello de entrada de Bolivia. ¿Sabe a quién tenemos que pedir?

Bonjour, nous cherchons à obtenir le tampon d'entrée en Bolivie. Savez-vous à qui devons-nous adresser ?

- No, no necessita allí sello de entrada. Hay una colaboración entre Argentina y Bolivia.

Non, il n'y a pas besoin de tampon d'entrée. Il y a une collaboration entre l'Argentine et la Bolivie.

- ¿Si? ¿Seguro?

Vraiment ? Vous êtes sûr ?

- ¡Claro! No se preocupan, no necesitan sellos.

Certain. Ne vous inquiétez pas, vous n'avez pas besoin de tampon.

- ¡Que bueno!

Super ! »

Nous nous baladons dans la ville de Villazón. Le paysage, l'architecture et l'atmosphère générale qui se transformaient progressivement depuis quelques centaines de kilomètres ont définitivement muté à la frontière. Les habitants ont d'autres visages, ils portent d'autres vêtements. La monnaie n'est plus la même. La nuit sombre donne à ce dépaysement un aspect déroutant, presque menaçant. Nous avons du mal à établir la taille de la ville et nous n'avons pas envie de chercher un coin pour camper. Nous préférons chercher un hôtel bon marché. Pour cela, rien de plus simple : nous entrons dans le premier hôtel venu et demandons le prix. Celui-ci étant trop élevé pour nous, nous demandons s'il n'y a pas un hôtel moins cher dans la ville puis nous nous y rendons. Sur le chemin, notre curiosité nous pousse à entrer dans une boutique éclairée, pleine de gens affairés à de menues tâches. Il s'agit en réalité du quartier général d'un parti politique en pleine préparation d'une campagne électorale. On nous accueille chaleureusement et on nous invite à venir au meeting du lendemain - qui n'aura finalement aucun intérêt.

L'hôtel est un de ces hôtels bon marché miteux qu'on trouve en Bolivie ou au Pérou. Pour moins de dix euros, nous avons une chambre pour deux. Le confort est rudimentaire mais nos attentes sont dérisoires et facilement comblées. Je me contente même d'une douche froide, sinon glaciale alors que Thomas trouve le moyen d'avoir de l'eau chaude.

Le lendemain, nous prenons nos marques dans ce nouveau pays. Nous nous intéressons d'abord aux transports. Nous nous rendons à la gare ferroviaire et routière, nous comparons le prix

des kiosques, visitons l'office de tourisme, cuisinons notre polenta dans le parc, attisant la curiosité des Boliviens, rencontrons un clown itinérant, bien heureux de son mode de vie alternatif, entre voyages et rencontres. Tout cela avant de découvrir le marché couvert. Et quelle découverte ! Nous sommes là au paradis des gourmets. Il y a des tas entiers de nourriture, d'épices, de mets aussi variés qu'appétissants. Nous marchons le long des dunes de cumin, de coriandre, de piment de Cayenne... Nous flottons sur un florilège de saveurs. Nous regardons avec le nez et pensons avec le ventre.

Ce paradis nous donne de l'appétit. Nous doublons notre repas dans le restaurant du marché. Nous retrouvons l'extraordinaire soupe de cacahuètes que nous cuisinait la ménagère à Las Tierras de Avalon. La cuisine bolivienne est vraiment excellente. Elle prouve que l'on peut marier goût et qualité nutritive et ce mariage est à un prix dérisoire.

Après ce second repas, nous flânons dans le parc. Nous discutons avec une famille bolivienne revenant de vacances à Mendoza, capitale du vin argentin. Nous prenons le temps d'une longue conversation, parlons beaucoup de nos pays. L'eau du robinet est officiellement non potable en Bolivie mais nos compagnons nous déclarent le contraire. Cet avis ne fera pas l'unanimité, mieux vaut se méfier. On nous explique aussi que les hommes et les femmes sont égaux en Bolivie.

Cette rencontre a le mérite de composer avec deux générations, chacune représentée par les deux sexes : un beau panel des opinions et des différences générationnelles.

Nous discutons d'abord avec la fille, une infirmière de vingt-quatre ans - à vue d'œil -, très souriante et ouverte. Curieuse, elle s'intéresse beaucoup à notre voyage, à l'Asie et aux anecdotes de Thomas sur la vie à Taïwan. Le fils est un étudiant à peine plus âgé, tout aussi sympathique. On le sent proche de la culture occidentale et nous ne sommes pas étonnés d'apprendre que

l'objet de ses études est l'exploitation du pétrole, qu'il a choisi en fonction des débouchés financiers.

La barrière culturelle est plus sensible avec les parents. Pour autant, nous apprécions la compagnie du père, agriculteur bavard. Certes, lorsqu'on explique que nous sommes athées ou agnostiques mais respectueux d'une certaine éthique[1], nous avons le droit à un long serment sur l'importance d'être croyant, devant le regard gêné des enfants. Mais nous préférons faire fi de ce discours et de son homophobie déclarée et nous focaliser sur l'ouverture dont il fait preuve sur les autres sujets. La mère, a contrario, est avec nous muette comme une tombe. Son visage est marqué par le temps. Elle paraît vingt à trente ans de plus que son mari mais, avec Thomas, nous soupçonnons que les Boliviennes soient beaucoup plus sensibles aux effets du temps que leurs époux ou que leurs homologues étrangères.

Nous prenons désormais le bus pour La Paz. Quel calvaire ! Piégés à l'intérieur du bus de dix-neuf heures à dix heures, dans la nuit noire, avec un bon bouquin mais sans la lumière, que nous avons chacun oubliée dans notre sac à dos laissé dans la soute. Il caille, un truc de taré ! Ce sera le seul bus du voyage à ne pas être chauffé. La nuit est blanche, glaciale, terrible et longue, très longue ! Mais à quelque chose, malheur est bon et nous rencontrons dans ce bus de l'enfer un Toulousain, coiffé d'un élégant chapeau. Jonathan se balade en Amérique depuis le mois de septembre. Il a passé quatre mois au Canada, un mois au Mexique et un autre en Bolivie. N'ayant plus un rond, il s'apprête à partir au Pérou, où des amis de ses parents pourront l'accueillir et l'embaucher pour quelques menus travaux. Il voyage seul mais rencontre souvent d'autres bourlingueurs avec qui il fait un bout de chemin comme ces deux filles belges avec lesquelles il a

1 Feu, Georges Brassens disait :
« Si l'Éternel existe, en fin de compte, il voit
Que je me conduis guère plus mal que si j'avais la foi. »

vagabondé pendant une semaine et à qui il vient de faire les adieux.

Lorsqu'on arrive à La Paz, Jonathan, qui a déjà arpenté la ville en large et en travers, nous recommande des musées, un hôtel, le téléphérique, un marché et un vendeur ambulant d'empanadas très bon marché. Nous restons quelques heures, préparant une randonnée (matériel, choix de l'itinéraire). N'ayant qu'un pantalon de jogging très fin, je souhaite m'acheter un bon collant en tissu. Les magasins n'en manquent pas mais les touristes n'achètent pas de collants. Or, les Boliviens mesurent tous plusieurs décimètres de moins que moi. Après avoir mis en désordre trois magasins, je finis par trouver un collant presque à ma taille.

Puis nous partons en bus pour le point de départ de la randonnée. Nous sommes déposés en plein milieu de nulle part. Une petite baraque fait office de centre de renseignements. À l'intérieur, un type note nos noms et nos numéros de passeport puis il improvise un plan au stylo sur un morceau de papier. Ce sera notre seule carte. En réalité, « El camino del Choro » consiste à monter deux cents mètres d'altitude, atteindre ainsi un sommet de près de cinq mille mètres de hauteur. Une fois là haut, il n'y a plus qu'un seul chemin. Ce sentier descend le long d'une rivière jusqu'à arriver à mille deux cents mètres d'altitude, si bien qu'à dire vrai, le chemin tombe plus qu'il ne descend.

Il est seize heures. Nous commençons notre randonnée. Nous suivons les indications de notre carte de fortune, non sans quelques détours et hésitations. Nous montons ainsi pendant une heure et demie et atteignons quatre mille neuf cents mètres d'altitude. Hélas, nous ne pouvons pas profiter de la vue puisque le brouillard cache l'horizon à moins de dix mètres. J'ai mal à la tête. Nous descendons ensuite pendant une heure, avec la crainte grandissante de ne pas trouver, avant la nuit, un coin pour installer la tente. Nous finissons par poser le campement au milieu des premières ruines inca. Le terrain est penché et donc

peu confortable mais le froid, notre fatigue et notre malaise nous accablent trop pour être tatillons. Nous avons tous les deux mauvaises mines et nous nous demandons s'il n'aurait pas été judicieux d'habituer notre corps à l'altitude, si nous n'aurions pas dû commencer la randonnée en pleine forme et non après avoir passé une nuit blanche et glaciale. Notre corps exige du repos. Nous mangeons rapidement puis nous nous couchons très tôt, vers vingt heures.

Nous nous réveillons treize heures plus tard. Des lamas broutent tout autour de notre tente. Thomas va mieux. J'ai sensiblement moins mal à la tête mais c'est après un bon petit déjeuner que je retrouve complètement la forme. Nous en profitons pour tourner une séquence documentaire, exhibant ce lieu mystérieux et expliquant nos dernières sensations. C'est donc tardivement que nous reprenons notre marche, suivant la rivière sous un temps maussade. À cette altitude, les arbres sont petits et rares. Le paysage est marqué par les ruines incas. Le lichen et d'autres végétations se sont pris d'affection pour ces vieilles bâtisses faites de pierre et se marient avec élégance aux ouvrages. De ces constructions précolombiennes, il reste surtout des masures mais ici et là, une maison semblable a été conservée, dans laquelle vivent manifestement quelques Boliviens.

Dans l'après-midi, nous empruntons un petit pont au-dessus du cours d'eau et le paysage change complètement. Ce sont nos premiers pas dans la forêt amazonienne. Nous ne savons rien de celle-ci mais nous la reconnaissons immédiatement sans la moindre hésitation. Sa flore correspond exactement à l'image qu'on s'en fait vulgairement - à travers des bandes dessinées comme celle du Marsupilami par exemple. Par chance, il semble que la faune emblématique de l'Amazonie soit absente ici. Pas de piranha, de jaguar, ni de crocodile. La nature nous gâte, nous offre ses merveilles sans autre contrepartie qu'un peu d'effort physique. Désormais, les seules traces incas qui subsistent sont ces escaliers en pierre qui facilitent parfois la marche. J'essaie de

m'imaginer le travail colossal qu'il fallut aux Incas pour percer un chemin à travers la forêt, en plein relief, et l'aménager avec ces pierres. Il faut bien plusieurs hommes et un peu d'astuce pour en soulever une mais comment ont-ils pu faire pour en transporter autant dans la montagne, sans avoir recours aux engins mécaniques modernes, c'est-à-dire sans électricité, ni énergie fossile ?

Alors que nous cheminons sur l'unique sentier, ouvrage humain perdu dans l'immensité naturelle et sauvage, nous traversons une poignée de cabanons. Un Bolivien, au seuil d'une de ces maisonnées, nous demande notre numéro de passeport pour l'inscrire sur le registre - c'est le troisième registre qu'on signe en moins de huit heures de marche, ça commence à être agaçant - puis il nous réclame de l'argent.

« - Necessita de pagar para utilizar este camino, es el cuesto para mantenerlo.

Il faut payer pour utiliser le chemin, c'est le coût de son entretien.

- ¿Comó? Tu as entendu parler de ça toi ? Il faut payer ?

- C'est pas écrit sur le flyer.

- L'homme à l'entrée du parc qui nous a dessiné une carte à la main nous aurait sûrement prévenus.

- À mon avis, il essaie de nous arnaquer.

- Lo ciento señor, no tenemos dinero. Cuando están caminando en Francia, no necessita de pagar. No sabíamos que tener que pagar.

Pardon monsieur, nous n'avons pas d'argent. Quand on marche en France, il n'y a rien à payer. Nous ne savions pas qu'il fallait payer.

- Si, ¡hay que pagar!

Si, il faut payer !

- No tenemos nada. ¡Hay que avisar!

Nous n'avons rien. Il faut prévenir !

- ¡hay que pagar!

Il faut payer !

- Sino, ¿qué pasa?

Sinon, qu'est-ce qu'il se passe ?

- Si no pagan, vuelva atrás.

Si vous ne payez pas, faites demi-tour.

Ignorant les injonctions du Bolivien, Thomas poursuit sa route et je l'imite aussitôt. J'apprendrais beaucoup plus tard, en interrogeant par courriel l'office de tourisme, que ce péage surprise était bel et bien officiel. Quelle pratique maladroite ou malhonnête ! Rien n'indique un tel péage, placé en plein milieu du chemin, qui met les randonneurs devant le fait accompli. Pourtant, le prix n'est pas exorbitant et à coup sûr, il ne débouterait aucun touriste. Il aurait donc été préférable de l'annoncer clairement avant.

Il nous arrivera la même chose le soir. Nous posons la tente après un pont. L'endroit est idéal. Il y a une belle pelouse. Le lieu est parsemé de petits cabanons ici et là. On a accès à la rivière, j'y prends une douche glaciale. Aucun panneau, pas une barrière. Rien n'indique une propriété privée, un camping, un quelconque tarif. Il n'y a pas âme qui vive. Le lendemain matin, une Bolivienne venue du chemin, très charmante par ailleurs, réclame elle aussi de l'argent, nous expliquant que le camping est payant. Quel camping ? Au prix de l'hôtel ? Il fallait prévenir avant. Tu es bien jolie mais nous ne paierons rien, tu penseras à mettre une pancarte la prochaine fois.

Tous les voyageurs ne réagissent pas comme nous. Sur le chemin, nous avons rencontré des Tchèques, avec qui nous passâmes la soirée. Eux, bien plus pacifiques, plus généreux et plus aimables que nous ne discutent pas ce genre de choses et acceptent de payer. Ce couple d'auxiliaires médicaux voyagent en

Amérique latine depuis novembre et prévoient de faire un voyage de six mois au total, explorant l'Argentine, le Chili, la Bolivie, le Pérou et l'Uruguay. Ils ont notamment passé quatre nuits dans un volcan dans un parc naturel chilien mais aussi trois semaines dans le désert d'Atacama : il faut être au moins rêveur sinon poète pour séjourner cinq cents heures dans ce lieu vide, immaculé !

Très vite, nous apprécions beaucoup leur compagnie, leur gentillesse et leur humour. Nous avons beaucoup de choses en commun ; notre manière de voyager et la raison pour laquelle nous avons choisi de bourlinguer ici sont similaires. Nous partageons des astuces de voyageurs : nous leur dévoilons l'existence de la polenta, qu'ils disent apprécier beaucoup - peut-être par politesse. Ils nous font goûter de la viande de lama séchée : très salée, on ne parvient pas vraiment à déceler le goût de la viande. Ils nous expliquent comment faire cuire des pâtes sans épuiser trop de combustible ; ils utilisent d'ailleurs un réchaud à pétrole. Celui-ci n'est pas donné mais c'est un bon investissement, le combustible ne coûte presque rien et se trouve dans tous les pays. Nous avons aussi le plaisir de retrouver le goût du maté. En Argentine, au début de leur voyage, on leur a offert une tasse de maté. Fervents admirateurs de cette boisson chaleureuse, ils portent sur eux plusieurs kilogrammes de « yerba », nécessaire à la préparation du maté, grand réconfort les soirs de randonnée.

Le lendemain, nous marchons tous les quatre de bon matin. Martin et Veronika, nos amis tchèques, cheminent d'un pas lent. Ils prennent le temps de contempler chaque détail de la forêt comme une œuvre d'art. Nous en profitons pour filmer et mimer leur fascination pour la nature. Et quelle nature généreuse ! Jamais de ma vie je n'ai vu une telle densité de végétation. Les fleurs, les arbres, les lichens se croisent, s'entremêlent, s'embrassent. C'est un mariage entre mille espèces. Assurément, les plantes sont joyeusement polygames. Elles aiment cette

proximité et la réclament de leurs branches, de leurs feuilles, de leurs lianes. Dans l'humidité, les variétés se confondent en un amas de verdure. Toutes les nuances de vert sont représentées. La flore éclipse la faune. Un vilain hibou et quelques colibris viennent néanmoins attirer notre regard. Ces petits oiseaux, mignons et pleins de grâce, sont dignes de la légende amérindienne :

« Un jour, un grand incendie se déclare dans la forêt… Tous les animaux, terrifiés, observaient impuissants ce désastre.

« Seul le petit colibri, aussi frêle que déterminé, s'active en allant chercher quelques gouttes d'eau dans son bec, qu'il jette sur le feu, recommençant son manège sans relâche.

« Au bout d'un moment, le tatou agacé par cette activité à ses yeux inutile, lui dit :

« - Colibri ! Tu n'es pas un peu fou ? Tu crois que c'est avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ?

« - Non. Je le sais bien, répond le colibri, mais moi, au moins, je fais ma part. »

La légende du colibri est devenue célèbre en France grâce à Pierre Rahbi, auteur de plusieurs livres dont *Vers la sobriété heureuse* que j'ai emporté dans mon sac à dos.

Notre chemin croise une multitude de ruisseaux qui se jettent dans la rivière, qui s'amplifie à mesure de nos pas. Devenant torrent, elle chante et hurle, comme si elle saturait d'énergie ; comme si elle rendait un hommage à la vie.

Le midi, après avoir mangé chacun notre tambouille, nous décidons de nous séparer de nouveau. Avec Thomas, nous reprenons un rythme de sprinters. Terminées les allures de mijaurée. Nous éteignons nos yeux et enflammons nos jambes. Nous descendons toujours et avec mes vieilles chaussures, lisses comme une toile cirée, je manque de tomber salement à de

nombreuses reprises, retrouvant chaque fois mon équilibre seulement au dernier moment.

Nous nous arrêtons au niveau de quelques baraquements. Nous avons cette fois le plaisir de discuter avec des Boliviens, qui nous annoncent le prix du camping. Nous payons de bon cœur. Ayant remonté un peu le flanc de la vallée sur les derniers kilomètres, nous jouissons d'un point de vue incroyable. Nous sommes rejoints plus tard par Martin et Veronika avec qui nous passons la soirée.

Le lendemain, usés par les interminables descentes, mes jambes ne veulent plus du tout m'obéir. Elles finissent par céder à ma volonté et nous poursuivons la randonnée tout à fait normalement. Les Tchèques sont partis en éclaireurs une heure et demie avant nous. Toujours magnifique, le paysage perd néanmoins ses charmes amazoniens. Nous traversons des cascades très abruptes qui se jettent littéralement dans le vide. Nous bivouaquons dans une sorte de « grand complexe » composé de quelques cabanons : restaurant, auberge, camping et kiosque. Mais les boutiques sont vides, les lieux déserts. Sans que nous le sachions, nos amis tchèques mangent à deux pas d'ici. Ils ont eu l'intelligence d'explorer un peu les environs et se sont installés devant une vue splendide. Ils nous croisent lorsqu'ils reprennent la marche.

L'après-midi, nous les doublons puis nous arrivons au village de La Chaira. En attendant l'arrivée de nos amis, nous nous installons devant le kiosque d'une vieille Bolivienne qui cherche par tous les moyens à nous vendre le maximum de choses. Malheureusement pour elle, nous sommes avares comme des rats et, dans un premier temps, nous achetons seulement un paquet de gâteaux bon marché. Martin et Veronika nous rejoignent, nous fêtons sobrement la fin de l'expédition. Ensuite, le couple part en éclaireur chercher un coin où dormir mais revient avec l'idée saugrenue de poser la tente au deuxième étage d'une maison, moyennant quelques pièces au propriétaire. Thomas et moi ne

sommes pas emballés par ce plan : l'idée de payer quoi que ce soit a tendance à nous contrarier mais surtout, notre tente n'est pas autoportante, son installation nécessite de planter des piquets dans le sol, on ne peut pas l'installer sur le ciment. Nous cherchons à notre tour un petit coin de paradis et trouvons un terrain privé où des maisonnées semblent en construction. En tout cas, personne n'habite ici, on ne dérange personne. Parfait !

Il est temps désormais de chouchouter notre corps. Nous prenons une douche à la rivière. L'eau est glaciale mais nécessaire. Par trois fois, j'essaie vainement de nettoyer mes pieds mais la crasse y est incrustée si profondément qu'on n'y fait plus la différence entre la peau et la terre. Ensuite, nous nous préparons un festin, à base de pâtes chinoises et de sandwichs bien garnis. Nous passons une nuit agréable, certes dérangés par la lumière d'une lampe torche - allons-nous être virés d'ici ? - et par l'arrivée de la pluie - nos serviettes sont étendues dehors.

Le lendemain, nous marchons un peu le long de la route que des dizaines de Boliviens défrichent à la machette, avant de prendre un minibus pour Coroico. Téméraire et fier, cet autocar arpente la montagne et emprunte des détours héroïques. Suivant la grande route comme d'étroits sentiers, il visite le moindre hameau dans l'espoir d'embarquer un passager supplémentaire afin de rentabiliser un petit peu plus son affaire. Nous avons la chance d'avoir un paysage absolument extraordinaire, totalement dégagé, composé de montagnes immenses, apprivoisées ici ou là avec les moyens du bord : des villages rustiques s'intègrent harmonieusement à une végétation dense et variée. Comme ailleurs, l'homme discipline la forêt mais ici, la nature qui domine toujours l'espace. Le spectacle est formidable !

À Coroico, nous rencontrons ici un type marrant qui a la gueule de bois puis un père de famille, venu de La Paz, dont le t-shirt arbore le logo d'open office, signe de l'arrivée de la modernité en Bolivie. Coroico est une petite ville très touristique nichée au cœur de la montagne, à seulement une heure de La Paz.

Nombreux sont les citadins qui viennent prendre ici une bouffée d'oxygène, à mille cinq cents mètres d'altitude, soit deux mille de moins qu'à La Paz.

En Europe, on considère à tort La Paz comme la capitale de la Bolivie parce qu'elle accueille le gouvernement ; pourtant, la capitale du pays est Sucre, où siège la Cour Suprême. La Paz est une ville totalement hors norme, de loin la cité la plus dépaysante que j'ai eu le loisir de visiter sinon d'arpenter. Car à La Paz, on ne marche pas, on grimpe. L'urbanisation s'est installée dans une cuvette au relief très marqué et les rues sont donc toutes en pente. La moindre course à faire implique une ascension. C'est essoufflant ! D'une part, le manque d'oxygène à trois mille six cents mètres d'altitude est sensible, et d'autre part, la pollution est infernale. Les voitures, les minibus et autres engins s'entassent sur les routes, formant des bouchons sur chaque morceau de bitume. Les véhicules ne roulent pas, ils tirent leurs carcasses surchargées dans d'épaisses fumées noires et, non sans échec, ils esquivent les fils électriques qui pendouillent au-dessus des rues. À cette cohue visuelle et olfactive s'ajoute un chaos sonore : les klaxons, omniprésents, rivalisent avec le bruit de la rumeur des rues bondées. Les vendeurs de rue, plus encore qu'en Argentine et autant qu'au Pérou, s'agglutinent sur le trottoir, proposant principalement de la nourriture mais aussi toutes sortes de machins.

C'est dans ce concentré de vie, dans cette densité indescriptible d'hommes et de femmes vivant entre anarchie et société que nous nous dirigeons à nouveau en bus avec les Tchèques. Après avoir déposé nos affaires dans une auberge de jeunesse et nos vêtements dans une laverie, nous allons au cybercafé. Thomas y reste un long moment pour discuter avec Nayung. Le soir, nous mangeons dans un boui-boui en pleine rue. La viande y semble douteuse et nous avons tous les deux des maux de ventre la nuit. Le lendemain, pour le petit déjeuner, je m'achète un « quinua con leche », une mixture à base de quinoa,

de lait et de fruits secs mixés qu'on me sert dans un sac en plastique avec une paille. Je trouve le premier délicieux et m'empresse d'en reprendre un. Je suis finalement terriblement écœuré avant de finir le second. Je me force à digérer ma boisson tandis que nous dégustons la vue incroyable sur La Paz que nous offre le téléphérique qui permet d'accéder aux hauteurs de la ville. Vue d'ici, La Paz semble être un trou où une populace, coincée entre les versants, grouille et improvise des formes d'organisation pour survivre. Les maisons sont souvent brouillonnes, délabrées ou incomplètes. Elles semblent avoir été construites sous le signe de la nécessité et de l'opportunisme et non au sein d'une stratégie urbaine globale. C'est amusant de voir ça, probablement moins d'y habiter tant la misère et la pollution sous toutes ses formes y règnent en maîtres.

Nous faisons nos adieux à Martin et Veronika à qui je rendrais visite en République Tchèque quelques mois plus tard et, juste avant de quitter notre hôtel, nous rencontrons un couple de français venu de l'Yonne. Ils habitent à moins de cinquante kilomètres de chez moi. La rencontre est très brève, nous nous apprêtons à quitter la Bolivie pour le Pérou afin de rejoindre la ville de Puno, situé sur la partie péruvienne du lac Titicaca[1].

Nous ne nous sommes jamais sentis à l'aise avec les Boliviens. Nous ne sommes pas restés assez longtemps pour nous faire une idée objective ; il nous reste néanmoins des impressions majoritairement négatives. Nous avions l'impression d'être trop en décalage avec leur culture, de n'avoir pas su briser ce mur. Craintifs, ils étaient hostiles envers notre matériel de tournage. Surtout, la plupart des Boliviens nous considéraient davantage comme un portefeuille bien garni que comme deux potentiels camarades. Néanmoins, il y a bien eu quelques belles rencontres.

1 Ce lac célèbre est traversé par la frontière de la Bolivie et du Pérou.

Elles ont prouvé que les Boliviens peuvent être chaleureux et désintéressés et surtout, qu'ils savent être très curieux.

La singularité de La Paz et notre ascension d'un sommet situé à presque cinq mille mètres resteront aussi dans nos mémoires mais mon cœur, lui, ne retiendra que cette merveilleuse rencontre avec les Tchèques et les paysages magnifiques que nous avons partagés ensemble.

Troisième pays :
le Pérou et ses mille visages

Touristes clandestins

Du 09 mars au 18 mars

Arrivés à Desaguadero, dernière ville Bolivienne avant le Pérou. Notre bus s'arrête et les passagers descendent pour entrer dans le poste-frontière. Nous en profitons pour dépenser brièvement nos derniers bolivianos[1]. Le service de frontière regarde notre passeport et s'étonne de l'absence de tampon d'entrée en Bolivie. Nous leur expliquons que le douanier nous avait certifié que nous n'en avions pas besoin et qu'il n'y avait personne à l'entrée de la Bolivie susceptible de tamponner notre passeport. Nous commençons à entrevoir que notre situation est délicate. On nous invite dans une petite pièce où nous expliquons de nouveau notre situation. Visiblement, sans tampon d'entrée, il leur est interdit de mettre un tampon de sortie. Pour régulariser notre situation, il faut s'acquitter d'une amende de trois cents bolivianos, soit plus de quarante euros. Décidément, les Boliviens veulent nous racketter jusqu'au bout. Nous aurions payé l'amende, certes à contrecœur, si seulement nous avions eu la monnaie. Nous ne savons pas s'il y a des distributeurs de billets dans les parages et ma carte ne

1 Le boliviano est le nom de la monnaie bolivienne. Un euro équivaut peu ou prou à sept bolivianos.

fonctionne que sur la moitié d'entre eux. Notre bus nous attend : nous n'avons pas le temps de chercher de l'argent. La conversation stagne, baignant dans l'aporie. Finalement, nous quittons le service des frontières de Bolivie sans tampon de sortie et tentons de légaliser notre situation au Pérou. Le chauffeur du bus nous voit et nous demande de nous dépêcher, le bus va bientôt partir !

Après une attente angoissante, nous expliquons notre situation à l'un des employés du service de frontière péruvien. En voyant notre passeport dénué de tampon bolivien, on nous explique que nous n'avons pas le droit d'être sur le sol péruvien. Nous tentons de nous expliquer mais le service des frontières refuse d'entendre quoi que ce soit. Pendant que j'essaie de négocier un peu de compassion et d'entraide, Thomas a pour mission de demander au chauffeur de nous attendre. Mais le bus est déjà parti sans nous et avec nos bagages, c'est-à-dire, tous nos vêtements, notre matériel de camping, notre caméra … Toute notre vie est en route mais nous restons à quai. Dépités, nous n'obtenons rien du service de frontière péruvien, pas même un coup de fil à l'ambassade de France.

Nous sortons dehors sans trop savoir où aller ni que faire lorsque le bus revient tout à coup comme par miracle ! Nous jubilons ! Nous allons pouvoir retrouver nos sacs ! « ¿Que están haciendo? ¡Suban! ¡Rapido! » Notre chauffeur nous presse de monter rapidement. Nous ne nous faisons pas prier et grimpons à nos sièges sans demander notre reste. Nous devons notre salut à deux autres passagers péruviens qui se sont aperçus de notre absence. Nous nous confondons en remerciements. Nous passons les dernières heures de bus dans une excitation totale. Mille pensées nous submergent. Elles se bousculent, se superposent, s'emboîtent et s'affrontent dans nos têtes. Nous nous remémorons le fil des événements, nous nous mettons à haïr ce douanier négligent qui nous certifiait que le tampon d'entrée en Bolivie était obsolète, nous nous rendons compte que, pendant

tout notre séjour en Bolivie, nous étions déjà clandestins et nous crachons sur les coïncidences malchanceuses qui nous accablent et tout à fois, nous louons le destin, heureux d'avoir retrouvé nos sacs et de vivre des aventures exceptionnelles qui ne mettent pas notre vie en danger. Nous concevons toutes sortes de scenarii et de stratégies. Nous nous imaginons frapper à l'ambassade, revenir en Bolivie, dessiner nous-même un faux tampon ou encore nous faire expulser du Pérou par les autorités.

Cet état d'agitation est particulièrement intense. Nous voudrions l'exhiber dans notre documentaire. Lorsque nous arrivons à Puno, nous nous installons alors devant le lac Titicaca et nous expliquons la situation devant la caméra dans un plan fixe de vingt minutes. Le froid a légèrement calmé notre agitation mais nous surjouons ce qu'il faut pour reproduire le même ton. Nous sommes les seuls à investir le rivage mais des policiers font plusieurs rondes. Bien évidemment, ils finissent par s'arrêter et nous demandent qui nous sommes, ce que faisons-nous ici. Bien évidemment, ils nous demandent nos papiers et s'aperçoivent du même coup que nous sommes clandestins. Ils nous intiment de monter dans leur voiture.

Nous sommes vraisemblablement tombés sur de gentils policiers qui veulent nous aider. Ils nous expliquent qu'ils devraient normalement nous arrêter avant de nous faire expulser du Pérou, ce qui peut prendre quelques semaines ou quelques mois. Ils nous dessinent un destin cauchemardesque. Selon eux, nous n'aurons alors plus le droit de sortir du territoire français. « Entonces, que hacemos ? » Comment règle-t-on cela ? répètent-ils. On leur explique que nous aimerions parler à l'ambassade de France.

Ils cherchent surtout à savoir où allons-nous dormir ce soir. Nous n'osons pas leur dire que nous voulions installer la tente sur le rivage du lac Titicaca et nous préférons leur expliquer que nous comptions chercher un hôtel après avoir tiré de l'argent.

Nous parcourons alors la ville à la recherche d'un distributeur. Le premier refuse ma carte. Les policiers s'acharnent à vouloir nous aider dans notre quête. Après plusieurs heures de recherche où nous fendons la ville de long en large, nous finissons par trouver un distributeur qui accepte ma carte bancaire. Devant l'incertitude de notre situation, je préfère retirer très peu d'argent, à peine plus de trente euros pour nous deux, ce qu'il faut pour l'hôtel et de quoi se nourrir pour quelques jours. Les policiers nous dégotent un hôtel bon marché, bien misérable comme nous les aimons et nous réservent une nuit. Nous nous confondons en remerciements. Eux insistent qu'ils attendent une « collaboration » de notre part. Nous ne comprenons pas de quoi il s'agit et restons perplexes :

« - Si quierren, mañana, vamos a ir al policia para contarles nuestro llamado al ambajada.

- Si vous voulez, nous irons demain au poste de police pour vous tenir au courant de nos démarches avec l'ambassade.

- ¡Que va! ¡No! Pero contamos con su collaboración ahora.

- Non, surtout pas ! Mais nous comptons sur votre collaboration maintenant.

Nous finissons par comprendre qu'ils nous réclament de l'argent. Je leur file la moitié de notre petit pécule. Déçus d'obtenir si peu, ils nous réclament davantage mais finissent par se lasser ou avoir pitié de nous et nous abandonnent à nos aventures. C'est la première fois que Thomas et moi corrompons des flics et nous sommes assez fiers d'avoir su subtilement « marchander » le prix !

L'hôtel est tout à fait miteux, insalubre et incommodant. Il n'y a rien qui puisse mettre à l'aise mais il est pour nous un havre de paix, synonyme de trêve au beau milieu de nos péripéties. L'hôtel bénéficie tout de même d'une connexion Wi-fi à internet, luxe assez rare dans ce genre de chambre à dix euros. Nous utilisons donc le portable de Thomas pour tenter

de nous renseigner sur notre situation. Les forums sont d'une utilité limitée mais nous découvrons que nous ne sommes pas les premiers à qui ça arrive. Avant de se coucher, Thomas suggère une tentative de régularisation à l'arraché, en retournant à la frontière pour payer cette fameuse amende bolivienne aux allures de pot-de-vin. Il reste à espérer que nous parviendrons à revenir en Bolivie sans se faire arrêter par les services de frontières... Finalement, le lendemain, Thomas préfère que nous appelions l'ambassade et que nous improvisions selon leur idée. Cette option me paraît peut-être plus raisonnable et je m'en tiens aux vues de Thomas, je me sens coupable de l'avoir amené en Amérique Latine et donc, dans *cette drôle de galère*.

Nous trouvons un « locutorio », une sorte de cabine téléphonique et j'appelle alors l'ambassade de France. J'explique la situation d'abord au secrétariat puis au consulat. J'espérais qu'il trouverait notre situation banale, qu'il nous rassurerait et nous prodiguerait de bons conseils. Au contraire, notre situation le dépasse. Il semble tout à fait désarmé mais nous conseille tout de même de venir en personne à l'ambassade de France à Lima. À distance, il ne peut rien pour nous. Nous prenons alors un bus pour la capitale. Le trajet dure plus de vingt-quatre heures.

Nous arrivons à Lima à treize heures, l'ambassade n'est ouverte que le matin. Nous passons quasiment toute l'après-midi à la recherche d'un hôtel pas chère, déambulant sur plus d'une dizaine de kilomètres avec nos sacs chargés. Beaucoup d'hôtels bon marché, destinés aux amants, ne se louent que quelques heures seulement. Nous cherchons alors l'office de tourisme mais il est difficile à trouver. Les gens ne savent pas du tout où il se trouve mais nous inondent de leurs intuitions, toutes absolument déconnectées de la réalité. Nous finissons par trouver l'office de tourisme. Les employés y sont habitués à recevoir de riches visiteurs et non de misérables sans-le-sou que nous sommes et ils sont donc incapables de nous aider. Plus nous cherchons, plus

notre exigence est tendue ; nous serions dépités d'avoir fait tant d'efforts pour rien. À bout de souffle, après cinq heures de marche, nous finissons par trouver un hôtel simple, à notre goût, pas très loin de l'ambassade. Le soir, nous allons au supermarché prendre une partie de notre dîner. On entend alors deux coups de feu. Les ordiphones[1] s'empressent de filmer mais il n'y a pas d'autre mitraille. Nous ne savons pas d'où venaient les détonations.

Le lendemain, nous nous rendons à l'ambassade. Il y a la queue à l'entrée, tous sont là pour obtenir un visa. Parmi eux, le sympathique Ernesto est membre de l'armée de l'air péruvienne et s'apprête à étudier un an à Toulouse l'aérospatiale. Au cours de la discussion, Ernesto nous raconte que faire des études au Pérou et en Bolivie coûte très cher, à l'inverse de l'Argentine où elles sont souvent gratuites. Nous passons les portails de sécurité, laissant nos affaires dans un casier puis présentons notre situation. Nous sommes alors reçus par le représentant du consulat français que j'avais eu au téléphone. Quadragénaire au crâne dégarni, il est calme et souriant. À l'instar du bâtiment de l'ambassade, il dégage un air paisible et rassurant. S'il s'inquiète de notre sort, il évite de nous sermonner comme je le craignais - mais après tout, c'est bien normal, nous n'y sommes pour rien. Il rédige une constante adressée à « Migraciones » - le service des frontières - et nous détaille les démarches à suivre.

Nous y allons immédiatement, le cœur vaillant, prêts à affronter les procédures fastidieuses. Migraciones est une gigantesque machine procédurière et administrative, qui n'a rien à envier à la France. On nous balade de files d'attente en salles d'attente, renvoyés de service en service tel Astérix et Obélix dans le film

1 Officiellement, en France, le terme désignant les téléphones intelligents, dits « smartphones » est « ordiphone ». Cela depuis le n°0300 du 27 décembre 2009 du Journal Officiel de la République Française, page 22537, texte n° 70.

d'animation « Les douze travaux d'Astérix ». On nous presse de remplir certains formulaires qui nous permettent d'en obtenir d'autres qui, in fine, ne servent à rien. Après deux ou trois heures de corvée bureaucratique dans ce portail inhumain - où nous parvenons tout de même, au plus grand plaisir de Thomas, à rencontrer une Coréenne -, on finit par nous renvoyer à la police des étrangers, à quelques pâtés de maisons d'ici avec un nouveau courrier entre les mains.

Bien contents de quitter cet enfer, nous filons à la police des étrangers sans nous méfier un instant. Pourtant, la lettre que nous leur apportons docilement et que nous avons lue en diagonale, dénonce grosso modo notre clandestinité. Les policiers sont emmerdés, ils ne savent pas quoi faire de nous. Ils ne sont pas en mesure de légaliser notre présence sur le territoire, puisque seul Migraciones (d'où nous sortons) peut le faire. Normalement, ils devraient nous emprisonner et lancer une procédure d'expulsion du territoire mais ils trouvent cela absurde. Ils ont probablement un peu la flemme aussi. On envisage un moment la possibilité de nous faire un papier qui nous permettrait de pouvoir prendre l'avion dans un mois. L'idée est séduisante mais elle est vite oubliée et les discussions finissent par tourner en rond. On nous conseille de retourner en Bolivie. De là-bas, nous pourrons probablement légaliser notre situation. La situation n'ayant pas été résolue, nous déjeunons dans la cafeteria de la police.

On prend ensuite ma déposition. Tout en me demandant de ne pas m'inquiéter, on me demande si j'ai besoin d'un avocat et on me montre des modèles d'avis d'expulsion. La fin prématurée de notre périple s'annonce. Pendant que je négocie notre sort, Thomas sympathise avec des Camerounais. Ils se sont fait voler leurs passeports et n'ont pas la chance d'avoir une ambassade du Cameroun au Pérou. La plus proche est au Brésil, c'est-à-dire à perpette les oies, derrière l'infranchissable forêt amazonienne. À priori, ils seront expulsés à moins de pouvoir payer une amende dont le montant dépasse leurs économies. Thomas rencontre

aussi une Française installée au Pérou depuis quatre ans, Nathalie Weber. Elle prend vite notre parti et milite énergiquement pour notre cause. Sa maîtrise de l'espagnol, sa connaissance du pays et sa neutralité lui donnent une assurance que nous n'avons pas. Elle discute longuement avec les policiers. Ces derniers ne peuvent pas légaliser notre présence au Pérou mais nous ne sommes finalement pas expulsés. Nathalie nous explique qu'elle connaît des responsables à Migraciones qui pourront nous aider et elle nous donne rendez-vous le lendemain matin là-bas. Nous préparons cette ultime bataille, nous réunissons tous les documents utiles et imaginables. Ainsi, ma banquière a eu la surprise de retrouver ce message sur sa boîte électronique :

« Bien que je n´ai jamais eu le plaisir de vous rencontrer, j'aurais grand besoin de votre aide.

« Par le biais de mesaventures, je suis actuellement clandestin au Perou. Afin de legaliser ma situation et celle d´un ami, nous aurions besoin d´un document-certificat attestant des 5 derniers retrait d´argent -montant, date, ville, pays.

« Ce serait super si cela pouvait etre envoye par message electronique pour 13h demain - vendredi 13 mars.

« Merci,
« Pierre-Jean Perrin. »[1]

Finalement, Nathalie a un imprévu et nous repoussons l'affrontement au lundi. Nous rendons une petite visite à l'ambassade de France. Le consulat nous explique qu'il ne peut rien pour nous. Il nous décrit la procédure d'expulsion : Nous serions séquestrés en prison le temps d'affréter une place dans un avion en partance pour la France. L'attente peut être de quelques semaines comme de quelques mois. Nous serions ensuite interdits de séjour au Pérou. Il nous explique que même si nous

1 Les claviers d'ordinateur en Amérique latine ne sont pas conçus pour écrire les accents.

étions en situation illégale, nous n'avons pas été expulsés parce que les procédures d'expulsion sont très rares ici. Les migrants illégaux n'existent quasiment pas. Nous quittons l'ambassade assez déçus, « l'ambassade de France fonctionne très bien tant qu'on n'a aucun problème. » résumera Nathalie.

Nous avons donc malgré nous notre week-end de libre pour visiter Lima. L'après-midi, nous nous baladons dans le centre-ville, rencontrons et soutenons des manifestants qui défendent de jolies peintures colorées menacées par les desseins de la municipalité. Nous visitons le musée de la Banque centrale. À ma déception mais à la réjouissance de Thomas, ce musée n'a rien à voir avec l'économie et la gestion de la monnaie. Nous visitons deux étages sur quatre : le premier expose des objets de la « préhistoire », - c'est-à-dire de l'histoire précolombienne. Ces ouvrages correspondent exactement aux clichés esthétiques qu'on a en tête à propos de la culture inca, maya etc. Nous sommes fascinés par la qualité et la finition de certains de ces objets. Nous sommes surpris et amusés par les bites immenses qui sont représentées sur les minuscules statuettes. Le second étage que nous visitons expose des peintures latino-américaines. On ressent très fortement l'influence de l'Europe. Quasiment la totalité des artistes venaient séjourner quelques années ou plus en Europe. Avant cette influence, les tableaux semblent être autant de brouillons - mauvaise gestion des perspectives, de la lumière, etc.

Nous profitons ensuite de la « plaza de armas », place magnifique entourée de joyeux bâtiments jaunes hérités de la colonisation espagnole. Il faut rappeler que la ville est une construction tout à fait artificielle des colons. Ces derniers ont cherché à déplacer le centre de gravité du Pérou vers la côte pacifique ; de nombreux autochtones andins ont dû migrer vers le littoral et ont ainsi abandonné une partie importante de leur culture ancestrale. Celle-ci avait un lien fusionnel avec leur

territoire montagnard. La perte de repères a facilité la domination espagnole. La stratégie des colons s'est avérée redoutable !

La belle pelouse, au centre de la place, est interdite. Un gendarme sanctionne d'un coup de sifflet une petite fille contrevenante qui se met à pleurer. Nous nous baladons dans les rues, consultons les boutiques de souvenirs en guise de repérage pour notre départ dans un mois. Dans un de ces magasins, nous restons pendant plus d'une heure, discutant tout le long avec les vendeuses. Celle avec qui je discute en premier est une charmante demoiselle d'à peine plus de vingt ans, elle me raconte que le climat à Puno et à Cusco - qui sont nos prochaines destinations si nous parvenons à légaliser notre situation - est terrible ! Il fait froid et il pleut beaucoup, « ¡Es casi como el Canada! ». Comme toutes les femmes, elle adore la langue française, qu'elle trouve magnifique mais elle apprend seulement l'anglais. Elle enchaîne donc les heures de travail, cumulant son boulot et les cours de langue. Enfin, elle décrypte mon âme à l'aide de l'astrologie. Je n'écoute qu'à moitié ce qu'elle raconte, je suis bercé par sa voix si douce, comme une petite musique envoûtante, je m'oublie totalement.

Les autres vendeuses sont également très sympathiques. Nous restons plus d'une heure dans la boutique. Nous dégustons quelques verres à base de Pisco, un alcool fort local produit avec du raisin. Certains mélanges s'apprécient mais le Pisco pur est aussi infect que toutes les gnôles. Celle qui tient le stand de dégustation est une jeune fille très énergique avec qui nous sympathisons. Nous nous donnons rendez-vous le lendemain pour la filmer.

Le soir, nous allons au cinéma voir le film « Bienvenidos en el ayer» qui est tout juste un bon divertissement destiné aux adolescents mais il est facile à comprendre même en espagnol et sans sous-titres. Le cinéma est un grand complexe de loisirs mais la place est à moins de trois euros. Nous rencontrons sur le chemin une manifestation d'envergure dénonçant le contenu

télévisuel. Les manifestants reprochent aux chaînes de télévision la quantité de programmes complètement débiles et d'images violentes sans qu'il n'existe de protection pour les enfants. Ajoutons que seuls les blancs sont représentés dans les programmes péruviens quand bien même les « indiens » et les « métis » sont pourtant largement majoritaires dans le pays.

Le lendemain, nous sommes virés de l'hôtel. Le propriétaire réserve notre chambre pour les couples qui la louent quelques heures seulement. Les hôteliers sont d'ailleurs surpris lorsque nous leur demandons une chambre pour deux. Ils semblent alors soupçonner à tort que nous sommes homosexuels. Les sud-américains sont *a priori* globalement très intolérants envers les gays, bien plus encore qu'en France. Nous changeons donc pour la troisième fois de chambre d'hôtel.

Nous retournons à notre boutique coup de cœur de la veille. Nous y rencontrons un cinquantenaire aux cheveux blancs. Il a l'allure d'un chevalier blanc. Son énergie est débordante. Il prodigue sa médecine naturelle à la vendeuse de Pisco qui est malade - notre interview est donc annulée. Malgré son âge, l'homme court partout, danse et sautille : c'est une vraie pile électrique. Il a à cœur de nous montrer sa journée à travers des vidéos prises de son téléphone dernier cri. Plus tard, la boutique est devenue une piste de bal et nous dansons joyeusement entre les objets-souvenirs. Ce bel instant est immortalisé une demi-centaine de fois...

Nous sortons ensuite tous ensemble dans un bar au décor rustique mais très chaleureux. Néanmoins, trône curieusement un ordiphone géant, juke-box au design moderne. Nous prenons trois carafes de bière que nous partageons tous ensemble puis nous dansons. Pour voyager en Amérique du sud, parler espagnol est bénéfique, savoir danser est primordial. Par politesse, j'accepte d'abord de danser avec une femme qui m'y invite mais, me débrouillant comme un pied, je me rétracte ensuite par respect.

Nous allons ensuite dans un fast-food à l'occidentale plutôt branché. Là encore, nous commandons pour l'ensemble du groupe et nous partageons la nourriture. Les trois femmes, nos amies vendeuses, nous quittent après le repas et nous décidons de retourner au bar country avec le chevalier blanc mais celui-ci a perdu tout son panache : la pile est déchargée. Pourtant, le bar est joyeusement animé par un groupe de rock péruvien. Avant de retourner sur la piste de danse, nous partageons une bière avec notre ami qui passe le reste de la soirée à filmer avec son téléphone. De notre côté, nous dansons comme des dératés avec un groupe d'amis complètement délirants. Un autre type, imposant en taille comme en largeur, est complètement bourré. Il investit parfois la piste de danse, il est très tactile, amusant mais un poil collant. Le chanteur est ravi de l'ambiance. Tout en chantant, il profite de la promiscuité pour danser au cœur de la mêlée. Il annonce plusieurs fois au micro la présence de français dans la salle, nous sommes des rock stars.

Je discute un peu avec la fille de notre nouveau groupe d'amis. Elle a un beau sourire, un joli chapeau et un grand nez droit qui n'est pas sans rappeler celui des personnages peints dans les tableaux péruviens. Nous parlons d'abord longtemps de notre voyage et du Pérou. Sandra me demande à plusieurs reprises combien de temps nous restons au Pérou et me me prie de demeurer plus longtemps. Elle me parle un peu d'elle : après avoir fait des études de journalisme, elle vient de trouver un travail dans une ONG. Sandra et toute la bande habitent Callao, la ville qui abrite les quartiers les plus dangereux du pays, à en croire tout le monde.

Thomas, fatigué, veut rentrer à l'hôtel. Nous nous donnons alors tous rendez-vous le lendemain, mais seuls Thomas et moi honorerons notre parole - certes avec retard.

Nous passons une partie de notre dimanche à la plage, une autre dans la vieille ville et une dernière dans les quatre mètres

carrés de notre chambre d'hôtel où nous discutons avec le jeune homme de vingt-et-un ans qui s'occupe du ménage dans l'hôtel. Il nous décrit son quotidien : il travaille onze heures par jour, six jours par semaine. Il aimerait voyager mais il n'a absolument pas les moyens. Il nous questionne beaucoup sur les prix des produits et des services en France ainsi que sur le montant des salaires. Il aimerait travailler en France. Ici, il touche seulement le salaire minimum, c'est-à-dire une misère. Il faut bien comprendre que si les services - restaurant, hôtel, coiffeur, bus etc. - sont moins chèrs, la marchandise est peu ou prou au même prix que chez nous. Avec deux cent cinquante euros par mois, on peine vraiment à survivre, même au Pérou. Nous sentons qu'il a besoin de parler, nous nous sentons terriblement impuissants et privilégiés. Nos problèmes de passeport, qui finiront bien par être réglés d'une manière ou d'une autre, nous paraissent maintenant dérisoires.

Pour l'heure, il nous faut tout de même les affronter et le lundi matin, de bonne heure, nous retrouvons Nathalie à un arrêt de tram non loin de migraciones. Elle nous y accompagne. Sur le chemin, Nathalie nous raconte une anecdote absolument extraordinaire :

Jeudi dernier, lorsqu'on l'a rencontré, Nathalie se rendait à la police des étrangers pour régler un autre problème de passeport. Le policier à qui elle a affaire (que nous avons nous aussi rencontré) profite alors d'une situation un peu complexe pour réclamer à Nathalie quelques dessous-de-table. Nathalie, qui n'a pas son pareil en initiative et en intégrité, sort discrètement son portable et enregistre la proposition illicite. Sans hésiter, elle se rend ensuite à la police de corruption où elle dénonce le fonctionnaire véreux. Les forces de l'ordre lui fournissent alors des micros et des caméras cachés et lui demandent de jouer le jeu de la corruption afin de lancer une enquête. Elle est désormais au cœur d'une opération d'infiltration et est alors sans le savoir pisté par la police de corruption pour vérifier l'authenticité de son témoignage.

Un mois plus tard, elle me retracera la suite de l'histoire : l'opération continue ainsi, prenant de plus en plus d'ampleur. Elle me raconte aussi que les policiers anti-corruption, qui assistent en nombre à ses performances d'espionne sont bluffés par ses improvisations ; elle ne respecte pas tout à fait les scenarii prévus, pas assez naturels à son goût. L'affaire met en cause plusieurs policiers de Lima et de la ville de Tumbes, au nord du pays. Les arrestations auront lieu précisément lorsque Nathalie recevra les passeports falsifiés. Le rendez-vous est ainsi programmé. La veille, à trois heures du matin, le policier corrompu la rappelle, il change le lieu et l'horaire du rendez-vous, mettant en péril les opérations. Celles-ci sont néanmoins maintenues. Nathalie m'expliquera qu'au moment fatidique, elle repoussera de quelques secondes la récupération des passeports, synonymes d'arrestation. Peut-être par peur ou par compassion. Une fois le papier en main, une dizaine de policiers débarquent de tous les côtés. L'opération est impressionnante, « c'était exactement comme dans les films » me racontera-t-elle.

Didier, son mari, peut à nouveau souffler. Très inquiet, il n'était au courant que des grandes lignes et se sentait impuissant. Mais si le quotidien reprend des allures habituelles, les policiers craignent tout de même des représailles et mettent une escorte à disposition de Nathalie - dont elle n'usera pas. Le policier corrompu risque quinze ans de prison.

Elle me raconte aussi que nous sommes évoqués dans le dossier. En effet, dans l'une des conversations enregistrées avec le policier corrompu, celui-ci lui demande de nos nouvelles : « ¿Y los dos jovenes franceses? ¿Han arreglado sus problemas? » (« Les deux jeunes français ont-ils réussi à s'en sortir ? ») Les policiers anti-corruption demandent alors à Nathalie qui nous sommes mais elle leur explique simplement que nous n'avons rien à voir avec l'affaire en question.

Pour l'heure, nous entrons à l'intérieur de migraciones. Avec Thomas, nous attendons parmi la foule grouillante. Tous ces gens

qui s'animent autour de formulaires nous épuisent. Nathalie, parmi eux, se démène pour nous tirer d'affaire. Notre sentiment d'impuissance nous accable. Au final, Nathalie ne peut rien faire non plus et nous conseille donc de revenir à la frontière de la Bolivie. Nous la remercions pour tous ses efforts.

Avant de prendre le bus, nous allons dans un cybercafé. Pour Thomas, c'est chaque fois l'occasion de parler avec sa copine via les réseaux sociaux. S'étant fait pirater son compte fessebook après une visite dans un cybercafé, il a choisi de sécuriser son compte à l'aide de son téléphone portable. Mais sur le chemin des compagnies de transports, Thomas se rend compte qu'il a oublié son téléphone dans le cybercafé. Il y retourne mais son portable n'y est plus. Il avait prévu de le changer, ce n'est donc pas dramatique en soi. En revanche, son téléphone dérobé, il perd l'un des derniers moyens de communication avec sa copine.

Nous retournons malgré tout à Puno. Rebelote pour vingt-quatre heures de bus. Mais à quarante kilomètres de l'arrivée, en arrivant à Juliaca, une manifestation orchestrée par les chauffeurs de remís bloque toutes les voitures. Nous sommes contraints de nous arrêter et de traverser la ville à pied - c'est-à-dire de marcher une petite dizaine de kilomètres. Nous en profitons pour manger et moi pour vomir - ou presque - : la viande séchée de Lama, conservée depuis plus d'une semaine en pleine chaleur et l'humidité, est absolument immonde. Héroïque, Thomas parvient à finir sa part. Nous prenons ensuite un minibus chargé à bloc jusqu'à Puno et de là, nous décidons de rejoindre la frontière de la Bolivie - à encore plus de trois heures de route aller - seulement le lendemain.

Nous recherchons alors avant la tombée de la nuit un endroit pour mettre la tente. Puno est une grande ville, il nous faut nous éloigner du centre, monter sur les hauteurs. L'ascension, avec nos sacs et le manque d'oxygène, est épuisante. Sur notre chemin,

nous rencontrons trois jeunes qui boivent des bières. Ils les partagent avec nous selon la coutume péruvienne : quelqu'un ouvre une bouteille de bière, se sert dans le verre commun, et donne la bouteille à la personne qui est à sa droite. Il boit son verre. Une fois vidé, il le remet à son voisin de droite, qui d'un preste geste du poignet, débarrasse le verre de la mousse résiduelle puis à son tour, se sert et transmet la bouteille à son voisin de droite. Les Péruviens ne trinquent donc jamais ensemble mais la pratique est malgré tout très conviviale : on partage tous le même verre. Ce qui est amusant, c'est que plus nous sommes nombreux, moins nous buvons rapidement. Au contraire, moins nous sommes, plus le verre vous revient rapidement en main et plus le rythme auquel vous buvez est élevé.

Ils disposent d'une moto équipée d'un ingénieux système d'enceintes bricolé. Nous écoutons, une fois n'est pas coutume, beaucoup de rock anglais : Eagles, Nirvana, Red Hot Chili Peppers... mais aussi du folklore local. Nous faisons leur connaissance dans ces conditions chaleureuses.

Le premier est ingénieur. Apparemment, il construit des routes. Il est très drôle, plein de répartie et d'énergie. Il nous invite à dormir chez lui. Il aime tant et si bien partager - ou faire des affaires ? - qu'il échange avec Thomas ses lunettes de soleil et joyeusement, je troque avec lui mon béret contre un bandeau d'hiver. Il propose aussi d'échanger une vielle flûte contre le joli ocarina de Thomas qui refuse, ayant déjà troqué bien malgré lui ses lunettes. Le second jeune est un ancien chauffeur de taxi, devenu vétérinaire. Très discret, il parle moins qu'il ne se répète. Il est certes sympathique, mais, borné, les discussions tournent en rond. Le troisième est chauffeur de taxi. Les conversations avec lui sont plus sérieuses.

Après avoir bu de nombreuses bières, je propose d'aller en racheter quelques-unes. On m'accompagne à un kiosque à

quelques pas d'ici et on m'impose d'en acheter trois[1]. La rencontre est de moins en moins appréciable. Le froid et le vent cinglent nos visages. Nous sommes carrément glacés. Debouts et fatigués, le manque de confort nous empêche d'apprécier les bières et la compagnie. Nous voyons la soirée s'éterniser sans savoir si nous pouvons vraiment compter sur eux pour dormir quelque part. Thomas est particulièrement agacé par la situation, rendu un peu soupe au lait par les longues heures de bus et les mésaventures accumulées. Il réclame de récupérer ses lunettes de soleil. Nous inventons qu'elles étaient un cadeau de son père. Sans succès.

Finalement, ils décident de poursuivre la soirée dans un bar et appellent un taxi que nous surchargeons tous les cinq. Arrivés en ville, nous préférons avec Thomas aller dans un restaurant plutôt que continuer la soirée avec eux dans un bar. Bien restauré, Thomas déprime néanmoins. Il est un peu malade. Il a aussi la sensation de s'être fait avoir par les jeunes. Nous n'avons pas encore réglé nos problèmes de passeport et pour l'heure, nous ne savons plus où dormir. Nous essayons, avec humour et le sourire, de demander l'hospitalité aux gens dans la rue. Sans être acceptée, notre requête est plutôt bien reçue mais nous abandonnons vite, faute d'énergie. Il nous faut donc remonter de nouveau la ville pour y planter la tente. À bout de forces, nous finissons par nous installer dans un petit parc mais sur un sol trop dur. La tente est montée à l'arrache.

Au réveil, nous sommes gratifiés d'une vue imprenable sur la ville et sur le lac Titicaca. Le réconfort est à la hauteur des efforts de la veille. Thomas a retrouvé sa bonne humeur mais il s'interroge néanmoins sur la suite du voyage.

---

1 Étrangeté mathématique, je paierais seize sols les trois bières. Pourtant, seize n'est pas un multiple de trois. Aurais-je payé un supplément touriste ?

Depuis la Bolivie, il s'amuse moins. Les rencontres n'ont pas été systématiquement merveilleuses comme en Argentine. Le froid est de plus en plus rude, l'équipement de Thomas n'est pas à la mesure, nos problèmes de passeport nous ont usés – et nous croyons, à tort, qu'ils nous ont coûté beaucoup d'argent -, en descendant d'un bus, il s'est fait légèrement mal au genou et la douleur persiste et enfin, Thomas risque de finir le voyage tout nu s'il continue ainsi de perdre ses affaires au fur et à mesure. Bref, son panache du premier mois laisse place à un enthousiasme heurté. Je soupçonne Thomas de m'épargner ses mauvaises humeurs et l'en remercie. Il se plaint de temps à autre, parfois à tort, mais malgré les adversités, il reste encore un compagnon très agréable et volontaire !

De mon coté, j'ai toujours la même passion. Les galères me galvanisent ; après tout, elles ne mettent pas nos vies en danger. Le Pérou a encore pleins de choses à m'offrir, je le sens. Je n'ai pas la moindre envie de m'arrêter maintenant. Il me faut conquérir ce territoire qui nous a certes malmenés dès notre arrivée mais qui nous a d'ores et déjà offert de bons moments et de belles rencontres. Je souhaite dépasser ces problèmes de passeport, revenir en France avec une belle idée du Pérou.

Si j'accepte d'abord l'idée d'un retour prématuré, je ne souhaite pas avancer la date du départ de plus d'une semaine, contrairement à Thomas qui se verrait bien partir dans quinze jours, soit deux semaines avant la date prévue initialement. C'est en pissant dans une rue de Puno que je suis frappé d'un éclair de génie : et si je terminais le périple seul ? L'idée s'impose immédiatement à tous les deux. Elle nous allège chacun de notre culpabilité et nous évite un compromis bancal.

Finalement, en revenant à Desaguadero, à la frontière de la Bolivie et du Pérou, là où nos problèmes de passeports s'étaient manifesté, nous les réglons très rapidement : au poste de frontière de Bolivie, nous payons la fameuse amende - qui s'avère être officielle -, cette fois nous avions préparé notre monnaie. Nous obtenons ainsi le joli tampon qui nous manquait. Le poste de frontière péruvien décore à son tour nos passeports et nous offre également une « carte andine de migration » à chacun. Nous nous sentons allégés d'un poids important. La vie est belle. Notre ombre est derrière nous.

L'amitié prend de l'altitude

Du 18 mars au 1er avril

Nous mangeons pour un euro et parvenons à trouver un combi qui nous ramène à Puno pour deux euros chacun. Nous sommes d'abord les deux seuls passagers du combi avant que celui-ci ne vienne chercher des instituteurs à la sortie de leur école. Ainsi, nous sympathisons avec une maîtresse d'école qui nous offre quelques biscuits et des anecdotes sur la région :

Dans l'école où elle travaille, que nous apercevons depuis le bus, s'est tenue une bataille pour l'indépendance opposant les habitants de la région aux colons espagnols. À l'intérieur de l'école, un monument rend hommage aux combattants.

Elle nous raconte également qu'en haut de cette haute colline, que l'on observe depuis la route, ont eu lieu des sacrifices d'enfants. Pour se protéger du mauvais sort, les habitants de la région allaient capturer des enfants des grandes villes lointaines comme Juliaca pour en faire des offrandes au ciel. Ces sacrifices, dont l'origine remonte à plusieurs siècles, ont toujours lieu aujourd'hui, insiste-t-elle ensuite.

Puis, notre amie institutrice est fière de nous révéler l'existence d'une porte multidimensionnelle. Pas n'importe laquelle, la deuxième plus grande porte multidimensionnelle au monde. De nombreuses personnes viennent méditer devant. Beaucoup d'entre elles disparaissent. De rapides recherches sur internet permettent effectivement de retrouver des images de cette fameuse porte, appelée « La Puerta Mágica de Aramu Muru ». Diverses théories et histoires se rapportent à celle-ci.

Enfin, elle nous explique qu'au fond du lac Titicaca, demeure une ancienne cité, malheureusement engloutie dans les profondeurs. Mes brèves recherches la contrediront. Malgré de nombreuses expéditions, dont l'une du célèbre commandant

Cousteau, nous n'avons pas retrouvé de cité enfouie mais seulement les traces d'un éventuel temple.

Si ces histoires ne sont pas à prendre pour argent comptant, probablement transformées ou amplifiées, j'accorde plus de crédit à ce qu'on me raconte sur l'école. Les classes sont composées de douze à vingt-huit élèves. Les maîtres d'école viennent généralement de Puno faire classe dans les campagnes reculées. Ils habitent donc parfois à quelques heures de leur lieu de travail. C'est un concours qui détermine qui obtient quel poste. Pourrait-on donc supposer que les moins bons profs - du moins ceux qui obtiennent les moins bons résultats au concours - sont envoyés dans les campagnes ? En outre, les enfants des villages ont moins de temps pour apprendre leurs cours parce qu'ils doivent aider leurs parents dans les champs, nous raconte-t-on. Pourtant, la plupart d'entre eux aspirent à faire un autre métier qu'agriculteur. Comme en France[1], le métier est trop dur et trop peu valorisé par la société.

Nous achetons nos billets de bateau pour les îles du lac Titicaca et retournons dormir sur les hauteurs de Puno. Nous découvrons qu'à quelques mètres du sol en gravier où nous avions posé la tente, il y a un petit carré d'herbe idéal pour installer la tente.

Nous devons prendre le bateau de bonne heure. Or, le jour se lève très très tôt et une fille qui fait son sport matinal m'affirme qu'il est déjà sept heures et demie alors qu'en vérité, il n'est que six heures vingt. Je m'inquiète donc pour rien. Nous arrivons à l'heure et montons dans l'un des bateaux. Notre navire est vigoureux mais n'en reste pas moins sensible. Les cajoleries du lac ne sont pas sans remuer l'embarcation, parfois branlante. Le ciel, jaloux de ce jeu de séduction qui se trame sous son nez, se mêle à

1 Sur ce sujet, la série de documentaire « Profil paysans » de Raymond Depardon ainsi que le film « Le temps des grâces » de Dominique Marchais sont excellents.

la danse en soufflant quelques rafales de vent. Nous sommes au cœur de cette excitation, sur le toit du bateau.

Il peut accueillir une trentaine de personnes mais nous partageons la traversée avec seulement trois autres passagers qui discutent en anglais. On croit reconnaître un accent australien. En vérité, ce sont un néo-zélandais et deux Français. Les Français fument du cannabis avec une pipe. L'un d'entre eux vient de Rennes mais habite à Lyon où il travaille. En vacances pour un mois, il compte visiter le Pérou et la Bolivie. Ils se sont rencontrés au Pérou et ils ont décidé de poursuivre le voyage ensemble. Ce sont les premières personnes que nous rencontrons qui voyagent moins longtemps que nous. Cela se ressent dans leur programme, très dense et très touristique. Ils prennent moins le temps d'apprécier et vivent leurs explorations un peu comme une course contre la montre où il faut accumuler le plus de souvenirs, le plus de paysages, le plus de sites touristiques... Ils partagent peu avec les autochtones, d'une part car ils ont moins de temps et surtout parce qu'ils n'ont pas fait l'effort d'apprendre l'espagnol. Pour l'avoir vécu en Europe de l'est, quand on ne maîtrise pas la langue locale, la découverte du pays et les échanges avec les habitants restent bien souvent assez superficiels - aussi agréables et émancipateurs qu'ils puissent être par ailleurs.

L'excursion navale nous amène à visiter les îles Uros. Il s'agit d'îles flottantes artificielles néanmoins ancestrales construites à partir de roseaux. Ces îles nécessitent beaucoup d'entretien. Ses roseaux sont la base de la survie des autochtones qui habitent sur ces îles. Elles sont leur nourriture, leur sol, leur toit et leur bateau. C'est « la présidente de la communauté » qui nous présente l'île. L'introduction est en quechua, traduit en anglais et en espagnol par le guide mais en vérité, la présidente parle manifestement très bien espagnol. Cette mascarade est un spectacle bien rodé certes instructif mais, avec Thomas, nous nous demandons quelle est la part d'authenticité dans le récit folklorique qu'on nous bassine.

La visite est terriblement exhibitionniste. Les touristes que nous sommes regardons à l'intérieur des quelques tipis, c'est-à-dire, à l'intérieur des maisons des autochtones. Nous soupçonnons que personne n'habite en réalité sur cette île ; peut-être est-elle seulement destinée à la curiosité et au voyeurisme des touristes.

Les « taxis », de petites barques en roseaux construites en deux semaines, permettent de transporter les gens d'île en île, de pêcher ou d' « emmener les enfants au lycée ». Les bateaux destinés aux touristes sont appelés des « Mercedes Benz ». Ils sont en roseaux et recyclent chacun quatre mille bouteilles en plastique qui permettent d'assurer la flottaison. Chacun de ces navires nécessite deux mois de travail pour leur construction mais n'a une durée de vie que d'un an.

Nous décidons de ne pas faire apparaître ces îles dans notre documentaire. Nous pensons que le mode de vie des habitants des îles Uros est encouragé sinon perpétré par le tourisme. Il n'a plus d'autre essence que celle-ci. Les souvenirs en vente sont d'ailleurs les mêmes que l'on retrouve à Lima, à neuf cents kilomètres d'ici. Nous voyons bien que s'ils exhibent leurs outils traditionnels, ils utilisent en réalité - mais discrètement - des bateaux à moteur, des panneaux solaires et boivent des bières venues du continent.

Par de rapides recherches - qui mériteraient d'être approfondies -, j'apprendrais plus tard qu'en réalité les habitants d'origine de ces îles, les Uros, se sont éteins au milieu du siècle dernier et que les Amayras ont récupéré ces îles, principalement pour en faire une attraction touristique.

Notre traversée se poursuit et nous arrivons à bonne destination : l'île d'Amantaní ! Cette île ressemble beaucoup à sa sœur jumelle Taquile, que le célèbre voyageur et cinéaste Antoine de Maximy avait déjà arpenté lors d'un tournage d'un épisode de « J'irai dormir chez vous ». Dans cet épisode, il avait justement dû

fuir la Bolivie - pourchassé par un groupe de malfrats à qui il avait par hasard causé du tort - et poursuivre son voyage du coté péruvien du lac Titicaca. À notre arrivée, la quarantaine de touristes est dispatchée entre les autochtones, et, pour une dizaine d'euros seulement, chaque touriste est logé et nourri pendant une journée. Trop organisée à notre goût, nous refusons l'offre à la très grande surprise des habitants. On nous somme néanmoins de payer une sorte de taxe de séjour. Nous déboursons, non sans être agacés de cette manie qui consiste à nous réclamer de l'argent à chaque pas que nous faisons, à chaque bouffée d'air que nous inspirons, à chaque sourire que nous adressons.

Très vite, nous retrouvons notre bonne humeur en nous baladant dans les magnifiques chemins qui parcourent l'île. Nous côtoyons les maisons, chacune rivalisant de beauté, de pittoresque. Mais au-delà du bon goût et du charme des demeures, c'est la disposition des terrains et des chemins qui étonne. Ici, je prends conscience de l'importance maniaque que l'on accorde à la propriété privée, à sa délimitation et à la défense de celle-ci dans nos sociétés. Sur cette île, les cloisons sont rares et les chemins publics les traversent souvent. L'espace public et les terrains privés se mélangent dans une magnifique harmonie. Quel havre de paix !Mais surtout quel rendu esthétique ! Tous les plans d'aménagement du territoire ne sont rien en comparaison d'une telle beauté, qui manifeste un art de vivre authentique et non la volonté d'un cabinet d'architecte ou d'un intellectuel déraciné.

Nous décidons de prendre racine sur une belle pelouse devant une petite plage de galets le temps qu'il nous plaira. Le ciel est dégagé. Nous cuisinons notre ordinaire. Nous rencontrons deux habitants dont Julio. Cet homme de soixante-dix-neuf ans est en forme. Il a quatre enfants, deux d'entre eux habitent Puno, l'un des fils habite au Vénézéuela, à environ trois mille mètres à vol d'oiseau alors que l'une de ses filles habite toujours sur l'île

d'Amantaní. Il possède quelques moutons qui servent à tondre la pelouse. Chaque année, il tue l'un d'entre eux pour le manger mais c'est grâce à son maraîchage qu'il peut jouir d'une autonomie alimentaire. Il possède un panneau solaire qui lui fournit assez d'électricité pour l'éclairage de la maison, son téléphone portable et quelques autres appareils électroménagers. Il nous explique que les enfants font leurs scolarités primaires et secondaires sur l'île mais que, s'ils souhaitent poursuivre leurs études, ils doivent aller à Puno. Julio semble paisible, serein et heureux.

Nous prenons une douche dans le lac Titicaca mais l'eau, glaciale, est probablement autour des dix degrés Celsius. La nuit commence ensuite à tomber et nous sommes obligés de monter la tente pour éviter d'être transis de froid. En effet, même en été, à trois mille huit cent cinquante mètres d'altitude, il ne fait pas chaud. Les nuits avoisinent les cinq degrés. Thomas se réfugie dans la tente dès la tombée de la nuit, je résiste symboliquement quelques dizaines de minutes et j'aide alors une dame à transporter quelques sacs de patates. Le sac est très lourd, comment peut-elle soulever un tel poids sur son dos ? Je rejoins Thomas ensuite et nous ressortons de la tente seulement pour cuisiner. Dans la tente, nous nous occupons donc pendant quelques heures, tantôt en discutant ou en préparant la suite du voyage, plus rarement en jouant au yam's, tantôt par la lecture et l'écriture[1].

Nous nous réveillons sous la pluie. Nous glandons dans la tente un long moment. Nous tournons une séquence du documentaire que nous ne garderons pas au montage - comme tant d'autres. Bien évidement, la pluie s'arrête dès lors que nous voulons la

1 Nous notons tous les deux les grandes lignes de notre voyage sur un carnet qui me permettront d'écrire ce récit de voyage. En outre, je réalise des fiches sur les livres que j'ai emportés et Thomas tient un carnet destiné à sa copine.

filmer. Nous en profitons alors pour sortir le bout du nez dehors. Nous marchons une heure et demie et faisons trois rencontres en chemin. Les conversations ne sont pas aisées : si les habitants comprennent l'espagnol, ils parlent avant tout quechua... Nous parvenons tout de même à nous faire comprendre et nous en apprenons davantage sur leur mode de vie. Les quatre mille habitants qui vivent sur Amantaní sont partagés en six communautés différentes. Une grande fête réunit tout le monde pendant le mois de janvier. Nous rencontrerons d'ailleurs lors de notre prochaine randonnée une française, Anaïs, qui a eu la chance d'arriver sur l'île pendant cette fête à l'aide d'un bateau de transport destiné aux autochtones - et non aux touristes comme le nôtre. Elle a su parfaitement intégrer la fête, partager des moments extrêmement forts et dépasser les relations mercantiles qui étouffent habituellement le rapport entre les habitants et les touristes.

L'un des vieux avec qui nous marchons pendant une heure et qui s'enorgueillissait de nous guider - alors qu'en vérité nous flânions au gré de notre humeur - nous réclame ensuite de l'argent lorsque nos chemins se séparent. Je refuse en rigolant. Il ne se vexe pas, pisse un coup à côté du chemin puis nous salue. La vie est simple ici. Nous redescendons sur les rives du lac pour nous restaurer ;de là, nous observons des pêcheurs au travail. Puis nous reprenons notre marche, contemplant les splendides maisons et les cultures. Ici, les parcelles, délimitées par de jolis petits murets en pierre, ne mesurent que quelques mètres carrés et elles ont été partout nivelées - au prix d'un travail gigantesque. Chaque parcelle forme donc une sorte de marche, le tout ressemblant à un immense escalier. Ils ont ici la lucidité de laisser les terrains en jachères trois années sur quatre. Au fur et à mesure des générations, ils ont intégré l'idée qu'à long terme, laisser reposer les sols était bénéfique pour la terre et donc aussi pour les humains.

La tranquillité du lieu est magique ! Seul le vent, le bêlement très particulier des chèvres d'ici et le cri des enfants - « ¡Dinero! ¡Dinero! » - viennent parfois interrompre le silence.

Le lendemain, nous finissons le tour de l'île en une heure et demie. Nous passons devant un kiosque - très rare sur l'île -, le centre de santé qui nous paraît très propre et tout neuf et un terrain de football synthétique digne des meilleures installations européennes.

De retour au port, nous nous enquerrons des prochains bateaux en partance directe pour Puno. Le prochain part dans une demi-heure. Le suivant est le lundi, c'est-à-dire le surlendemain. J'aime trop cette île pour la quitter aussi précipitamment. Nous n'avons pas encore tourné notre séquence de présentation de l'île. Ce coup de cœur mérite un soin particulier. Restons une journée de plus ici et prenons demain un bateau pour Taquile, une autre île péruvienne du Lac Titicaca. De son coté, Thomas veut prendre le bateau maintenant. Nous avons déjà fait le tour de l'île, au sens propre comme au sens figuré. Il a bon espoir d'avancer son billet d'avion de deux semaines et veut donc profiter de ces derniers jours pour voir un peu de la variété du pays. La conversation s'échauffe. C'est la troisième et dernière fois que cela nous arrive pendant le voyage. Nos querelles précédentes étaient des débats sans importance qui s'étaient absurdement passionnés mais pour la première fois, le conflit a pour origine un désaccord léger mais profond sur notre voyage. L'échauffourée nous a permis de mieux comprendre l'autre. Je n'avais pas tout à fait pris conscience que Thomas voulait vraiment accélérer le voyage. La dispute aura mis fin à ma négligence.

Notre conflit s'éteint très vite. Nous décidons donc d'un commun accord de prendre le bateau ce jour même et il nous faut alors nous hâter pour filmer la séquence de présentation de l'île d'Amantaní. Nous la bâclons, n'ayant pas eu le temps de préparer notre texte, ni notre mise en scène. Mais un hasard nous

permettra de gratifier la séquence lors du montage. En effet, nous nous filmons d'abord de face : nous tentons d'expliquer ce qu'il faut retenir de cette île puis nous tournons un « plan de coupe », où la caméra nous filme de dos. Alors que nous tournons ce plan, une Péruvienne arrive et nous regarde puis une minute plus tard, une autre Péruvienne vient nous prévenir que le bateau va bientôt partir et nous intime de monter à l'intérieur. Au départ, je suis agacé. « J'espère qu'elles n'ont pas foutu le plan en l'air ! ». Finalement, la scène est très drôle et beaucoup plus vivante avec l'apparition de ces deux Péruviennes. On a l'impression que la première nous écoute parler de l'île. La deuxième, celle qui nous interrompt, permet de clôturer le chapitre avec panache. Le hasard fait parfois de belles choses.

Sur les conseils du pilote du bateau, nous remplissons notre bouteille vide d'un peu du Lac Titicaca. Nous avons en outre la mauvaise idée de nous servir dans les eaux stagnantes du port. Même si nous ajoutons une pastille désinfectante, nous aurons tout à tour mal au ventre. Sur le bateau, nous sommes les seuls passagers de l'embarcation et nous avons tout le loisir de pouvoir discuter avec le pilote. Quadragénaire, Pédro est marin depuis quinze ans. Il a deux fils de douze et treize ans qui vont à l'école sur l'île. Il ne les verra pas ce week-end puisqu'il ne reviendra à Amantaní que le lundi suivant et passera donc deux nuits à Puno, dans son bateau. Il nous offre d'excellents légumes qu'il a cultivés lui-même - du maïs, des sortes de gros haricots et de longues patates hors normes.

Je prends ensuite possession du pont. Je me délecte seul de ce bain de soleil, au beau milieu du lac Titicaca, lui-même entouré de montagnes. Ivre de liberté, je m'éprends en chansons de Saez et de Brel. Je me sens vivre intensément, vidé du superflu. Pédro vient m'apporter le drapeau du Pérou qui manquait sur le toit. J'apprécie beaucoup cette touche délicate, ce souci du détail. J'imagine quelques vers, l'heure est à l'enchantement.

Lorsque nous arrivons à Puno, nous cherchons en vain le musée du lac Titicaca puis nous allons dans un cybercafé. Avec l'aide de sa copine, Thomas devrait parvenir à changer son billet d'avion, cela semble possible et pas très cher. Nous sommes prêts à poursuivre notre voyage sereinement. Prochaines étapes : Cusco, la capitale historique et culturelle du Pérou et Choquequirao, l'une des cités incas dont les ruines sont encore bien conservées.

Nous prenons le bus pour Cusco à dix heures et demie du matin et n'arriverons qu'à vingt heures du soir. Le trajet est interminable. Il est encore moins cher que les précédents mais les conditions de transport sont vraiment horribles. Le trajet dure plus longtemps que prévu, des vendeurs entrent les uns après les autres nous proposer des merdes en tous genre - thés, crèmes, magazines, livres d'histoire. Surtout, le bus tremble comme s'il était alcoolique. Nous avons l'impression d'être dans un shaker. L'écriture est mission impossible, la lecture très désagréable. Cela n'empêche pas Thomas de finir le livre de Pierre Chaunu sur l'histoire de l'Amérique Latine.

Les trajets en bus ne sont jamais tout à fait des parties de plaisir. Nous nous occupons en observant le paysage, en lisant, en écrivant en rêvassant, en discutant ou parfois en regardant des films sur les petites télévisions installées dans le couloir du bus. Les conditions de lecture des films sont très loin d'être optimales. Souvent, une tête devant nous masque une partie de l'écran. Les voix sont en espagnol mais surtout, le son est de très mauvaise qualité. Il faut s'accrocher pour comprendre quelque chose. Nous avons eu le droit à la projection de Bilbo le hobbit, le son était décalé de l'image de quelques secondes. J'ai aussi eu le plaisir de voir l'excellent film Croc-blanc, tiré d'un roman de Jack London. Lors d'un autre trajet, le film d'animation « Le petit fantôme » se bloque en plein milieu de l'histoire – et donc je ne saurai jamais si le gentil fantôme s'en sort et s'il se fera accepter par les villageois.

Il est alors remplacé par un film produit et écrit par Sylverster Stallone, une sorte de navet bourré de clichés et de violences gratuites et stériles que je regarderai malgré tout, faute de mieux. Mine de rien, nous apprécions même une projection foireuse. Les bus sont parfois chauffés, mais pas toujours. De temps à autre, les repas sont compris mais notre intuition est très mauvaise : quand nous prévoyons un casse-croûte, on nous sert un repas et lorsqu'on ne prévoit rien, on nous laisse l'estomac vide. De même, c'est lorsque nous oublions nos lampes frontales que les lumières individuelles ne fonctionnent pas. Au total, nous aurons fait plus d'une centaine d'heures de bus pendant le voyage.

En arrivant à Cusco, nous n'arrivons pas à joindre notre contact « couchsurfing », nous marchons pendant une heure et demie jusqu'à une auberge de jeunesse du centre-ville. Sans être excessif, le prix est plus élevé dans cet hébergement destiné aux touristes étrangers - pancartes en anglais, ambiance branchée... - que dans nos chambres habituelles. Nous installons nos affaires et demandons à l'hôtesse à l'accueil si elle peut nous indiquer un restaurant populaire où l'on trouve un menu pour moins de dix soles. Elle n'en soupçonne même pas l'existence et nous déconseille de nous éloigner du centre-ville, « c'est dangereux ». Pourtant, nous venons de l'extérieur et ça n'a pas l'air si malfamé. Cette ville est certainement l'une des plus sûres de tout le sous-continent. Nous trouvons par nous-même et à quelques rues un restaurant qui propose un menu pour quatre soles.

Depuis la Bolivie, nous avons l'habitude de manger systématiquement dans ces petits restaurants qui proposent pour trois fois rien des menus composés d'une soupe, d'un plat principal au choix parmi une dizaine et d'une boisson aromatisée ou d'un dessert. Les prix varient entre un et trois euros le menu. Nous les trouvons en général assez rapidement à condition d'éviter les boulevards les plus touristiques. À Lima, alors que nous étions en plein cœur du quartier historique, c'est un mec dans la rue, Daniel, qui nous avait indiqué une adresse bon

marché, en échange de quoi il nous avait quémandé deux pesos avant de filer. Ces restaurants ont le mérite de nous remplir la panse et de nous faire goûter les repas populaires - et non les spécialités gastronomiques qu'ils ne mangent qu'aux grandes occasions.

Les Péruviens comme les Boliviens semblent boire des soupes très régulièrement, même en été. Nous n'avons jamais vu de velouté, mais toujours des sortes de bouillons composées de morceaux de patates et de légumes et de déchets des carcasses de viandes ou de poulet - qui permettent de parfumer la soupe en évitant le gâchis. Pour un végétarien, manger en Amérique du Sud peut s'avérer très compliqué. Seuls peut-être quelques restaurants modernes et assez chers destinés aux touristes et à une frange particulière de la population ou, au contraire, de très rares restaurants extrêmement bon marché - qui cherchent à minimiser leurs coûts - proposent des plats végétariens. Ici, tous mangent visiblement de la viande à chaque repas, principalement du poulet mais aussi du bœuf, du cochon ou encore du cochon d'Inde. J'ai moi-même goûté du cochon d'inde en croyant avoir affaire à du poulet. Le goût n'a rien de particulier et ce sont les sauces, très savoureuses en général, piquantes parfois, qui donnent le goût aux plats. Les repas sont essentiellement à base de riz même s'ils sont parfois substitués par des patates ou par des pâtes.

Dans la quasi-totalité des toilettes d'Argentine, de Bolivie comme du Pérou, pour éviter de boucher des canalisations mal conçues, il faut mettre le papier toilette dans une corbeille prévue à cet effet. L'odeur est parfois désagréable mais on s'y habitue. Pire encore, dans de nombreuses toilettes de restaurants bon marché, il est même interdit de faire la grosse commission. Avec Thomas, nous nous accordons souvent un passe-droit. Un caca de Thomas avait ainsi eu le don d’offusquer une dame qui était passée après lui.

Après avoir pris un petit dessert sur le chemin de l'auberge, nous prenons chacun une douche. J'en profite pour faire ma lessive à la main, à l'aide d'un savon. Cette corvée n'est pas si désagréable mais elle est souvent frustrante. Ayant pris peu de vêtements pour alléger mon sac, il me faut impérativement répéter l'opération au minimum tous les quatre jours. Aussi, il me faut frotter mes chaussettes pendant des heures pour parvenir à un résultat très médiocre. Enfin, comme nous sommes toujours en mouvement, faire sécher les vêtements est parfois une mission bien périlleuse. Dans l'auberge, j'ai la chance de pouvoir laisser mes vêtements sur la rambarde de l'escalier mais la malchance qu'un chat décide de s'y balader, et décore ainsi mes t-shirts avec des motifs de pattes de chat grises.

Le lendemain, nous visitons le musée du chocolat, entre musée traditionnel et boutique. Nous sommes choyés par les employés qui nous racontent toutes sortes d'anecdotes et d'informations sur le cacao et nous proposent plein de dégustations ! Notre visite de Cusco se poursuit dans le centre-ville. Très propre, aussi mignonne que raffinée, la ville ne nous dépayse en revanche pas un instant. Elle accumule les grandes enseignes occidentales. La « capitale culturelle du Pérou » n'est pas très péruvienne mais carrément occidentale.

Très vite, nous profitons de notre promenade urbaine pour aller à la pêche aux informations et préparer notre séjour dans la région de Cusco. Depuis le début du voyage, nous fantasmons sur l'idée de voyager pendant quelques semaines en canoë ou en vélo. Nous avons appris par d'autres voyageurs qui ont eu la même idée que faire du vélo au Pérou n'est pas idéal. Le dénivelé est trop fort dans les montagnes et la côte Pacifique n'est constituée que de bidonvilles plantés dans le désert de sable qui s'étend sur tout le long du pacifique et la seule route qui longe l'océan est empruntée par de nombreuses voitures et camions. Quant au kayak, il semble tout à fait impossible d'en faire hors des

circuits touristiques - destinés aux étrangers. Plusieurs agences de Cusco proposent donc des randonnées en rafting tout compris. Aucune autre option n'est possible. Il est impensable d'improviser une descente plus libre ou de louer un canoë directement depuis une bourgade sur la rivière. Tant pis, nous abandonnons aussi l'idée du canoë.

Nous nous focalisons donc sur notre dernière grande aventure en Amérique latine avant le retour de Thomas en Europe : le treck de Choquequirao, une randonnée de quatre jours aller-retour avec une visite de ruines incas à la clef. En fin d'après-midi, après la tombée de la nuit, nous prenons un bus pour nous rapprocher du point de départ de la randonnée. Le bus s'arrête spécialement pour nous en plein milieu du trajet. Nous sommes soudainement tirés de notre somnolence et jetés dans le sombre bourg de campagne. Dans la précipitation, j'oublie mon étui à bouteille - qui maintenait l'eau au frais et me permettait d'accrocher facilement une bouteille à mon sac - et Thomas perd ses claquettes dans la soute. Il n'a donc plus qu'une paire de chaussures de marche, ce n'est jamais idéal pour sortir promptement de la tente, prendre une douche…

Nous sommes un peu désemparés, nous ne savons pas par où commencer pour chercher un endroit pour planter la tente. Le froid nous paralyse, la fatigue nous enveloppe. Aussi inanimée qu'un cercueil, la ville nous paraît hostile, presque lugubre. Nous ne sombrons pas tout à fait dans le découragement et nous nous efforçons de chercher un petit coin d'herbe où nous installer. Notre instinct nous emmène d'abord dans un cul-de-sac. Alors que l'énergie commençait à nous manquer, nous rencontrons trois Péruviens. La nuit noire nous pousse à nous méfier d'eux, d'autant qu'après quelques conversations, l'un d'eux nous demande si nous avons une caméra. En réalité, ils sont chouettes et vous nous conduire dans un terrain privé en chantier. L'un d'eux y travaille et nous certifie qu'on peut y dormir tranquillement, qu'on ne dérangera personne. Le terrain est loin

d'être idéal, trop sec, mais nous ne ferons pas la fine bouche. Nous les remercions puis nous nous endormons rapidement.

Le lendemain, nous rallions en auto-stop et en covoiturage improvisé le point de départ de la randonnée, Cachora. Perdue entre les montagnes, cette petite bourgade pittoresque, complètement dépaysante, est entourée de montagnes sauvages. Nous commençons bien enthousiastes la randonnée. Les premiers groupes de randonneurs que nous croisons, toujours par deux, sont tous français. Est-ce parce que les Français ont joué un rôle important dans la redécouverte de ce site historique, parce que le guide du routard en fait la publicité ou bien est-ce parce que les Français se transmettent l'idée de bouche à oreille ? En tout cas, selon les Péruviens qui travaillent sur le site, la moitié des touristes qui visitent le lieu sont français. Nous nous distinguons des autres nationalités par notre courage - ou notre bêtise – puisque les Français ne sollicitent presque jamais de mules contrairement aux autres randonneurs. Pour dix euros par jour, vous pouvez être accompagné d'un guide et d'une mule qui transporte vos affaires. Nous avons seulement pris soin de laisser nos peu d'effets superflus dans un refuge au début de la randonnée.

Nous apprécions beaucoup l'accueil dans les campings de cette randonnée, les employés qui y travaillent sont très sympathiques. Pour une fois, le rapport n'y est pas du tout mercantile. Nous apprendrons plus tard que le Pérou subventionne beaucoup cette excursion dans l'espoir de déléguer une partie des visiteurs du Machu Pichu vers Choquequirao afin de préserver le site de Machu Pichu, beaucoup trop fréquenté.

Le premier jour de marche est assez facile. Le matin, le chemin monte tout doucement pendant quelques heures. L'après-midi, nous dévalons pendant plusieurs heures une pente bien sévère, bien raide. Le dénivelé est impressionnant. Nous n'oublions pas

que la randonnée est un aller-retour. Ce que nous parcourons devra l'être aussi dans l'autre sens. Autant dire qu'on va morfler en remontant ce qu'on vient de descendre. Nous finissons la journée dans un camping au bas de la vallée, aux abords d'une rivière. Nous aurions aimé faire des randonnées moins encadrées, tracer notre chemin et installer notre tente au gré de nos envies, vivre en pleine nature. Mais comme en Bolivie, la nature est si imposante que seul un chemin n'a été déblayé et il est tout à fait inenvisageable de pouvoir faire du hors-piste tant la faune est dense et le relief important. Les campings sont les seuls endroits où il est possible, matériellement, de planter la tente. Néanmoins, nous nous consolons en partageant nos soirées avec d'autres voyageurs. Nous passons ainsi notre première veillée avec un couple français, Romain et Émilie.

Romain est éducateur spécialisé, un métier complexe qui donne du sens à sa vie lorsqu'il voit le fruit de son travail mais qui devient terriblement éprouvant face aux échecs. Il se rappelle de cette gamine qui avait déjà fait des vols à main armée, une fille pour laquelle ils avaient tout essayé, avec laquelle ils n'arrivaient à rien et qu'ils ne supportaient plus. Ils avaient dû la transférer ailleurs, à cinq cents kilomètres du centre. Malgré tout, elle était très attachée à eux et était alors revenue au centre en auto-stop. Même totalement désorienté, l'être humain recèle une volonté et une énergie incroyables.

Romain et Émilie sont en couple depuis neuf années dont trois qu'ils ont passé en Guyane. Désormais et pendant neuf mois, Romain et Émilie trimballent leurs sacs de respectivement vingt-trois et quinze kilogrammes de la Colombie à Cuba en passant par Ushuaïa, réalisant ainsi le tour complet de l'Amérique latine. Ils nous racontent à quel point les Colombiens et les Brésiliens aiment faire la fête, comment ils ont passé Noël chez une famille argentine vivant à sept heures de marche de la civilisation, partageant une chèvre avec eux, comment, arrivant en pleine saison chaude, ils ont dû renouveler leur garde-robe dans les

friperies brésiliennes, ou encore quelle fascination les a saisis à la vue du plus beau paysage de leur vie, dans le désert d'Uyuni[1]... Nous partageons ce beau moment avec les moustiques à qui nous offrons notre corps. Je compte quarante-sept piqûres sur la jambe droite et à peu près autant sur l'autre jambe.

Le lendemain, au petit matin, réveillés par le couple de Français, nous petit-déjeunons avec eux, signons le registre du camping et décampons. Nous traversons un grand pont reconstruit il y a sept ans suite à son effondrement. Durant les deux années de sa reconstruction, il fallait traverser la rivière à l'aide d'une corde. Les mules ne pouvaient évidemment pas traverser. Il fallait alors transférer les affaires à d'autres mules déjà de l'autre côté de la rive. Nous passons la matinée à grimper la montagne. Les mille cinq cents mètres de dénivelé positif que nous devons bouffer sont concentrés presque intégralement le matin, sur quelques heures. J'ai toujours préféré les montées aux descentes, je suis servi comme jamais. En revanche, Thomas n'a jamais rêvé de faire de telles ascensions. Après trois heures de rudes efforts, il est épuisé. Je le déleste de quelques kilos : la caméra, une gourde remplie et son poncho. Cela ne suffit pas. À bout de forces, la tête qui tourne, il reprend une barre de céréales et s'allonge un long moment. J'ai peur qu'on ne puisse plus repartir si la pause dure trop longtemps, que nous n'ayons pas assez d'eau pour cuisiner ici et je soupçonne qu'on soit presque arrivé en haut. Je fais alors plusieurs allers-retours pour monter les deux sacs à dos l'un après l'autre et j'encourage Thomas à redoubler d'efforts. Sans ses bagages, il parvient à poursuivre la marche par petit pas et nous finissons par atteindre le col de Marampata, une sorte d'alpage idéal pour se reposer et casser la croûte. Notre labeur est récompensé d'une vue splendide sur le

1 Le désert d'Uyuni est un désert de sel en Bolivie. Les cristaux de sel produisent des reflets absolument extraordinaires contrairement au « salinas grandes » que nous avons visité en Argentine.

versant opposé ; celui que nous arpentions la veille. Nous achetons une bouteille d'eau à crédit ; la tenancière du kiosque n'ayant pas de monnaie, nous repasserons le lendemain. Après un repas consistant et une sieste bien au chaud sous le poncho, Thomas va beaucoup mieux. Il se sentait malade et accuse le petit déjeuner, composé de trois barres de céréales, trop frugal a priori, d'être responsable de son manque de forme du matin.

L'après-midi est une partie de plaisir. Le chemin, moins bien agencé que ceux d'Europe, multiplie les montées et les descentes successives, mais les vraies difficultés sont derrière nous, nous jouissons d'un panorama tout au long de l'après-midi et discutons joyeusement de la vie. Au niveau d'une cascade, nous croisons un type très étrange, les joues rouges en sang, l'air sauvage. Plus tard, des Péruviens nous mettrons en garde : « ¡Cuidado! Hay hippys por aca. » Attention aux hippies ? C'est bien la première fois que nous entendons un tel avertissement ! À moins qu'il ne s'agisse d'un membre du Sentier lumineux, parti d'extrême gauche d'origine universitaire devenu adepte de la lutte armée[1] ?! Assez tôt, vers seize heures trente, nous arrivons au dernier camping, tout près des ruines de Choquequirao. Le site historique ferme à dix-sept heures, nous pourrons le visiter seulement le lendemain. Je prends une douche dans le camping mais l'eau est absolument

1 Selon la commission Vérité et Réconciliation, le conflit entre le sentier lumineux et le gouvernement a provoqué plus de soixante-neuf mille morts. Cinquante-quatre pour cent d'entre eux imputables à la responsabilité du sentier lumineux et trente-sept pour cent à l'armée et aux organisations paramilitaires. Toujours selon la commission Vérité et Réconciliation, ces derniers avaient obtenu l'impunité et attribuaient leurs victimes au camp adverse, le sentier lumineux.
La plupart des victimes de ce conflit proviennent des populations andines et forestières, queshua ou asháninka, souvent analphabètes ou peu instruites.
Aujourd'hui, le conflit est endormi, le sentier lumineux ayant été globalement écrasé.

glaciale. L'air, à cette altitude, se rafraîchit rapidement et nous plantons vite la tente.

Nous nous réveillons à l'aube et partons à la découverte du site de Choquequirao. Après quarante minutes de marche intensive auxquelles nous ne nous attendions pas, nous atteignons les ruines incas. Nous dégustons un paysage de plus en plus incroyable. À plus de trois mille mètres d'altitude, au sommet d'une montagne, nous observons tout autour une nature montueuse, vertigineuse, qui n'a jamais été domestiquée et dans ce relief hostile et magnifique, des hommes, il y a cinq cents ans, sans machine, par leur volonté et leur intelligence, ont su bâtir des cités célestes. Un instant, je suis impressionné par cette civilisation Inca, autoritaire et probablement fasciste, prête à sacrifier ses hommes, dévoués dans les moindres détails à l'avènement de la beauté et de la grandeur de la vie, des dieux et de l'homme ; refusant de sacrifier la grandeur et l'honneur à la commodité et au confort. Observer qu'il y a eu une autre humanité, avec d'autres valeurs, d'autres croyances, d'autres perspectives, nous permet d'imaginer qu'on peut réinventer l'homme. Nous pouvons probablement exister autrement que dans une logique consumériste, mercantile et cynique, ou que dans cet esprit de piété insensé qu'il m'est donné d'entrevoir à travers ses ruines ; il peut y avoir d'autres manières de sentir les choses et de les vivre, il suffit de les inventer.

Naturellement, nous comparons le site aux pyramides d'Égypte. Contrairement à moi, Thomas pense que la construction des pyramides était encore plus fastidieuse. Les cathédrales ont sans doute aussi la même solennité. Choquequirao se distingue malgré tout par le fait qu'il avait, derrière ses lettres de noblesses, une utilité : fuir les conquistadors espagnols, établir un ultime bastion de résistance et un lieu de vie.

Le site de Choquequirao est très peu fréquenté. Nous y sommes libres[1], c'est notre parc de jeu. Nous nous y baladons tranquillement, nous nous asseyons sur les ruines, nous les filmons à notre gré et nous les « escaladons »... En France, l'accès aurait été probablement beaucoup plus aisé, les touristes seraient donc venus massivement - comme c'est le cas au Machu Pichu - et alors, pour protéger le lieu, il serait défendu de toucher les murs, de pisser dans la nature, de respirer trop fort... Bref, il faudrait rester distant. Là, nous nous amusons – raisonnablement – et nous pouvons filmer, comme on veut, sans obstacle. La visite est néanmoins peu reposante, la cité a été construite sur les reliefs et en outre, nous manquons d'oxygène.

Nous voilà repus d'archéologie. Nous rebroussons chemin. Nous aurions pu aussi marcher jusqu'au Machu Pichu à cinq jours de marche. Nous rencontrons d'ailleurs un groupe de quatre Français qui s'apprête à faire cette longue randonnée. Ils n'avaient l'air ni particulièrement sportifs, ni baroudeurs mais déjà lorsque nous les avons croisés la veille, nous nous étions aperçus qu'ils avaient affronté la terrible montée plutôt sereinement.

La descente est moins exigeante pour les muscles mais elle l'est davantage pour les articulations. Je ramasse donc le bâton que Thomas a abandonné au sommet la veille et je l'utilise comme troisième jambe pour redescendre plus en douceur. De retour à la rivière, passé le pont, nous décidons de poursuivre un peu l'effort. Une montée encore plus dure nous attend, nous voulons l'entamer aujourd'hui pour éviter de peiner le lendemain. Après une heure de marche où Thomas fait preuve de bien du courage, nous parvenons à la fin de l'étape. Nous arrivons dans un camping déjà bien rempli. L'exception confirmant la règle, il y a là un Français accompagné d'un guide et d'une mule. Mais son confort est dérisoire par rapport au groupe d'Américains qui

1 Le prix de l'entrée est de trente-sept soles, soit un peu plus de dix euros.

séjourne avec nous : en effet, ils ont fait appel à plusieurs mules, un guide et un cuisinier. De plus, on leur a fourni des tentes spacieuses et assorties. Ils jouissent du confort maximal envisageable pour cette randonnée puisqu'ici, aucun refuge ne propose d'hébergement.

La nuit est déjà tombée quand deux Français débarquent à leur tour de Cachora - le point de départ de la randonnée. Jean est dentiste, il avait déjà visité deux fois le Pérou mais n'a pas hésité à revenir une troisième fois pour accompagner Anaïs durant trois semaines. Celle-ci est au Pérou pour réaliser une étude ethnologique sur la culture afro-péruvienne. À travers des interviews menées aux quatre coins du pays, elle analyse l'intégration culturelle des anciens esclaves noirs. Au départ, elle voulait réaliser des interviews vidéo à l'aide d'un appareil photographique de bonne facture mais elle a eu la mauvaise idée de se balader avec dans Callao, souvent décrite comme la ville la plus dangereuse du pays. À peine descendue du bus, on lui dérobe son matériel à deux mille euros. Elle tente en vain de poursuivre son malfaiteur quand un type sympathique la remarque et lui explique : « Je comprends ton problème mais ton appareil, ce n'est plus le tien et il vaut mieux que tu repartes tout de suite d'ici. ». Elle décide alors de substituer la vidéo à une combinaison de photographies et d'enregistrements audio. Cette enquête, qu'elle mène par ailleurs sérieusement, occasionne des moments formidables comme ce festival de musique afro-péruvienne auquel elle a eu la chance de participer. Elle a en outre le loisir de prendre son temps et de se permettre quelques libres errances.

Le lendemain, le reste de la montée nous attend. Des mille deux cent cinquante mètres de dénivelé positif, nous avons déjà accompli près de quatre cents mètres la veille. Nous finissons les barres de céréales, nous octroyant le droit d'en prendre une de plus qu'à l'accoutumée. J'en conserve une en réserve pour l'offrir

à Thomas sur le chemin. Je tiens à sa santé et à sa bonne humeur. L'ascension est éprouvante mais bon gré mal gré, nous en venons à bout, avec un rythme qui impressionne les autres marcheurs. C'est d'ailleurs probablement notre cadence plutôt élevée qui nous avait posé problème le deuxième jour de marche. Arrivé au col de Capuliyoc, nous récupérons les affaires que nous avions laissées dans le refuge. Nous bivouaquons. Je manque de vomir, ne supportant plus la polenta. Depuis quelques jours, l'idée même d'avaler encore cette mixture me révulsait. L'overdose de polenta est désormais entièrement consommée.

Nous finissons joyeusement la randonnée, refusant de monter dans le taxi que prennent d'autres touristes. À l'approche de Cachora, nous croisons un vieux, habillé d'un maillot de Dortmund, qui cherche sa vache. Je le soupçonne à juste titre d'être Octavio, le paysan que nous avions rencontré à l'aller et chez qui nous avions prévu de camper. Nous l'attendons devant chez lui, accueillis par sa femme Rosa. À son retour, Octavio nous raconte quelques histoires sur Choquequirao et nous décrit la vie qu'ils mènent ici. Ils subsistent grâce à un petit élevage et au tourisme. Ils n'ont pas besoin d'une grosse rentrée d'argent. Ils sont propriétaires de leur maison, produisent une partie de leur nourriture et mènent une vie simple. Ils ont des enfants qui vivent tous à la capitale, c'est-à-dire, à mille lieues d'ici. Ils se revoient de temps en temps, tantôt à Lima, tantôt dans ce trou perdu mais merveilleux.

Le soir, après avoir acheté des œufs chez eux ainsi que du pain et du poulet dans le village, nous mangeons dans leur cuisine avec eux mais chacun son repas. Ce beau moment est certainement le plus chaleureux du voyage. L'ambiance est tamisée. Assis sur des bancs ornés de peaux de chèvres, nous entourons tous les quatre le four traditionnel en fonte. Nos conversations viennent revêtir le bruit du crépitement du bois. La cuisine est animée par les flammes du fourneau et par le grouillement d'une famille de cochons d'Inde qui se balade

groupée mais librement dans la pièce. Les victuailles semblent vivre en harmonie chez leurs prédateurs. Octavio et Rosa mangent du cochon d'Inde trois fois par jour. Nous échangeons des regards paisibles et bienveillants. Octavio est curieux, Rosa avenante. Elle nous offre du dessert. De notre côté, nous leur laissons ce qu'il nous reste de polenta. Après deux mois qu'on en trimballe dans nos sacs et pire encore, dans nos estomacs, nous voilà enfin débarrassés !

Pour quelques sous, trois fois rien, nous installons nos tentes dans leur enclos à vache, coin tout à fait idéal pour s'installer et curieusement dénué de bouse. Je médite sur la vie d'Octavio et Rosa, qui n'est pas sans faire écho au livre que je lis en ce moment : « *La sobriété heureuse* » de Pierre Rabbi, dans lequel l'écrivain paysan, à l'initiative de nombreux collectifs dont le mouvement colibri, développe l'idée d'un mode de vie sobre, où nous recherchons le bonheur par les plaisirs simples et réels. Il appelle à une résistance contre la société de consommation de masse et à un ré-enchantement du monde. Ce concept de sobriété heureuse, qui s'érige tout doucement sous les noms de décroissance, post-croissance ou encore de sobriété joyeuse est ici, à Cachora, pratiqué tout à fait inconsciemment. Ces gens n'ont pas l'air plus malheureux, et bien moins névrosés que ceux qui peuplent nos cités modernes en Occident. Quant à la liberté...

Le lendemain, un adolescent nous propose spontanément de faire du covoiturage jusqu'à Abancay, notre prochaine étape. C'est son père qui conduit, au volant d'une voiture pleine à craquer : nous sommes deux à l'avant, quatre à l'arrière et il y a une personne dans le coffre. C'est assez fréquent ici. Relativement aux salaires, le coût du pétrole est beaucoup plus élevé ici alors on rentabilise. L'adolescent va en ville pour offrir un téléphone portable à son petit frère de neuf ans et nous raconte que, quand il sera grand, il veut être agriculteur à Cachora.

Avec le père, nous parlons pendant une heure : de notre voyage, de la France, du Pérou « ¿Les gusta? », de la monnaie - sujet de prédilection en Amérique latine, surtout en Argentine - et de politique. Il m'explique qu'économiquement, Cachora, caché derrière les montagnes, est assez indépendant, un peu comme une île et on ressent moins ici l'effet de la crise qu'ailleurs. L'autonomie engendre la résilience. Il m'explique par contre que les jeunes qui veulent faire des études doivent aller à Cusco ou à Lima.

À Abancay, nous achetons des tickets de bus pour Lima puis nous intégrons un tournoi informel de football. Nos coéquipiers sont d'abord super chouettes mais très vite, nous sommes pris pour des vaches à lait. On nous réclame de l'argent pour jouer, puis on nous demande de leur acheter des bières. Nous refusons poliment, nous parvenons à jouer vingt minutes, l'occasion d'une belle raclée. Nous prenons finalement congé d'eux lorsqu'ils nous exhortent avec insistance à draguer des filles. Nous faisons nos courses puis Thomas se rend chez une coiffeuse qui fait du bon travail pour moins de deux euros. Enfin, nous sautons dans le bus dans lequel nous peinons à dormir.

Nous nous arrêtons en plein milieu du trajet, à Chincha, une ville sur la côte. Nous marchons pendant deux heures à la recherche d'une plage. Sur notre trajet, un joli cimetière tout à fait pittoresque et plein de verdure se distingue du reste du paysage, pâle amas de briques et de déchets sur le sable. Le panorama n'est composé que de tons beiges. Nous parvenons à l'océan. La plage s'allonge à l'infini des deux côtés mais seule une toute petite portion est aménagée. Il y a un restaurant sur la route et, à proximité de la mer, sept snacks absolument identiques, construits en préfabriqué et sponsorisés par une marque de soda. Le reste de la plage est déserte et sauvage sur des dizaines de kilomètres.

Nous passons la journée à la plage, du côté aménagé. Je me baigne pour la deuxième fois dans le Pacifique. Je ne boude pas mon plaisir, l'eau est fraîche mais je me réchauffe en jouant avec les vagues. Thomas se baigne quelques instants mais il reste traumatisé par son expérience à Lima. Nous étions allés sur une plage de galets. Les vagues, assez puissantes, s'écrasaient presque à même le sol. Il faut donc plonger très rapidement dans l'eau si on veut éviter de subir la lourde frappe des vagues et se faire ensevelir sous les galets qui se déplacent en masse au gré du courant. Thomas avait mal négocié son entrée dans l'eau, ayant naïvement gardé sa paire de claquettes et ses lunettes de soleil, qu'il était parvenu à récupérer malgré tout. Sortir de l'eau est encore plus fastidieux, il faut attendre qu'une vague éclate sur la plage et se précipiter vers le rivage. Le sol se dérobe littéralement sous nos pieds : les galets sont attirés vivement par le large. On entend dans notre dos le bruit de la prochaine vague qui s'apprête à nous avaler, il faut sortir avant qu'elle n'arrive. Le danger est réel. Ici, sur la plage de Chincha, il n'y a rien de tel et nous pouvons rester nous baigner sans avoir à rechercher le large. D'ailleurs, à Lima, nous étions peu ou prou les seuls baigneurs alors qu'ici, des Péruviens nous imitent mais beaucoup d'entre eux se baignent tout habillés. La plage n'est pas investie de la même manière ici qu'en Europe. Personne ne vient pour bronzer ; c'est plus convivial, presque festif. Les gens, tous venus en groupe, discutent et boivent des bières. Des gamins puis des Témoins de Jéhovah nous abordent sympathiquement les uns après les autres puis, quand la nuit tombe, nous recherchons où manger et dormir.

Après avoir marché presque une heure, nous dînons dans un petit restaurant situé au péage puis nous installons la tente entre la route et l'océan, sur le sable. Nous nous dépêchons de l'installer, je sens de féroces fourmis qui profitent du fait que je sois occupé pour m'attaquer, me mordre. Nous nous réfugions

vite à l'intérieur. Mais la nuit, nous nous faisons réveiller par une armée de fourmis. Elles sont là par centaines et pincent notre peau qui commence à être marquée par les assaillants. En se réfugiant dans le duvet, on subit moins d'attaques de fourmis mais il fait beaucoup trop chaud. Leur agressivité provoque notre rage. Nous tentons un génocide. Mais leur nombre ne fait qu'augmenter, nous commençons à comprendre qu'elles ne sont pas entrées avec nos sacs comme on l'a d'abord cru mais qu'elles profitent d'un petit trou à l'intérieur de la tente. La nuit est blanche, nous voyons rouge. Maudites fourmis ! Aux premiers rayons de soleil, nous rangeons nos affaires. Tandis qu'un fou nous appelle au loin et pousse des cris incompréhensibles, nous passons une heure à débarrasser nos affaires des agresseurs de la nuit puis nous petit-déjeunons.

Ensuite, nous essayons de faire de l'auto-stop. On nous a prévenus qu'au Pérou comme en Bolivie, l'auto-stop ne fonctionnait pas, que les gens réclamait inévitablement de l'argent. Nous voulons vérifier, quitte à arrêter un bus si l'auto-stop ne fonctionne pas. Nos espoirs n'étaient pas vains ! Nous sommes emmenés par Juan, un vendeur d'or. Parti de nuit d'Arequipa où il avait un rendez-vous commercial, il retourne chez lui à Lima. Il vend souvent de l'or à des Suisses, nous raconte-t-il. Juan est ultra énergique. Ses phrases sont des fusées. Il est incapable de parler lentement, sinon normalement ; nous ne comprenons qu'une phrase sur deux. Il nous amuse bien. Sa manière de prononcer les villes est identique à celle des vendeurs de tickets de bus qui, avec une intonation toute particulière, hurlent en répétant rapidement trois fois le nom de la destination qu'ils proposent. Souvent, l'un de ses deux téléphones portables sonne et les conversations avec « bébé », sa femme, nous égaient tant Juan est excentrique.

Arrivés à Lima, nous nous installons dans un hôtel que nous ont conseillé des Français : Le Machupichu hôtel. Pour le même

prix que les précédentes, notre nouvelle chambre nous paraît conviviale et spacieuse quand les autres étaient complètement inhospitalières et étroites. On regrette juste l'absence d'eau dans les sanitaires après dix heures du soir. Je sympathise beaucoup avec Edel, l'un des deux concierges qui se relaient inlassablement. Il travaille depuis quatre mois dans cet hôtel mais dès que son patron a le dos tourné et qu'il n'a pas de besogne à faire, il en profite pour se remettre à son artisanat : il travaille le cuir.

Ses discours ne sont pas toujours clairs. Un soir, il nous explique sans introduction, au détour d'une rencontre hasardeuse dans le couloir, que l'humanité n'a pas d'avenir et détaille son explication en évoquant l'hypocrisie de la Révolution française, des francs-maçons, du roi d'Espagne et des rois mages. Ce pêle-mêle historique est d'autant plus ésotérique qu'Edel nous parle en espagnol. C'est un personnage complexe, haut en couleur, échoué dans cet hôtel après des problèmes familiaux et financiers. Il aide Thomas à faire sa lessive. Souvent, en plein travail, il s'endort en quelques instants malgré lui, comme un narco. On peut le comprendre, il travaille douze heures par jour ! Je sens que son esprit résiste tant bien que mal à la décadence d'une vie prolétaire, ultra-précaire. Malgré un boulot merdique, des rencontres fades, une soumission aux exigences toujours plus envahissantes de son patron et le manque de sens de sa vie, il cherche à garder la tête hors de l'eau, à sauver son humanité, à protéger sa flamme. Même après avoir quitté l'hôtel, je continuerais à lui rendre visite, partageant un ou deux repas avec lui.

Quelques jours avant mon départ, je lui prête une vingtaine d'euros qu'il doit me rendre le surlendemain. Il tarde à trouver l'argent pour me rembourser et je réagis de manière tout à fait lamentable, me fâchant presque. En y repensant plus tard, j'ai terriblement honte de la façon dont j'ai pu me comporter. Cinquante soles valait-il que je devienne rude avec un type dont la vie est déjà si difficile et que je respecte profondément ? En

vérité, d'une part, je prenais surtout peur d'avoir été roulé, d'avoir cru à une amitié qui n'était pas sincère et d'autre part, depuis le début du voyage avec Thomas, nous nous sommes habitués à dépenser le moins possible. Nous lésinons radicalement[1]. Cette conduite est désormais profondément ancrée en nous et prend des allures parfois absurdes. Au final, la veille de mon départ, Edel viendra me rembourser et tout honteux, je le prierais de me pardonner pour mon manque de décence. Je me fais une promesse : plus jamais ce vice !

L'avant-dernier jour de voyage de Thomas se caractérise par notre fatigue éminente partagée. Nous nous endormons après le souper alors que nous voulions juste faire une petite sieste avant d'aller au cinéma. Le lendemain, nous passons une belle journée. J'accompagne Thomas acheter des souvenirs pour ses proches. Nous retrouvons ainsi nos amies boutiquières. On achète des bières le soir pour marquer le coup. Nous les partageons avec un Français que l'on rencontre à l'hôtel. Il a fait des études de Sciences politiques à Buenos Aires et la vision qu'il a du mouvement des gauches sud-américaines correspond peu ou prou à ce que je lis dans le livre de Marc Saint-Epury « *Le rêve de Bolivar* » (2007) :

Dans les années 2000, de nombreux mouvements populaires progressistes se sont formés en Amérique du sud - et en Amérique centrale. Ces tournants, qu'on observe sur l'ensemble du sous-continent, ont des causes communes : l'échec incontestable des politiques du FMI - dettes en hausse, inégalités accrues, privatisations désastreuses -, une baisse relative de l'influence des États-Unis ainsi qu'une discrimination économique et culturelle des métis et des indiens. Partout, ces mouvements ont été lancés par la société civile, ils s'opposaient à une oligarchie d'origine européenne de tendance raciste. Dans chaque pays, ces mouvements ont emprunté des formes

1 Précisons ici que nous sommes beaucoup plus pingres avec nous-même qu'avec les autres.

distinctes et des discours radicalement différents. Dans bien des pays, ils ont abouti à des victoires électorales et à l'accession au pouvoir de partis de gauche. Néanmoins, de nombreux commentateurs européens ont caricaturé ces vagues de gauche : Hugo Chávez fut souvent par exemple présenté comme un dictateur totalement déraisonnable à l'inverse de Lula considéré comme sérieux. Derrière les apparences et les représentations médiatiques, les politiques se ressemblent beaucoup et sont moins révolutionnaires que ne l'imaginent à la fois les plus grands détracteurs et les plus grands admirateurs de ces mouvements. Bien souvent, les gouvernements progressistes arrivés au pouvoir sont confrontés à des niveaux de corruption, de clientélisme et de violence très élevés et très ancrés contre lesquels ils ne peuvent pas grand-chose. Bien souvent, ils maintiennent une politique économique orthodoxe favorisant les marchés ; de même, les réformes agraires mises en place dans certains pays sont très en deçà des attentes de la population[1]. Néanmoins, la recherche d'indépendance - certes à nuancer - à l'égard du FMI et des pays étrangers, les politiques de redistribution de richesse, la hausse du SMIC dans certains pays, la valorisation - modeste - des services publics, l'arrêt des privatisations voire même la renationalisation de certains secteurs importants de l'économie - notamment celles des hydrocarbures -, les incitations à la création de coopératives et l'émergence de politiques de discrimination positive sont autant de mesures que l'on retrouve souvent dans les politiques menées en Amérique latine durant une décennie. Elles ont contribué à réduire certes en surface mais très sensiblement le poids des inégalités et les difficultés du quotidien pour une grande partie de la population du sous-continent. Pour des dizaines de millions de personnes, elles ont permis de vivre plus dignement sinon de survivre. Les difficultés restent immenses. Les problèmes sont profonds. Selon Marc Saint-Upéry

1 Je pense notamment au Brésil, fort de la mobilisation des MST : Mouvement des Sans-Terre.

- et mes humbles observations vont dans le même sens -, l'Amérique du Sud se caractérise par la vanité de ses élans idéologiques, le cynisme et le fatalisme à propos des inégalités, un individualisme forcené et un je-m'en-foutisme persistant mais aussi par son optimisme qui rayonne chez chacun, cette énergie et cette dignité inaltérable que l'on retrouve même au cœur des plus terribles injustices, de l'oppression et des inégalités.

Notre camarade français ajoute un élément que le livre, écrit trop tôt, n'a pas pu recenser : l'arrivée au pouvoir de José Mujica. Président de l'Uruguay de 2010 à 2015, il limite l'évasion fiscale et légalise la consommation du cannabis[1] ainsi que la pratique de l'avortement. Mais ce qui séduit notre camarade français, c'est le style présidentiel et l'histoire de José Mujica. Cet homme d'État est tout à fait insolite ! Sous la dictature militaire, ce résistant récidiviste a été enfermé pendant deux ans au fond d'un puits. Trente ans plus tard, arrivé à la présidence du pays, il reverse la quasi-totalité de son salaire à des œuvres charitables[2], il ne demande qu'une sécurité minimaliste composée de seulement deux policiers, continue d'habiter la petite ferme de son épouse et déclare le palais présidentiel comme refuge pour les sans-abris. Voilà le coup de cœur de notre camarade français.

Sur les routes d'Amérique latine, depuis huit mois, ce dernier a rencontré des Français avec qui il voyage désormais. Deux d'entre eux sont restés à La Paz avec leurs nouvelles petites amies, des prostituées. Le dernier de ses trois compagnons nous rejoint dans la petite cuisine de l'hôtel. C'est un type sympathique, plus discret mais tout aussi bavard. Il a sur sa tronche six points de suture. Voulant défendre un copain, il a attaqué imprudemment le vigile

1 Lire à ce sujet l'article « Pourquoi l'Uruguay légalise le cannabis » de Johann Hari de l'édition de février 2014 du journal Le Monde diplomatique.

2 Il ne conserve environ que dix pour cent de son salaire, c'est-à-dire neuf cents euros par mois soit le salaire moyen en Uruguay.

d'une boîte de nuit. Le vigile lui a cassé la gueule comme il faut. Défendre son ami était certes vain et absurde, mais voilà un acte qui ne manquait ni de panache, ni d'honneur !

Notre ami français nous raconte aussi qu'il a rencontré pendant son voyage plusieurs Israéliens avec qui il n'a eu que de mauvaises expériences : d'après lui, les Israéliens seraient des voyageurs sans respect, en meute, qui se croient libres de tous les droits, qui ne font l'effort de parler ni l'espagnol ni l'anglais, préférant l'hébreu. Il serait tout à fait impossible d'évoquer l'existence de la Palestine avec eux. Nos amis reçoivent la visite d'une amie péruvienne, vraisemblablement un plan cul. Elle est pleine de vitalité, souriante. Elle parle, parle, parle … tant et si bien que Thomas ne sait pas comment s'en aller poliment sans la couper dans son élan.

Le lendemain, Thomas se réveille de bonne heure puis me fait ses adieux et me souhaite bonne chance pour la suite du voyage. En fait, c'est lui qui aurait bien besoin d'une bonne étoile. Jusqu'au bout, la malchance l'aura poursuivi : en arrivant en France, à l'aéroport, son sac est fouillé par la douane qui trouve vingt grammes de feuilles de coca. Il reçoit une amende de quatre cents euros que nous partagerons en partie. Les feuilles de coca sont tellement ordinaires ici et si inoffensives que nous avions complètement oublié qu'elles puissent être interdites en France. L'amende est très salée, surtout pour une si petite quantité. Coincé à l'aéroport sans argent, sans carte bleue et sans téléphone, ayant tout perdu pendant le voyage, il emprunte un téléphone au service des douanes et appelle sa copine qui revient alors à l'aéroport - où elle l'a attendue un moment avant de rebrousser chemin. Elle retrouve Thomas et paye sa contravention.

Malgré toutes les galères qu'il a endurées, Thomas a su garder de l'enthousiasme. Jusqu'au bout, sa compagnie était très agréable.

Seul avec tout le Pérou

Du 1er au 14 avril

Je passe ma première journée sans Thomas dans la ville de Lima. Je prends mon temps, privilégie la marche ou le bus au taxi. Je retourne notamment à la plage, visitant ainsi Miraflores. Dans ce quartier de Lima, les rues sont incroyablement propres, l'architecture est moderne, les enseignes sont toutes occidentales et les prix sont exorbitants en comparaison avec le reste du pays. Le contraste est terrible.

Le soir, Nathalie Weber - la française résidant à Lima qui nous avait proposé son aide quand nous étions clandestins - m'a invité à un barbecue francophone. Je dois rejoindre Nathalie et son mari près de chez eux à Barranco, un quartier limitrophe de Miraflores. Les passants à qui je demande mon chemin sont effarés : « ¡Es muy lejos! Al pie, no se puede. » C'est trop loin ? Vraiment ? Ce genre d'avertissement a plutôt tendance à me galvaniser. Depuis la plage, je marche une heure et demie avant d'atteindre avec un quart d'heure d'avance le point de rendez-vous ; un croisement entre deux boulevards. Bien évidemment, je n'ai aucun moyen de communication depuis le début de l'après-midi. Et si le rendez-vous avait été annulé ? Ou repoussé ? Un quadragénaire, en costume sobre mais classe vient me chercher, c'est Didier, le mari de Nathalie Weber. C'est un homme sympathique, débonnaire. Il est « associé » dans une entreprise de nettoyage de vêtement destinée aux hommes d'affaires fortunés du pays. Il m'emmène dans leur appartement, au sein d'une résidence ultra-sécurisée.

Nathalie et Didier ont quatre enfants. Les deux aînés - de dix-huit et quatorze ans - se parlent en français mais les dernières, qui ont vécu plus longtemps au Pérou qu'en France, se parlent en espagnol malgré les recommandations de leurs parents. Nous partons ensemble au barbecue en taxi. Je m'attendais à une grande réception rassemblant du beau monde francophone, voilà un repas intime et très convivial, nous sommes cinq autour de la

table. Nous sommes chez un couple luxo-péruvien[1] qui nous a invités afin de fêter et d'expérimenter l'apprentissage du français par le mari. Son français est excellent, il est par ailleurs très humble, très courtois, me propose une veste quand la température se rafraîchit, et reste souriant lorsque les trois exilés d'Europe crachent sur le Pérou ; sur son fonctionnement et ses habitants. Au fond, il sait bien que derrière les critiques, ils adorent leur pays d'accueil, aucun d'entre eux ne souhaite le quitter. Nathalie aimerait écrire un livre répertoriant toutes les difficultés que rencontrent les Français en arrivant au Pérou qu'elle intitulerait « No te preocupes », « ne t'inquiète pas », la phrase chétive des Péruviens qui la ressortent peu ou prou pour tout.

Le repas est très agréable. Nous buvons joyeusement plusieurs bières. Je n'avais plus été ivre depuis le carnaval argentin. Le festin est avant tout gastronomique, je me goinfre de viande, de salade, de patates que l'on trempe dans une savoureuse sauce huancaína[2] ou encore de merveilleux desserts, conçus avec brio par notre hôte qui est cuisinière. Il n'y a guère que les fromages que j'ai achetés dans un supermarché qui ne soient pas délicieux. Ici, ils sont beaucoup trop salés et manquent cruellement de goût. C'est d'ailleurs bien le seul détail qui, ce soir-là, me rappelle que je ne suis pas en France. Toute la soirée, nous écoutons des chansons françaises, nous parlons en français et la maison est équipée du même confort qu'une belle demeure moderne occidentale. Je repars au milieu de la nuit en taxi. Sur la voie express, nous croisons un autre taxi en panne et décidons d'aller l'aider. Ils intervertissent les batteries et nous repartons. En discutant avec le chauffeur, j'apprends qu'il est indépendant. Il aime son métier parce qu'il n'a pas de chef - sinon ses clients. Il prend ses congés lorsqu'il le décide, choisissant par exemple de travailler la semaine sainte pour se reposer ensuite.

1 La femme est luxembourgeoise, le mari péruvien.
2 Sauce à base de piment jaune.

Le lendemain, je fais des courses pour plusieurs jours puis je mange dans la petite cantine d'un club de retraités de Lima dans lequel j'ai pris mes habitudes. J'y rencontre un vieux avec qui je parle géopolitique. Il semble d'abord avoir une vision aiguisée du monde et saisir les problématiques avec finesse mais je m'aperçois ensuite qu'il ignore jusqu'à l'existence même des Juifs. Serait-ce possible ? « ¿No sabes que es un judío? » Ma formulation est pourtant bonne. Lorsque je lui demande comment s'appelle le peuple qu'Hitler et les Allemands ont tué pendant la Seconde Guerre mondiale, il me répond qu'il ne sait pas, probablement les noirs. Je lui demande alors quelle est la religion des habitants d'Israël. Ils sont protestants, non ? Comble de l'ironie, voilà que je m'improvise professeur de théologie, moi qui ai toujours évité de mon mieux les questions de religion.

Bon, il est temps de quitter Lima, de reprendre la route. Accompagné par un expatrié chinois qui, curieux, est venu m'aborder spontanément, je me rends dans le quartier où se trouvent les compagnies de bus. Avec un plaisir malicieux, je demande un billet pour *n'importe où*. Une fois sorti de Lima, je compte faire de l'auto-stop au hasard. Je galère, les gens sont désemparés devant une demande aussi absurde et aucun bus ne veut m'emmener dans une petite ville. Je finis par trouver un bus pour Abancay qui me dépose bien avant, sur la côte pacifique, au nord de Lima. J'atterris de nuit sans savoir vraiment où je suis. Le paysage est composé de sable et de baraquement primaires. Je devine la mer. Je ne sais pas trop où aller, ni ce que je fous là. Cette fois, je ne partage ces aventures qu'avec moi-même, c'est déconcertant. Probablement parce que je recherche un regard, de la compagnie, je demande à des adolescentes si elles connaissent un endroit pour camper. Contre toute attente, elles m'emmènent jusqu'à la plage, à une vingtaine de minutes de là. J'y mange, j'y médite et j'y dors très bien.

Je m'amuse le matin sur la plage. Après avoir contemplé la mer, petit-déjeuné, lu, m'être baigné dans l'océan, avoir filmé une séquence du documentaire, relu, écrit, médité, relu encore, discuté avec une famille, observé le gamin emmerder les crabes et après avoir de nouveau écrit, je suis chassé par une tempête. C'est au prix d'efforts acharnés que j'arrive à maintenir la tente debout sans qu'elle ne s'envole puis à la ranger. Je mange et reprends la route. Je ne sais pas trop où je vais. C'est le destin qui choisira pour moi et le destin a le visage d'un employé municipal, directeur des ressources humaines de Huaraz, une petite ville nichée entre deux massifs : la cordillère noire et la cordillère blanche. La première est pauvre de verdure, la seconde est très généreuse et merveilleuse, me raconte mon conducteur. Il connaît toute la région par cœur. Le paysage se dévoile petit à petit : d'abord, nous roulons sur la côte pacifique, toujours la même côte composée d'océan et de dunes de sable sur des milliers de kilomètres. Ensuite, nous quittons la côte et traversons des montagnes arides, très sèches. Le vert est toujours absent du paysage, qui préfère les nuances de marron et ici ou là, des champs rouge vif ornent le paysage, ce sont des champs de paprika. Enfin, nous entrons dans des massifs verdoyants.

Mon conducteur me dépose dans le village de Conococha. En prospectant un terrain idéal pour planter ma tente, je croise des jeunes qui jouent au football sur un terrain de gravier. Ils sont très sympathiques, très curieux, j'intègre la partie avec plaisir. Très vite, mes courses m'épuisent énormément. Pourtant, l'endurance a toujours été mon atout - au football du moins. Manquerais-je de condition physique ? J'apprends plus tard que Conococha se situe à quatre mille cent mètres d'altitude. Il y a quelques heures encore, j'étais sur la plage donc au niveau de la mer. Voilà pourquoi je manque de souffle. Je me retrouve ensuite seul avec mon assiette dans un petit restaurant à deux sous puis seul avec les étoiles et la pleine lune.

Le lendemain, ma bonne étoile brille toujours : malgré le peu de circulation sur cette route - une voiture passe devant moi toutes les cinq minutes -, je suis pris par un couple de vieux paysans. Dans le coffre de la voiture, il y a trois chèvres. Au-delà de cette anecdote amusante, je ne suis pas à l'aise dans cette voiture. Le couple de paysans ne daigne pas me parler. Je m'emmerde et me demande pourquoi m'ont-ils pris ? Je commence à deviner lorsque trois autres personnes montent à leur tour dans la voiture. Au Pérou, le covoiturage spontané est très répandu. Il est très facile de se faire emmener dans un village voisin. Il suffit d'être sur le bas-côté de la route et d'attendre le premier remis, taxi, combi ou même une voiture ordinaire. Tout véhicule est susceptible de s'arrêter. Ainsi, les automobiles sont très souvent remplies, voire surchargées. Plusieurs fois, je vois des gens dans le coffre de la voiture. Ici, on s'organise spontanément pour rentabiliser les trajets. D'une part, le pouvoir d'achat est incomparablement plus faible et d'autre part, la débrouillardise, les activités informelles et la spontanéité font ici partie de la culture populaire, au-delà même de l'aspect financier.

Pour moi qui fais du stop, la tâche est ardue. Il me faut être suffisamment clair dans mes intentions : Je fais du stop, je ne cherche pas un taxi. Souvent, des conducteurs s'arrêtent mais je reconnais à leur voiture ou à leur démarche leur visée lucrative et les préviens. Cette fois-ci, je ne l'avais pas vu venir. Arrivé à mi-chemin de Huaraz, le couple de paysans me demande cinq soles. Je leur file les quelques piécettes que j'ai sur moi mais il n'y a pas le compte. La négociation est rude mais je suis sans pitié. Il fallait me prévenir. J'ai du temps, je veux rencontrer les gens, je ne force personne à me prendre, je fais du stop, pas du taxi.

Je continue ma route avec deux cousins qui rendent visite à quelques parents pour les Pâques. Nous nous arrêtons voir un type faire du saut à l'élastique – sans élastique mais avec une corde - au-dessus d'un pont, nous profitons quelques instants

d'un festival puis cassons la croûte dans un petit restaurant. J'avais bon espoir ensuite de pouvoir m'incruster à leur repas de famille mais on ne me le propose pas et je n'ose pas demander. Pourtant, j'aimerais avoir le culot d'Antoine de Maximy ; ne pas me poser trop de questions et demander spontanément et sympathiquement l'auspice aux gens. C'est mon challenge !

Je me renseigne sur la nature alentour. L'accès à la cordillère blanche est très réglementé. Autant l'organisation de la société emprunte des traits à l'anarchie, autant la nature est toujours terriblement cadrée. En France, c'est au milieu de forêt sauvage et naturelle qu'on est galvanisé par un puissant sentiment de liberté. Au Pérou comme en Bolivie, c'est plutôt dans les villes et les campagnes qu'on ressent cette liberté. L'accès à la nature est souvent contrôlé - registres à signer, péages, rares chemins. D'ordinaire, il est de coutume de se faire accompagner d'un guide et si on peut tout de même se balader seul, la nature est ainsi faite qu'il est impossible de se balader hors des circuits principaux et il est rarement possible de dormir en dehors des campings prévus à cet effet. Je voulais me confronter seul avec la nature, suivre mon instinct, chercher mon chemin, improviser une aventure et non vivre une expérience édulcorée, mesurée, préparée. Je fais donc une croix sur la cordillère blanche mais je n'ai pas de plan B.

Pour le moment, il me faut trouver un endroit pour dormir. J'essaie de m'éloigner de la ville pour trouver un coin pour camper. Je marche longtemps mais la ville semble s'agrandir sous mes pas et l'urbanisation s'est développée dans les reliefs caillouteux. Je passe devant une entreprise d'apprentissage de conduite de camion avec un beau terrain d'herbe, un peu caché, idéal pour me poser. Nous sommes samedi soir, il y a peu de risques que je dérange quelqu'un, je garde l'idée en tête mais je cherche mieux. Je rencontre trois quadragénaires sympathiques. Ils attendent leurs hôtes qui les ont invités à manger le soir, pour célébrer les Pâques. Dans le cours de la discussion, j'explique mon

voyage et ma recherche d'un coin idéal pour camper. Ils m'affirment alors que leurs amis ont un coin idéal pour mettre la tente, dans le jardin, derrière la maison. J'attends alors avec eux, profitant de leur compagnie. En vérité, la propriétaire de la maison n'a pas du tout envie que je squatte le jardin. Et en réalité, le terrain est minuscule, rempli d'énormes pierres, complètement en pente et déjà habité par un cochon. Devant mon désarroi, mes nouveaux amis proposent que je dorme dans le garage mais la propriétaire n'est pas très enjouée à cette idée. Je n'insiste pas, gêné par la situation, salue tout le monde et repart. La propriétaire est alors prise de remords, me conseille un endroit puis me propose de revenir chez elle si je ne trouve rien de mieux ailleurs.

La nuit approchant, je finis par revenir vers ma première idée, le terrain de l'auto-école de camion. Je soupçonne que l'auto-école soit également une habitation. Pour éviter tout problème, je vais toquer à la porte, demander la permission. Quatre chiens surgissent de nulle part et aboient avec véhémence. Je suis habitué aux intimidations canines et méprise généralement leurs menaces mais ces chiens sont particulièrement agressifs. Ils m'entourent et font un tel tapage que lorsque les propriétaires sortent leurs têtes par la fenêtre, nous n'arrivons absolument pas à nous entendre, même en criant. De toute façon, rien qu'à la tronche qu'ils tirent, je comprends immédiatement que ce sont des cons ! Tels chiens, tels maîtres. Je leur prie, sinon leur crie de m'excuser pour le dérangement et je repars : l'attitude des chiens m'inquiète sérieusement. Alors que j'ai presque quitté les lieux, l'un des clébards me mord le mollet. Merde ! Je maudis ce chien. Si j'attrape la rage à cause de lui, je promets de le trucider avec mon couteau suisse ! Connard de chien, connards de maîtres ! Puis je m'aperçois que c'était juste un avertissement, qu'il n'a pas croqué ma jambe, juste posé ses sales crocs dessus. Ils n'ont pas traversé ma peau. Je me calme et fuis sans demander mon reste - de peau. Je suis un peu sous le choc. Je cherche encore quelques minutes un endroit pour dormir puis décide d'abandonner.

Je file à l'hôtel. Je passe devant la maison où j'avais rencontré les gens sympathiques qui m'avaient proposé d'installer ma tente sur le terrain du cochon. Je croise le mari qui rentre au même moment. Nous discutons, il ne comprend rien à ce que je raconte, je suis complètement traumatisé par l'épisode du chien. Et alors que je continue ma route, ses amis lui expliquent brièvement ma situation et alors il me rappelle de loin. Finalement, non sans réticence, il me propose de dormir dans le garage. Je gagne donc mon challenge, j'ai réussi à me faire inviter chez un inconnu péruvien mais les conditions ne sont pas terribles. Nous mangerons séparément et discutons une vingtaine de minutes seulement. Je suis enfermé dans le garage et je dors à même le sol très poussiéreux. Pendant la nuit, le voisin puis le mari sortent et rentrent la voiture et je dois quitter les lieux avant huit heures. Ce n'est pas le partage que j'espérais mais tout de même, j'ai réussi ! Et si l'anecdote n'est ni glorieuse, ni merveilleuse, indéniablement elle m'amuse !

Le lendemain, je résume tout cela en images : je me filme marchant dans les rues suivi par un chien, je toque à une maison et demande l'hospitalité à des gens qu'on ne voit même pas. Je dors à même le sol d'un garage. Tout y est.

Je vole quelques notes de harpes de Huayno, joués dans un restaurant. Le Huayno est une musique et une danse typique du Pérou qui remonte à l'époque précolombienne. Extrêmement populaire, cette musique m'accompagne partout, tout le temps : c'est très vite lassant. Mais c'est la première fois qu'on en joue devant moi et l'impression est bien meilleure.

Je quitte Huaraz et je suis pris en auto-stop par Alfonso et son fils de trois ans. Alfonso est quelqu'un de calme, détendu, dont la simplicité se dégage immédiatement. Il me dépose à Oca, un petit village au sud de Huaraz. Je continue de faire de l'auto-stop. Deux Péruviens viennent discuter avec moi. Une fois de plus, on vient

m'expliquer que ça ne sert à rien de faire de l'auto-stop, que ça ne fonctionne pas. Comment suis-je arrivé à Huaraz, sinon en auto-stop ? À mon tour, je leur demande ce qu'ils font ? Ils préparent un petit tournoi de football. Au programme, quelques matchs, un barbecue et de la bière. Il n'en fallait pas tant pour me convaincre, j'arrête l'auto-stop et les aide à installer une bâche rudimentaire. Il fait beau, mais c'est la saison des pluies. Il ne fait aucun doute pour eux que des précipitations vont arriver. Une vingtaine de types débarquent. Parmi eux, Alfonso, le père de famille qui m'a emmené jusqu'ici. La journée s'annonce de belle augure.

Les conditions de jeu sont en revanche exécrable. Le terrain est un champ de creux et de bosses. L'herbe haute dissimule les pièges à chevilles. Les cages de buts sont rudimentaires : Trois branches de bambou ont été assemblés en angle droit. Le ballon est de mauvaise facture et il est sous-gonflé. Enfin, il n'y a pas de chasubles, c'est très difficile de reconnaître ses coéquipiers, surtout pour moi qui ne connais personne. Un match coûte malgré tout cinq soles et ne dure qu'une demi-heure. Je fais le premier et laisse ma place au second. Il se met à pleuvoir, je trouve alors le temps un peu long et je commence à avoir faim. J'hésite à faire bande à part. Avec Thomas, nous aurions probablement continué notre route ou préparé notre propre tambouille mais seul et plein de temps, je préfère rester encore un peu voir comment les choses évoluent.

Ma patience paie. Les matchs se terminent et les femmes nous ont préparé des barquettes de nourriture composées d'une côtelette, de maïs et de légumes. Quasiment tous balancent leur barquette en polystyrène sur le sol. Je les ramasse et je suis imité. Nous sommes tous réfugiés sous la petite bâche, certains assis sur une chaise, sur la glacière ou par terre, d'autres debout et nous buvons des bières à la méthode péruvienne. Pendant une heure et demie, nous sommes continuellement tordus de rire. Beaucoup reçoivent des surnoms. J'appartiens au club Zidane pour ma calvitie naissante mais je n'ai pas encore le niveau du maître

Zidane, qui n'a plus un cheveu sur le dessus du crâne. Nos délires n'ont plus de sens. On me demande sans cesse de répéter en criant : « ¡Cobarde! ». Alors, pour un rien et de ma voix la plus grave, je gronde « Lâche ! » à l'un des camarades. Ma présence les amuse beaucoup, je suis souvent le centre de la conversation et je me complais dans ce rôle. L'un d'eux a la patience de m'expliquer les discussions que je ne comprends pas. Deux caisses de bières, c'est-à-dire plus de vingt litres, sont vidées. On part rechercher une dernière caisse. Avec quelques-uns, nous nous mettons parfois à danser pour amuser la galerie.

Après deux heures de franche rigolade et de chouettes conversations, je perds en vitalité. Parler en espagnol finit par m'épuiser. Quinze bonshommes se donnent la réplique, les discussions vont à cent à l'heure, je lâche un peu l'affaire et m'abandonne à mes pensées. Plus tard, je me remets dans l'ambiance et rigole de nouveau avec le groupe. Finalement, on m'offre pour mon dîner plusieurs barquettes de maïs qui étaient en rab. J'ai pu payer mon déjeuner mais, malgré mon insistance, ils refusent cette fois que je paie mon dîner ou une partie des bières. À la tombée de la nuit, je fais mes adieux aux derniers coéquipiers restants et les remercie pour cette journée inoubliable. J'installe ma tente sur le « terrain de foot » et m'endors en pleine écriture.

Le lendemain, un cochon se balade sur le terrain de football. Le ciel se dégage à mon réveil. Je commence à faire de l'auto-stop dans un sens puis décide tout compte fait de prendre un combi dans l'autre sens, optant pour une excursion que l'on m'a conseillée. On m'a raconté qu'à une demi-heure de marche, en montant sur le versant ouest, c'est-à-dire sur la cordillère noire, se trouvait un lac d'où la vue sur Huaraz est sensationnelle. J'espère profiter du ciel dégagé pour m'offrir ce point de vue dans les meilleures conditions. Je grimpe avec ardeur, ne ménageant pas mes efforts. Je grimpe, je grimpe. Le parcours est amusant, la

montagne est parsemée de terrains d'agriculteurs et d'éleveurs, les chemins pour monter sont donc multiples. Je croise de paisibles paysans et de magnifiques maisons de pierre. Je passe devant une école, les enfants m'aperçoivent alors et sortent tous en trombe. Tous me serrent la main. La maîtresse me rejoint à son tour, sourire aux lèvres et nous discutons brièvement de ma venue. Elle m'explique qu'ils parlent castillan[1] en cours. Pas un moment, elle ne paraît dérangée par mon arrivée soudaine qui vient perturber le cours. Au contraire, c'est l'occasion de sortir un peu dehors. La recherche du bonheur primerait donc sur celle de l'efficacité et de la discipline ?

Je parviens au lac après une heure et vingt minutes de marche intensive. On veut me faire payer un prix d'entrée que je refuse sans hésiter. Le coup est fourré. Le prix baisse, tout cela n'a rien d'officiel, de légal ni d'obligatoire. Je rigole à la pauvre Péruvienne et la félicite de son audace. Elle revient à la charge quand je prends des photos d'une maison ; apparemment la sienne. J'arrête mes clichés et pars de l'autre côté du lac. Le panorama est effectivement sublime. En face de moi, de bas en haut, j'observe le Rio Santa filer vers Huaraz, cerné de part et d'autres par les deux cordillères. Les montagnes s'élèvent progressivement comme par petits bonds et finissent au loin par se dresser dans le ciel en pics enneigés. Les contrastes sont marqués sans être agressifs, ils sont même joyeux. Alors que je filme une séquence pour le documentaire, je suis rejoint par un groupe de Suisses avec qui je n'ai qu'une brève discussion. Eux ont mis trois heures à monter jusqu'ici, à six cent mètres au-dessus de la vallée. Je casse la croûte sur des rochers, près d'un conduit d'eau artisanal pitoresque. Des touristes brésiliens puis asiatiques, accompagnés chaque fois d'un guide, me surprennent pendant ma toilette.

Dans la descente, je croise un paysan et nous faisons la route ensemble. Il revient de la récolte de patates avec son âne, un sac

1 Le castillan est un synonyme d'espagnol très utilisé en Amérique du Sud.

rempli de tubercules. Les pommes de terre poussent mieux en haut du versant qu'en bas. Il m'explique aussi qu'ici, l'élevage et le maraîchage vont de pair. L'herbe et certains déchets végétaux servent de nourriture aux animaux et les excréments des bêtes servent d'engrais pour les plantations. Ils n'utilisent ni pesticides, ni engrais, ni machines. Probablement, les techniques modernes seraient trop chères pour eux, et de toute façon, ils n'en ont visiblement pas besoin.

De retour dans la vallée, je reprends l'auto-stop. Encore une fois, on vient me dire qu'ici, l'auto-stop est impossible. Et de nouveau, je fais un pied-de-nez à ces imbéciles qui parlent trop vite. Une voiture rouge s'arrête, je fais la route avec un jeune couple qui part en vacances deux jours à mer, à Barranca. Parfait, j'avais l'intention d'y aller ! Nous quittons les vertes montagnes pour la côte sableuse. Eux logent quelques kilomètres avant Barranca mais le jeune homme fait un mini-détour pour me déposer dans le centre-ville, je n'en demandais pas tant ! Avant de me laisser, le mec me prévient : « Se puede dormir en la playa pero ¡tienes que hacer cuidado! Barranca no está segura. No sube en las moto-taxistas, hay algunas que roban la gente. » Bon, visiblement, la ville n'est pas rassurante et comme il me le conseille, j'évite les taxis, pousse-pousse et moto-taxis qui hantent les rues, klaxonnant inlassablement à chaque fois qu'ils m'aperçoivent – moi ou n'importe quel client potentiel - pour me proposer leurs services. Je ne peux jamais me balader dans les rues péruviennes sans subir un concert de klaxons improvisé.

Je me rends à la plage, sorte de station balnéaire péruvienne, mais j'attends la nuit pour installer mon campement. Des femmes s'inquiètent pour moi. D'après elles, je peux dormir sur la plage mais il vaut mieux camper près des drapeaux, bien en vue des passants et des rondes de policiers ; sinon c'est trop dangereux. Les deux avertissements coup sur coup cassent un peu ma tranquillité habituelle et je dors sur mes gardes, mon petit

couteau suisse à portée de main et mon argent caché à plusieurs endroits.

Le lendemain, je me lève très tôt. J'en profite pour lire, écrire, continuer d'apprendre l'espagnol ou encore pour me baigner. Après avoir fait les courses, je me pose sur un banc de la place des armes[1] et termine le livre « Le parfum » que Thomas m'avait prêté avant de rentrer en France. Le livre m'a accompagné dans mon petit voyage solitaire. À l'instar de Jean-Baptiste Grenouille, génial meurtrier à l'odorat inouï, j'essaye plus que d'ordinaire de repérer les odeurs qui m'entourent : celles des gens, de la montagne, de la mer, de la ville ou des milliers de saveurs qui planent dans les marchés. Dorénavant, je n'ai plus d'autres lectures que les articles des trois derniers mois du Monde diplomatique que j'imprime dans les cybercafés. À mon retour en France, j'aurais d'ores et déjà rattrapé mon retard sur la lecture de mon journal mensuel.

Non sans difficultés pour quitter cette grande ville, je passe l'après-midi sur les routes. Parmi les sympathiques et heureux conducteurs qui ont accepté de m'emmener, voilà quatre pieux chrétiens très chaleureux. Nous avons des discussions profondes et très intéressantes sur le cinéma, les voyages ou encore la musique. L'un d'entre eux – celui avec qui je discute le plus – est musicien. Il a lui aussi voyagé en auto-stop à travers tout le pays, gagnant de l'argent en jouant de la guitare. Il est aussi artisan et vendeur. Ils habitent Barranco, le quartier de Lima où vivent également Nathalie et Dider Weber. Je leur demande de me déposer dans une ville au hasard une heure avant d'arriver à Lima. C'est dommage, j'aurais aimé rester plus longtemps avec eux tellement le courant passe bien. Au moment de me déposer, ils me demandent s'ils peuvent prier pour moi. J'accepte et je joue le jeu. Ils posent chacun une main sur mes épaules, ferment les yeux et demandent à Dieu de me protéger dans une prière assez

1 Il semble que dans toutes les villes d'Amérique latine, la place principale s'appelle la « plaza de armas », place des armes.

longue. C'est étrange pour moi mais leur bienveillance me touche.

J'arrive à Lima le lendemain ou plutôt dans la banlieue commerciale au nord de la ville. Jamais je n'ai vu autant de voitures, de gens, d'immenses supermarchés et autres grands magasins. Le tout est désordonné et immense. Les échelles donnent le tournis. Je vois un bus avec écrit « Brasil », parfait, c'est une rue que je connais. Je retrouve Lima, j'y suis désormais familier. Je retrouve Edel, le concierge de l'hôtel. Je retrouve le plaisir de cuisiner moi-même.

Avec Thomas, nous avions demandé il y a bien longtemps l'hospitalité chez des habitants de Lima inscrits sur le site de couchsurfing. Rick avait gentiment accepté de nous recevoir tous les deux dans son « centre culturel » les deux dernières nuits de notre voyage. Nous l'avions contacté avec le compte de Thomas et je n'ai pas réussi à avoir des nouvelles de lui depuis. Je profite donc d'un footing matinal pour me rendre sur place - pour la troisième fois. Je toque à la porte du centre. M'ouvre une Allemande qui voyage depuis deux mois avec un Breton. Ils me reçoivent dans le centre et j'emprunte un de leurs téléphones mobiles pour appeler Nick qui me rejoint. En réalité, lui habite dans un appartement juste à côté. Il me présente un peu le lieu. Nick est professeur de communication et coach de vie à l'université. Ce centre culturel lui permet d'animer des activités associatives et bénévoles qu'il affectionne par ailleurs. Il accueille aussi des troupes de théâtre, de danse, d'art, des groupes militants et bien d'autres activités. Depuis quelque temps, son centre s'est agrandi et il peut commencer à accueillir de plus en plus d'étrangers dans cet espace. Il en accueille sans cesse une poignée et demande donc une participation symbolique de cinq soles par jour pour les charges. Il nous demande de maintenir l'endroit à peu près propre. J'y resterais quatre nuits et j'y rencontrerais sept voyageurs venus du reste du sous-continent et

d'Europe. Toutes les langues s'y côtoient en permanence ; un peu comme à Las Tierras de Avalon mais de manière beaucoup plus anarchique, le raffinement en moins. Le centre culturel de Rick est un incubateur de rencontres internationales, une sorte d'auberge populaire dévouée au bien commun, un refuge culturel ouvert à tous ou encore une modeste expérience politique d'un vivre-ensemble joyeux et spontané.

Je n'emménage dans ce centre que le lendemain. L'après-midi, je vais au musée de l'inquisition. J'apprécie la visite guidée, les explications sont claires et intéressantes. Cette pratique religieuse a symboliquement été importée d'Europe vers l'Amérique latine, mais les tribunaux ont reçu très peu d'accusés : les indigènes étaient considérés comme des enfants, on ne les envoyait pas devant le tribunal qui, comme en Europe, servait surtout à traquer les Juifs, très rares par ici. On y voit certaines pratiques de tortures parmi lesquelles on attache les bras derrière le dos à une corde que l'on lève jusqu'à soulever le condamné ou encore on le force à boire des quantités d'eau astronomiques, parfois jusqu'à la noyade.

Après ces réjouissances historiques, je me balade dans les quartiers populaires afin de trouver une pièce du trépied de Thomas que j'ai perdue. Sans succès. Par peur de m'ennuyer et pour mieux découvrir cette ville que j'ai déjà bien arpentée moi-même, je contacte par couchsurfing des Liméniens afin de leur proposer de boire un verre ensemble, de partager un brin de temps. Rapidement, deux filles me répondent positivement – un mec me répond bien plus tard alors que je suis déjà rentré en France.

Le lendemain soir, je me rends donc au premier rendez-vous couchsurfing. Je rejoins la fille directement chez elle. En entrant dans l'appartement, je prends peur. Très propre, parfaitement rangé mais carrément lugubre, il est exactement l'opposé du centre culturel de Rick, plein de vie, que je viens de quitter. Ici, l'immense télévision trône au milieu du salon – je n'ai plus revu

un aussi grand écran depuis que j'ai quitté la France -, les canapés et le fauteuil en cuir ont des motifs zébrés, j'ai l'impression d'être dans un décor de film érotique de mauvais goût. Tout dans cet appartement me donne la nausée, à commencer par l'accoutrement de cette fille. Son short est plus court que mon caleçon et son haut laisse entrevoir ses sous-vêtements. Son corps exprime la vulgarité, son esprit manifeste l'insignifiance. Au mieux, certains pourraient la trouver bonne mais une telle grossièreté ne m'inspire guère que le dégoût. Le pire, c'est que je suis moi-même à l'initiative de cette rencontre. Par décence, je dois donc prendre sur moi et rester en sa compagnie au moins le temps d'un verre. Alors essayons au moins de rendre le moment agréable ! Je lui laisse le choix du bar et elle me traîne à Miraflores – je paie nos tickets de bus. Je me crois revenir en France, du moins dans ces centres branchés que je n'aime pas et sans la compagnie de mes amis. Elle n'est pas loquace et je suis obligé de faire la conversation pour deux, moi qui prie silencieusement pour m'en évincer. Je bois ma bière assez vite pour écourter le moment mais pas trop rapidement pour éviter de devoir en boire une seconde – et de prolonger cet enfer.

Au moment de quitter le bar, je comprends que je suis censé payer pour nous deux. Avec Thomas, nous faisons des économies de bouts de ficelle depuis le début du voyage, je n'ai vraiment pas envie de payer vingt euros pour un aussi mauvais moment. Je ne sors qu'une partie de mon argent et mens honteusement en affirmant n'avoir rien d'autre sur moi, ayant oublié ma carte bancaire. Tout naturellement et sans méchanceté, elle me force à mettre jusqu'au dernier centime. Je paie les deux tiers de nos consommations et elle finit par aligner les sommes restantes. En sortant du bar, par souci de cohérence, un peu pour la faire culpabiliser et surtout pour pouvoir être tranquille, je lui explique que je vais rentrer à pied au centre culturel - à deux heures de marche - et engage les adieux. Mon plan capote, elle me paie le bus jusque chez elle et je suis bien contraint d'accepter. Contre toute attente, c'est à ce moment-là que je commence à apprécier

un tout petit peu notre conversation. Elle commence à m'expliquer qu'elle veut être peintre mais là encore, ses motivations semblent superficielles. Je me barre avec soulagement, non sans honte de mon imposture aussi grossière que cette pauvre fille qui, par ailleurs, est très gentille. Un an plus tard, lorsque je terminerais le montage du documentaire, je lui enverrais le film par email qu'elle regardera en entier. Pour seule remarque, elle me complimentera sur mes belles fesses[1]...

C'est donc dubitatif que deux jours plus tard, je me pointe au rendez-vous avec Kimberly, l'autre fille que j'ai contactée par couchsurfing. Je suis d'autant moins désireux de faire sa rencontre que la casona de Rick est rempli de chouettes personnages haut en couleur et que Kimberly arrive avec beaucoup de retard. Et pourtant, cette fois-ci, je partage un très bon moment avec cette jeune pâtissière qui apprend l'anglais pour devenir professeure. Nous nous baladons dans les rues, souvent main dans la main – mais précisons : en toute innocence et sans aucune ambiguïté.

Mes derniers jours en Amérique latine sont peu remplis. Mon esprit est disponible aux petites rencontres, aux découvertes fortuites et aux méditations. Je suis partagé entre des sentiments variés : tout à la fois nostalgique de voir la fin d'un si beau voyage se rapprocher et excité de retrouver bientôt mes amis, ma famille mais souvent, je ne regarde ni devant moi, ni derrière moi et m'enivre de ce mode de vie simple, sans téléphone ni emploi du temps mais terriblement riche qui fait mon quotidien depuis quelques mois. Je me sens profondément apaisé.

Je passe une bonne partie de mes journées à me balader dans les rues, pour me procurer quelques victuailles pour mes repas ou pour acheter quelques souvenirs à ma famille. Avec Thomas, nous avions rencontré deux Français qui avaient dû acheter une énorme valise juste pour transporter leurs cadeaux souvenirs.

1 J'apparais nu dans un passage du film.

Pour moi, ces courses me procurent surtout un bon prétexte pour arpenter Lima. Ma bonne fortune m'amène à rencontrer une danseuse chinoise. Cette rencontre me trouble tout à fait : cette fille rayonne de sérénité. Son élégance est infinie. Son visage, caché derrière un ravissant chapeau, est doux. Assise sur un banc, elle se tient droite ; il semble que, tel un arbre, elle n'ait à souffrir d'aucun effort pour maintenir cette posture olympienne. Toutefois, c'est dans son élocution que la quiétude transparaît de manière la plus flagrante. Sa voix est angélique et il ne peut y avoir plus de clarté dans ses pensées. Je suis enchanté. Apprenant que je réalise un documentaire, elle me propose un sujet de choix : la danse classique chinoise et sa pratique au Pérou. Elle m'explique que la danse permet d'exprimer des idées et de décrire la société. C'est par une démarche artistique que nous pouvons comprendre le monde, son évolution et les influences historiques qui le sous-tendent. Pas une fois, elle ne cherche ses mots et bavarde dans une diction limpide et sans accro. Elle regrette le régime actuel en Chine mais son discours reste calme et apaisé. Nous conversons ainsi quelques dizaines de minutes puis prenons congé l'un de l'autre en prenant soin de noter nos adresses email. Je n'aurais plus aucun contact avec elle mais, même un an plus tard, son image reste gravée dans mon esprit ; ses performances orales et névralgiques et l'atmosphère détendue qu'elle dégage contrastent tant et si bien avec le reste du Pérou : bruyant, incohérent et soudain.

Quand je ne flâne pas dans les rues, je musarde dans la Casona de Rick. Je lis, cuisine, filme les lieux et les nettoie. Il y a toujours quelques personnes pour discuter ou s'improviser musiciens.

Parmi les heureux individus qui peuplent le centre, il y a une Strasbourgeoise de vingt-deux ans, Lucile. Elle voyage seule depuis quatre mois. Elle est décontractée et vit parfaitement au jour le jour. Nous nous rendons compte que nous nous étions déjà rencontré quatre ans auparavant dans une réunion des

Indignés de Strasbourg. Elle est rejointe par une de ses amies. Alina souhaite voyager un peu avec Lucile avant de retrouver son copain qui s'installe à Mendoza, en Argentine, pour trois ans. Elle est costumière pour le cinéma, le théâtre ou la télévision mais me raconte que, à l'instar de quelques-uns de mes amis, elle a longtemps été contrainte de travailler bénévolement. Nous partageons la passion du cinéma et la vie précaire qui vont de pair. Nous regrettons qu'il y ait tant de concurrence dans ces métiers que nous soyons nombreux à accepter de travailler bénévolement dans l'espoir de nous faire une place dans le milieu. Nous nous tirons une balle dans le pied car ainsi, nous dévalorisons – financièrement - nos métiers. De même, nous sommes tous les deux prêts à sacrifier notre confort, à vivre avec un salaire de misère, à condition de ne pas être exploités par des connards. Enfin, nous sommes tous les deux sûrs de notre passion pour le cinéma mais on se demande si nous allons réussir à travailler sur des projets exaltants et vertueux. Nous craignons de devoir nous rabattre sur des publicités, ou des programmes de télévision abrutissants. Avons-nous choisi d'emprunter ce sentier long et difficile pour arriver si bas ? Nous savons néanmoins que malgré tout, ces galères qui font le quotidien des métiers précaires et plus particulièrement des jeunes intermittents ont des traits romanesques. En somme, nous aimons nos métiers *et* ses difficultés.

Dans le centre, se trouve également un Argentin qui voyage depuis trois ans. Ce grand bourlingueur aux dreadlocks mène une vie de bohème, gagne un peu d'argent en proposant des spectacles de jonglage dans les rues. Je rencontre également ici un Péruvien d'Amazonie[1]. Herbert est un artiste. Il joue de la musique, dessine, pratique le spectacle de rue - jonglage etc. - et

1 Le Pérou est découpé en trois zones géographiques très nettes qui influent beaucoup sur le mode de vie de ses habitants :
La côte, composée de sable, représente dix pour cent du territoire et abrite plus de la moitié de la population, souvent dans des maisons en briques et en taule. Il n'y pleut jamais.

bien d'autres arts. Si je suis assez peu impressionné par son talent, j'aime son enthousiasme et sa pudeur. D'ailleurs tous les voyageurs qui viennent ici sont très sympathiques, très simples. Vivre tous ensemble est un plaisir, il n'y a ni querelles, ni malentendus.

Quatre jours avant mon départ, Nathalie et Didier m'invitent à une petite soirée sur le toit de leur immeuble. C'est l'occasion pour moi de filmer quelques résidents francophones au Pérou. J'y retrouve le couple luxo-péruvien qui m'avait invité à leur barbecue, je rencontre également un couple franco-grec. La femme est professeure d'anglais, le mari est grec mais il a fait des études d'économie en France et parle très bien français. En revanche, il ne connaît pas l'espagnol mais visiblement, cela ne l'a pas empêché de travailler au « ministère de la patate » - je cite Nathalie - ; voilà un drôle de ministère, probablement une sous-catégorie du ministère de l'agriculture ou de l'économie. Ils sont installés depuis seulement quatre mois au Pérou mais lui rêve d'un retour en Europe, il ne se plaît pas du tout ici. Le pays et ses habitants le hantent. Ses dernières vacances, dans un coin reculé du pays, l'ont traumatisé : les douches collectives, les huttes froides et humides et l'imprudence du chauffeur ont fini par l'exaspérer. Débarque ensuite une fille franco-péruvienne à peine plus âgée que moi. Ses analyses sur l'Amérique latine semblent tout à fait pertinentes. Je crois voir en elle un esprit libre et lucide. La soirée est très plaisante.

Nous discutons joyeusement en grignotant et en s'abreuvant de produits locaux - ou non. Le concierge de l'immeuble finit par nous virer du toit après de nombreux pourparlers interminables.

Les régions andines ou montagneuses représentent plus ou moins un tiers du pays et de ses habitants. Le climat y est très variable.
Enfin, la région amazonienne représente près de soixante pour cent du Pérou mais seul un dixième de la population y réside. Le climat y est tropical. Il y a de nombreuses et vastes réserves naturelles.

Apparemment, le secrétaire de l'immeuble, en charge de la gestion de la terrasse collective, abuse de son misérable pouvoir. L'orgueil s'accroche parfois à si peu de choses. Nous finissons la soirée dans l'appartement de Nathalie jusqu'à une heure de matin. L'un des invités me dépose jusqu'au quartier de Miraflores où je prends un bus pour revenir à la Casona de Rick.

Super ! J'ai dû forcer un peu la fermeture mais j'arrive à caser toutes mes affaires dans mon sac à dos et mon bagage à main, sans trop charger ce dernier[1]. Je tourne plusieurs prises le matin même de mon départ : les interviews de Rick, d'Herbert et ma séquence de conclusion. Pressé par mon départ, soucieux de ne pas déranger les interviewés et désormais seul pour filmer, je bâcle un peu ces passages. Je note qu'à deux, on réalise des images plus travaillées et plus riches en général. Il est difficile de tout gérer tout seul : la mise en scène, le contenu et l'aspect technique ; le cadre et le jeu d'acteur dans le même temps. Je prends seul dans un restaurant mon dernier repas pour quatre soles, soit moins d'un euro cinquante. J'achète quelques provisions pour les vingt heures d'avion, me débarrasse de mes pièces péruviennes et m'envole pour l'Europe.

Je quitte le Pérou. Ce pays qui nous a d'abord tant malmenés, trimballés dans ses bus, dans ses services de frontières, dans ses commissariats. Ce pays qui m'a volé Thomas. Ce pays qui m'a baptisé : pour la première fois de ma vie, j'ai corrompu un policier, j'ai voyagé seul, on a prié pour moi, je me suis baigné dans le Pacifique, j'ai réussi à dormir chez des inconnus, j'ai joué au football à quatre mille mètres d'altitude… Finalement, j'y ai fait tant de belles rencontres, j'y ai vu tant de paysages variés, j'y ai

1 L'une des tasses d'un service à thé que je ramène pour offrir à mon père va néanmoins se briser dans mon sac.

intégré la variété des cultures. J'ai galéré souvent, je me suis ennuyé parfois, mais même dans ces moments difficiles ou plats, j'avais toujours le bonheur de comprendre un peu mieux une nature subtilement différente de la nôtre, d'avancer et de vivre à ma manière. Assurément, je me suis tant enrichi !

Je repars le cœur plein de nouvelles mélodies.

Adieu l'Amérique !

Et *merci*.

Pierre-Jean Perrin

France, 2015-2016

Annexes

Postface de Thomas George

Je ne vous surprendrai pas, j'imagine, en vous disant que ce voyage m'a amené au bout de mes limites, mais tel était le but : tenter de vivre une aventure dans des conditions de confort parfois quasi nulles pour me dire que j'en étais capable, pour le faire au moins une fois dans ma vie. Le woofing, l'auto-stop, le camping sauvage, les douches et lavages de linge dans la rivière, les longues marches et même l'alimentation végétarienne[1]. J'ai vécu ma petite aventure mais j'ai compris que ce type de voyage était très usant, tant mentalement que physiquement. Certains en font un mode de vie, pour moi je n'imagine pas cette vie, bien que très enrichissante, n'étant autre qu'une expérience ponctuelle. J'ai appris énormément, sur moi-même, sur mon compagnon de route, sur le voyage à deux, sur la nature, et aussi sur les gens et leurs cultures grâce à toutes les rencontres qu'on a pu faire, souvent trop éphémères. C'est cette dernière partie qui me fait préférer un voyage plus long pour donner du temps à l'échange, à la connaissance de l'autre, à un échange culturel plus profond.

1 Durant les trois premières semaines, à Las Tierras de Avalon, nous avons mangé seulement cinq fois de la viande. (Note de Pierre-Jean)

Je continue et continuerai de voyager en privilégiant des voyages plus longs et sédentaires en espérant des rencontres aussi belles que possibles. Notre épopée en Amérique du Sud restera, malgré tout, un très bon souvenir. Cette expérience m'est comme un voyage initiatique, une épreuve certes difficile mais qui m'a permis d'en sortir plus mature et plus fort. Sean Pean a dit, lors de la sortie d'Into The Wild en 2007 : « Il faut encourager les jeunes à vivre des rites de passage qui les mettent en danger, où le risque de douleur est aussi grand que le risque de plaisir. », et je pense qu'il a raison. Sortons, fuyons notre routine quotidienne et allons chercher les trésors de la vie là où ils sont. Nous pouvons parfois tomber sur des pépites sans nous y attendre !

Thomas George

Taiwan, le 6 septembre 2016

Errances poétiques

La galère

Notre galère venue de France
Poursuit son long moment d'errance
Sur les creux et les cimes des vagues,
Si elle slalome, elle ne divague,
Que pour trouver sa liberté
Au travers des chemins tracés.

Notre galère en Amérique
À la recherche d'exotique
A basculé même l'Équateur
Mais elle retrouve les mêmes lueurs
Et les mêmes ombres : la nuit, le jour ;
la peur, le rêve ; la haine, l'amour !

Notre galère fend l'horizon
Elle sillonne entre les saisons.
Contre sa coque, le temps s'échoue
Et suite au choc, il devient flou.
Les nuits s'étendent en Argentine
En danses joyeuses et anodines.

L'ennui a goût de liberté,
Misère preuve de maturité,
L'amitié ainsi qu'un ruisseau
Qui de l'orage et de ses eaux
Gagne en beauté et en hauteur,
Du malheur capter la splendeur !

Sur ces montagnes boliviennes,
S'y recueillir car non sans peine
Bien arpentés, elles nous relient
À des ancêtres, à d'autres vies.

Les Péruviens, tous les Pérous,
Primo voulaient comme des fous,
De leurs embûches, de leurs guêpiers,
Nous fortifier, nous éprouver !
Nous de prouver notre grandeur,
Notre panache : être l'un des leurs !

Table des matières

Ca y est, je suis prêt ! 3

Premier pays :
l'Argentine et ses Argentins
« Las Tierras de Avalon » : Travailler en famille 5
L'accueil d'un peuple 39

Deuxième pays :
à la découverte de la nature bolivienne 67

Troisième pays :
le Pérou et ses mille visages
Touristes clandestins 83
L'amitié prend de l'altitude 102
Seul avec tout le Pérou 133

Annexes
Postface de Thomas George 156
Errances poétiques 158

Je remercie chaleureusement Basty et Julie pour leurs précieuses relectures et mon père pour avoir tenter – sans succès – de faire publier ce manuscrit par un véritable éditeur.

Si je me réjouis quand d'autres personnes lisent ce livre, je l'ai écrit avant tout pour mon propre plaisir.

Pierre-Jean Perrin